PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX

Palchetto D

Num.° d'ordine 53482

NAZIONALE

B. Prov.

VITT. EM. III

1090

NAPOLI

B-G.o.F.
II
1090

ECOLE
MILITAIRE.

TOME SECOND.

C10286 SBN.

ECOLE MILITAIRE

OUVRAGE

Composé par ordre du Gouvernement.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS;

Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXII.

Avec approbation & privilége du Roi.

ÉCOLE MILITAIRE

1586.

LE DUC DE MAYENNE, frère du duc De Guiſe, chargé de faire la guerre aux Calviniſtes, attaque Caſtillon en Gaſcogne, avec une armée & une artillerie très-conſidérables. Il le prend enfin, après avoir langui trois mois devant cette bicoque, & y avoir dépenſé plus de quatre cent mille écus. Le vicomte De Turenne la reprend quelque-temps après par eſcalade, & il ne lui en coûte qu'une échelle de quatre livres. Cet événement, qui occupe plus les eſprits que naturellement il ne le devroit, fait dire que *les Huguenots ſont meilleurs économes que les Catholiques* D'Aubigné.

1586.

LA campagne du duc De Mayenne n'ayant pas répondu aux eſpérances de ſon parti, ce général ſe plaint que la cour ne lui a fourni ni hommes ni argent. Il publie même un écrit, dans lequel il prétend prouver que, malgré les traverſes qu'il a eſſuyées, il n'a pas laiſſé de faire d'aſſez grandes choſes.

Ce manifeſte eſt trouvé également ridicule par tout le monde. Les Huguenots en particulier y oppoſent mille ſatyres, plus cruelles les unes que les autres. Mais ce qui doit piquer Mayenne plus ſenſiblement, c'eſt la malignité avec laquelle on lui reproche que ſes belles actions ſe réduiſent *à avoir enlevé de Guyenne une jeune dame de la première naiſſance* : reproche qui n'eſt que trop bien fondé. *Vie du duc De Mayenne.*

1586.

HENRI III donne une armée,

contre les Huguenots, à commander au duc De Joyeuſe, un de ſes mignons, lequel s'engage à raſer toutes les villes proteſtantes, à en exterminer les habitans, à joindre le roi de Navarre, à le battre, & à le mener pieds & poings liés à la cour. Ce général, après quelques petits ſuccès dans l'Auvergne, dans le Vélai & dans le Gévaudan, ſe met en marche pour aller aſſiéger la ville de Milhaud dans le Rouergue. Saint-Auban, qui y commande, lui mande qu'*il peut ſe paſſer de mener de l'artillerie, qu'il lui fera lui-même telle brèche qu'il voudra.* Cette rodomontade arrête tout court le préſomptueux & inexpérimenté Joyeuſe. Il met ſes troupes en quartier de rafraîchiſſement aux environs de Rodez, & renvoie l'expédition projettée à un autre temps. *Hiſtoire générale de Languedoc.*

1586.

» UN enfant de bonne maiſon

» de la Rochelle, mépriſant un pau-
» vre ſoldat de la colonelle, l'avoit
» outragé dans le corps-de-garde,
» quoiqu'il fût anſpeſſade de la com-
» pagnie, & en droit de lui com-
» mander, en uſant de ces paroles
» dédaigneuſes : *Je ne te connois*
» *point pour me commander.*

» Les capitaines ſortis d'Oleron
» & aſſemblés en conſeil de guerre
» ſur cette déſobéiſſance, avoient
» condamné ce fils de bourgeois,
» après qu'il eut confeſſé avoir été
» mené deux fois en faction par le-
» dit anſpeſade, à être paſſé par les
» armes; mais, à la prière des en-
» ſeignes, la ſentence fut modérée
» à être dégradé des armes, &
» caſſé.

» Une tante de ce ſoldat, ayant
» trouvé accès auprès du roi de
» Navare, par le moyen d'une ſien-
» ne couſine fort jolie, lui expoſa
» la rigueur dont on en avoit uſé en-
» vers ſon neveu. Ce prince en-
» vieux prit cette occaſion au poil

» pour faire un affront à D'Aubi-
» gné. Il l'envoya, pour cet effet,
» chercher par un huiſſier du con-
» ſeil. Lui, croyant que c'étoit pour
» prendre ſon avis ſur l'approche
» du maréchal De Biron, fut bien
» étonné à ſon arrivée, quand il vit
» le condamné accompagné du mai-
» re Guiton & de vingt autres pa-
» rens qui attendoient à la porte
» du conſeil.

» Dès que D'Aubigné parut, le
» roi ſe mit à lui faire force révé-
» rences de riſée, en diſant : *Dieu*
» *vous garde, Sertorius, Manlius*
» *Torquatus, Caton le cenſeur ; &,*
» *ſi l'antiquité, a encore quelque ca-*
» *pitaine plus révéré, dieu garde en-*
» *core celui-là.* Le compagnon, pi-
» qué de cette raillerie, répondit ſur
» le champ : *S'il eſt ici queſtion d'un*
» *point de diſcipline, contre laquelle,*
» *ſire, vous êtes partie, permettez-*
» *moi de vous récuſer.* Ce que le roi
» voulant bien, il paſſa dans une
» autre chambre. Après quoi,

» D'Aubigné, ſans vouloir s'aſ-
» ſeoir, n'allégua pour toutes rai-
» ſons de la ſentence qu'il avoit
» prononcée, que le déni d'obéiſſance
» du ſoldat à ſon anſpeſade, & ſe
» tut.

» Monſieur De Voix, alors qui
» préſidoit à ce conſeil, ayant re-
» cueilli les voix, commença par
» faire un grand remerciement à
» D'Aubigné, & l'encouragea à main-
» tenir la diſcipline, ajoutant : Une
» ſeule choſe avons-nous à corriger
» à votre jugement; c'eſt qu'après
» avoir condamné ſi juſtement à
» mort un rebèle en fait de ſervice,
» vous ayiez pris la liberté de com-
» muer ſa peine; ce qui n'appartient
» qu'au général.

» D'Aubigné, bien aiſe de n'être
» cenſuré que pour ſa clémence, re-
» montra au conſeil, qu'en qualité
» de gouverneur d'Oleron, de la
» mer dont il étoit environné, &
» de commiſſion qui lui donnoit
» le pouvoir de fondre artillerie &

» de livrer bataille, il avoit pu ac-
» corder ce pardon : de laquelle
» choſe tout le conſeil convint ; &
» le roi fut honnêtement & copieu-
» ſement cenſuré de l'éloignement
» qu'il marquoit avoir pour la po-
» lice & le juſte gouvernement qui
» devoient être obſervés dans les
» troupes. « *Hiſtoire de Théodore Agrippa D'Aubigné, écrite par lui-même.*

1586.

Le célèbre navigateur Anglois, François Drack, attaque & prend Saint-Domingue. Il y apprend tout ce que les Eſpagnols ont exercé de cruautés dans cette partie conſidérable du nouveau monde. On finit les détails où on entre avec lui, par une choſe qui peut-être n'a jamais eu d'exemple. C'eſt que parmi ces inſulaires, les hommes en étoient venus juſqu'à ce point de déſeſpoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fuſſent la victime

du conquérant, ils avoient tous réſolu, de concert, de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes; ce qui avoit fait en peu de temps un déſert de cette iſle ſi peuplée. *De Thou.*

1586.

LES confédérés des Pays-Bas ne ſe ſentant pas en état de réſiſter à la puiſſance Eſpagnole, & ne pouvant attendre nul ſecours de France, ſe mettent ſous la protection de l'Angleterre. Eliſabeth leur envoie le comte De Leyceſter pour les gouverner. Il eſt accompagné par Edouard Stanley, qui fait à l'attaque d'un des forts de Zutphen, où il y a trois cent hommes, une action auſſi hardie qu'aucune qu'ait vanté l'antiquité.

On pouſſe de la place une pique contre lui pour le tuer. Il la prend des deux mains, & la retient avec tant de force, que les Eſpagnols la voulant retirer à eux, le tirent lui-

même dans le fort. Il met ſur le champ l'épée à la main, écarte tout ce qui ſe préſente, étonne la garniſon, & donne aux ſiens le temps de monter à l'aſſaut & de s'établir dans leur conquête. *Camden.*

1586.

De Vins, gentilhomme Catholique de Provence, attaque, contre la foi des traités, les Calviniſtes de ſon voiſinage, qui appellent Leſdiguières à leur ſecours. Ce grand capitaine, ami de tous les temps de l'aggreſſeur, le prie de ne le point forcer d'en venir aux extrémités avec lui. Les menaces d'un homme qui ne menace guère en vain n'intimident pas le brave De Vins, qui renvoie le trompette avec ce mot ſeulement : *Dites-lui qu'il vienne.*

Leſdiguières ſe met auſſi tôt en marche, en prenant les précautions convenables avec les capitaines qu'on a raiſon d'eſtimer. Quelques-uns des ſiens le preſſant avec

trop de vivacité de doubler le pas, il répond froidement qu'*il va à la guèrre & non à la chaſſe.* Une victoire complette eſt le prix d'une conduite ſi ſage. Il écrit du champ de bataille à ſa femme : *Ma mie, j'arivai hier ici ; j'en parts aujourd'hui ; les Provenceaux ſont défaits. Adieu.* Hiſtoire du connétable De Leſdiguières.

1587.

Le Moneſtier, gentilhomme Catholique de Provence, fortifie ſon château, & y met une garniſon, quoiqu'il ſe ſoit engagé à ne faire ni l'un ni l'autre. Leſdiguières lui envoie un ami commun pour lui ſignifier que, s'il ne répare ſes torts ſans délai, il l'enterrera, lui & les ſiens, ſous les ruines de ſa place. Le Moneſtier, un des plus intrépides guerriers de ſon temps, après avoir paiſiblement écouté le médiateur, lui tend froidement le bras : *Mon gentilhomme*, lui dit-il, *tâtez ſi le poulx*

me bat pour toutes menaces de Leſdiguières ; il fera comme bon lui ſemblera. Hiſtoire du connétable De Leſdiguières.

1587.

LE duc De Joyeuſe, chef de l'armée Catholique, ſe croyoit ſi sûr de vaincre le roi de Navare, qu'avant de ſe mettre en campagne, il avoit obtenu du pape la confiſcation des ſouverainetés de ce prince. Il eſt aiſé de penſer que cette préſomption le détermine à chercher l'occaſion de combattre les Calviniſtes : il la trouve à Coutras, & engage la bataille.

Comme on eſt ſur le point de ſe charger, le miniſtre, qui, ſuivant l'uſage des proteſtans, doit faire la prière, dit publiquement à Henri que le ciel ne bénira point ſes armes, s'il n'efface le ſcandale qu'il a donné en débauchant à la Rochelle une fille de condition, & s'il ne rend à cette famille diſtinguée l'honneur

qu'il lui a ôté. Quoique le roi de Navarre eût pu trouver la remontrance déplacée, il ſe met à genoux, demande pardon de ſa faute, & jure que, s'il échappe aux dangers qu'il va courir, il fera aux offenſés toutes les réparations qu'ils pourront ſouhaiter. *Peréfixe, hiſtoire de Henri IV.*

Cette ſoumiſſion, également politique & chrétienne, eſt ſuivie de la prière générale. Le duc De Joyeuſe, voyant les proteſtans à genoux, s'écrie en ſe moquant d'eux : *Ils ſont à nous ; ils tremblent, les poltrons ! Non, non, monſieur, n'en croyez rien*, lui dit De Vaux : *ils ſont maintenant les dévots ; mais ils combattront tantôt comme des lions.* D'Aubigné.

Avant le commencement de l'action, le roi de Navarre ſe tourne vers les princes De Condé & De Soiſſons, & leur dit, avec cette confiance qui précède la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du ſang de* BOURBON *: & vive dieu ! je vous ferai voir que je ſuis votre aîné. Et nous*, lui

répondent-ils, *nous vous montrerons que vous avez de bons cadets.* Matthieu.

Au commencement de la bataille, les Gaſcons ſont enfoncés, & plient ſans beaucoup de réſiſtance. Comme Henri les louoit ordinairement avec excès, les ſoldats de Saintonge & de Poitou, qui en étoient bleſſés, ſe mettent à crier avec Montauſier : *Au moins on ne dira pas que ce ſoient là ni des Poitevoins ni des Saintongeois.* Les Gaſcons frémiſſent de rage ; mais toute la vengeance qu'ils prennent, eſt de ſurpaſſer, comme ils font, ces vaillans hommes. *D'Aubigné.*

Henri s'appercevant, dans la chaleur de l'action, que quelques uns des ſiens ſe mettent devant lui, à deſſein de défendre & de couvrir ſa perſonne, leur crie : *A quartier, je vous prie ; ne m'offuſquez pas, je veux paroître.* En effet, il enfonce les premiers rangs des Catholiques, fait des priſonniers de ſa main ; & en vient juſ-

qu'à colleter le brave Caſteau-Regnard, cornette de gendarmes; lui diſant, d'un ton qui n'eſt qu'à lui: *Rends-toi, Philiſtin.* Perefixe.

L'armée Catholique étant battue, Saint-Luc, un de ſes principaux officiers, ſauve ſes jours par une préſence d'eſprit qui eſt fort remarquée. Rencontrant Condé, qui pourſuit la victoire avec beaucoup d'ardeur, & ſentant bien qu'il n'y a point de quartier à eſpérer pour lui, s'il tombe entre les mains de ce prince qui le hait ſi fort, il pique à lui, la lance en arrêt, le renverſe de cheval du coup qu'il lui porte dans la cuiraſſe; &, mettant en même temps pied à terre, lui préſente la main pour le relever, en lui diſant: *Monſeigneur, je me fais votre priſonnier.* Condé, qui étoit né généreux, change, ſur le champ, ſa haine en amitié, lui répond en l'embraſſant avec de grandes marques d'eſtime, & le fait mettre en lieu de ſureté. *Matthieu.*

Les fuyards ayant fait halte, quel-

qu'un imagine que le maréchal De Matignon, qui commande une autre armée Catholique, paroît, & il débite cette conjecture comme une vérité inconteſtable. *Allons, mes amis*, dit Henri avec une gaité extraordinaire, *ce ſera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.* Perefixe.

Le roi de Navarre, après la victoire, ſoupe au-deſſus d'une ſale où eſt dépoſé le corps de Joyeuſe, tué dans l'action. On s'aviſe de lui préſenter les bijoux & autres magnifiques bagatelles du voluptueux mignon: il dédaigne d'en faire uſage. *Il ne convient*, dit-il, *qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent. Le véritable ornement d'un général eſt le courage & la préſence d'eſprit dans une bataille, & la clémence après la victoire.* Le Grain, décade de Henri le grand.

L'amiral De Coligni avoit enſeigné au roi de Navarre à mettre, dans les batailles, des arquebuſiers à côté des diverſes troupes de cavalerie. Leur emploi étoit d'attendre, de

pied ferme, la cavalerie ennemie, & de ne tirer ſur elle que de vingt pas, pour le faire plus ſurement. On choiſiſſoit, pour cela, des ſoldats réſolus à être foulés par les chevaux, en cas de déroute. Ces pelotons étoient ſeulement de cinq de front, & de quatre de rang. Les premiers étoient ventre à terre, les ſeconds ſur un genou, les troiſièmes penchés, & ceux de derrière debout, pour que tous puſſent faire en même-temps leur décharge. Cette infanterie fait des miracles à Coutras, abbat beaucoup de gendarmes de l'armée Catholique, avant qu'ils ſoient arrivés à la longueur des lances, & contribue infiniment à la victoire des Proteſtans. *D'Aubigné.*

1587.

Les Proteſtans d'Allemagne viennent au ſecours des Calviniſtes de France. Le chef de la ligue, Henri duc De Guiſe, qui eſt à Montargis, avec ſes troupes, eſt averti que la tê-

te de cette armée d'étrangers eſt à Vimori, bourgade du Gâtinois, éloignée d'une lieue & demie. Sur le champ il imagine qu'il enlèvera aiſément de nuit ce quartier; que les autres, en quelque endroit qu'ils ſoient, entendant l'allarme, & craignant d'être attaqués en même-temps, penſeront plutôt à ſe fortifier dans leur poſte, en attendant le jour, qu'à marcher, dans les ténèbres, au ſecours de leurs compagnons; qu'après avoir défait un corps, il pourra enſuite attaquer les autres, & mettre en déroute toute l'armée; & qu'après tout, quand il manqueroit ſon coup, il a toujours ſa retraite aſſurée à Montargis.

Sur cela, le duc ſe lève bruſquement de table, fait ſonner le boutteſelle, & commande qu'on ſoit prêt à marcher au plutard dans une heure. Le duc De Mayenne, ſurpris d'un ordre ſi imprévu, lui demande où il veut aller : *Combattre l'ennemi*, lui répond-il froidement. Et, après avoir

expoſé en peu de mots les raiſons de ſon entrepriſe, il ajoute que, ſi quelqu'un la trouve un peu trop haſardeuſe, il peut ſe diſpenſer d'en être. Elle peut ſans doute réuſſir, dit Mayenne, & nous vous ſuivrons; mais il me ſemble que c'eſt aller un peu vîte, & qu'il y faudroit bien penſer auparavant. *Sçachez, mon frère*, réplique Guiſe, d'un ton plus élevé qu'à l'ordinaire, *que je ne réſoudrois pas, en y penſant toute ma vie, ce que je n'aurai pu réſoudre en un quart d'heure.*

Là-deſſus il s'arme, monte à cheval, eſt ſuivi gaiement de tout ce qui eſt autour de lui, tombe ſur les Allemands qui ne s'attendoient pas à cette viſite, les bat complettement, & ſe fraye un chemin à un avantage déciſif qu'il remporte peu de temps après ſur eux, à Auneau dans le pays Chartrain, & qui les force à ſortir du royaume. *Mémoires de la Ligue.*

1588.

LES ſuccès du duc De Guiſe enhardiſſent les Ligueurs, aigriſſent les Royaliſtes, & portent à ſon comble la haine des deux partis. La journée des barricades, où les bourgeois de Paris & la garde de Henri III en viennent aux mains, en eſt une preuve terrible.

Dans l'inſtant de la plus grande fermentation, le comte De Briſſac eſt envoyé, par le duc De Guiſe, à Stafford, ambaſſadeur d'Angleterre, pour lui offrir une ſauvegarde. Ce miniſtre répond que, s'il étoit en France comme ſimple particulier, il accepteroit volontiers l'offre du duc De Guiſe; mais que, ſe trouvant revêtu de la qualité d'ambaſſadeur d'une grande princeſſe, il ne veut ni ne peut accepter de ſureté d'autre part que de celle du roi.

Briſſac en vient enſuite au principal ſujet de ſa commiſſion, & demande à Staffort s'il n'a point d'ar-

mes dans ſon hôtel, comme tout Paris le ſoupçonne. *Si vous me faiſiez cette queſtion en qualité de mon ami*, lui répond l'ambaſſadeur d'un air riant, *peut-être pourrois-je vous dire ce qui en eſt.*

L'envoyé avertit alors Staffort qu'il court riſque de ſe voir inveſti, en un moment, par une populace furieuſe qui viendra fouiller ſon hôtel, & qu'il lui conſeille de le fermer : *Voyez-vous ces deux portes ?* lui dit l'ambaſſadeur d'un ton animé, *Sçachez que, ſi on vient m'attaquer, je ſuis réſolu de les défendre juſqu'à la dernière goutte de mon ſang.* Mémoires de la Ligue.

1588.

PIERRE Erneſt, comte de Mansfeld, forme le projet d'aſſiéger Vaktendonc, ville de Gueldre. Ses amis veulent le détourner de cette entrepriſe, ſous prétexte que la place eſt ſituée au milieu des marais, & que la ſaiſon eſt extrêmement avancée. Le général eſt inébranlable. Il compte

ſur l'effet des bombes, inventées depuis peu de jours par un homme de Venlo, qui ſe mêloit de faire des feux d'artifice. En effet, la garniſon & les bourgeois, effrayés de ces boules dont on ſe ſert pour la première fois, qui écraſent leurs maiſons, & qui répandent de tous côtés une flamme difficile à éteindre, ne font qu'une foible réſiſtance. Cet art deſtructeur ſe perfectionne avec le temps, & donne naiſſance aux grenades, aux pots à feu, & à pluſieurs autres machines très-meurtrières. *Strada.*

1588.

Les Eſpagnols attaquent Berg-op-Zoom, défendu par Morgan, Anglois brave, actif & intelligent. Comme le duc de Parme n'ignore aucune des difficultés de l'entrepriſe, il veut l'abréger & en aſſurer le ſuccès en gagnant Grimpſton & Rheadheab, deux Anglois de la garniſon qu'on croit médiocrement délicats, & peu

affectionnés à la cauſe qu'ils défendent.

Ces deux hommes, qui aiment mieux l'argent de leur commandant que celui des Eſpagnols, lui découvrent les propoſitions qu'on leur a faites. On trouve bon qu'ils les acceptent, & ils ſe rendent au camp. Après les éclairciſſemens convenables, ils ſe mettent en chemin avec quatre mille hommes. Ils marchent à la tête du détachement entre deux ſoldats armés d'un poignard & autoriſés à les égorger, s'ils s'apperçoivent de la moindre tromperie, ou ſi on n'eſt pas introduit dans la fortereſſe.

On y pénètre en effet: mais, dès qu'il y en a quarante d'entrés, on laiſſe tomber la couliſſe. Les Eſpagnols qui ſont dans la place n'oſent tuer leurs guides, dans la crainte d'être traités avec beaucoup de ſévérité; & ceux qui ſont ſous les murs ſont obligés de ſe retirer après avoir ſouffert une perte

conſidérable. *De Météren.*

1588.

LES Portugais étant en guerre dans l'iſle de Ceylan, Thomas De Souſa fait priſonnière une jeune & belle perſonne qui vient d'être promiſe à un homme grand & bien fait. L'amant, inſtruit de ce malheur, ne tarde pas à aller ſe jetter aux pieds de ſon amante, qui ſe précipite avec tranſport dans ſes bras : ils confondent leurs ſoupirs & verſent des torrents de larmes. Leur malheur leur interdiſant l'eſpoir de vivre libres enſemble, ils ſe jurent de partager toutes les horreurs de l'eſclavage.

Souſa, né ſenſible, eſt attendri par ce ſpectacle. *C'eſt aſſez*, leur dit-il, *que l'amour vous impoſe des chaînes ; puiſſiez-vous les porter juſqu'au dernier jour de votre vie ! Allez, vivez heureux ; je vous affranchis de mes fers.*

Les deux amans ſe jettent à ſes

genoux. Ils s'attachent pour toujours à leur généreux libérateur, & veulent vivre ſous les loix d'une nation qui ſçait uſer ſi noblement de ſa victoire. *La Clède, hiſtoire de Portugal.*

1589.

LESDIGUIERES attaque la tour de Moyranc. La brèche lui paroiſſant raiſonnable au bout de quatre jours, il tente un aſſaut, qui eſt ſoutenu avec toute l'intrépidité poſſible. Durant la plus grande chaleur de l'action, un trompette hardi monte par une échelle, gagne le lieu le plus élevé de la tour, ſonne la charge, & jette une ſi grande conſternation parmi les aſſiégés, qu'ils ſe précipitent dans les foſſés. On en fait une boucherie horrible; &, de trois cens qu'ils ſont, il n'en échappe que deux. *Hiſtoire de Leſdiguières.*

1589.

HENRI III, réduit, par l'orgeuil

&

& les entrepriſes des Ligueurs, à ſe jetter entre les bras des Calviniſtes, eſt excommunié par Rome. Comme ce foible prince paroît fort allarmé de cette odieuſe hardieſſe, le roi de Navarre lui dit, auſſi ſagement qu'agréablement, qu'il y a à cela un fort bon remède. *Et c'eſt, ſire*, ajoute-t-il avec ſa gaieté ordinaire, *que nous vainquions, & au plutôt; car, ſi cela eſt, vous aurez aſſurément votre abſolution : mais, ſi nous ſommes battus, nous ſerons toujours excommuniés, aggravés & réaggravés.* Journal de la Ligue.

Comme les ſuccès ſont difficiles, parce qu'on manque de forces, Sancy propoſe de lever un corps de vingt mille Suiſſes. Ce conſeil eſt reçu avec des huées, parce qu'on n'a ni argent ni crédit. *Puis donc*, reprend Sancy, *que pas un de ceux qui ſont ſi riches des bienfaits du roi ne ſe préſente pour l'aider, je déclare que ce ſera moi.* Sur cela, on lui donne une commiſſion qu'il rem-

plit parfaitement. Une généroſité ſi ſublime, dans le temps de la plus grande corruption, eſt mal récompenſée. Les biens de ce citoyen ſont vendus dans la ſuite à l'encan, pour remplir les engagemens qu'il a pris. *Mémoires de la Ligue.*

1589.

Le duc De Mayenne, chef de la Ligue depuis que le duc De Guiſe, ſon frère, a été maſſacré à Blois par ordre de Henri III, ſe préſente devant Château-Renaud, petite ville à ſept lieues de Tours. Sarrouet, gentilhomme Breton, qui y commande, & qui n'a pour toute défenſe qu'un mur aſſez foible, fait travailler, avec une activité ſurprenante, à de profonds retranchemens en dedans. Mayenne, qui a cru qu'une ſimple ſommation ſuffiroit pour l'engager à ſe rendre, lui fait demander ce qu'il eſpère des retranchemens qu'il fait faire. *Ces retranchemens*, répond le gouverneur, *ſont*

une foſſe que je fais creuſer pour y enterrer le duc De Mayenne avec ſon armée, s'il ne ſe retire promptement. Tant de réſolution étonne Mayenne, qui ſe croit heureux d'avoir un prétexte raiſonnable pour abandonner une entrepriſe dont le ſuccès devient incertain. *De Thou.*

1589.

LES Ligueurs entreprennent le ſiège de Senlis, pour avoir une communication libre avec les villes de Picardie qui ſont dans leurs intérêts. Comme les Royaliſtes n'ont pas des forces ſuffiſantes pour attaquer les aſſiégeans, ils ſe bornent à vouloir faire entrer dans la place des munitions de guerre & de bouche. Les marchands ne veulent pas les livrer ſans argent ; & les traitans, qui ſe ſont ſi fort enrichis dans les affaires, refuſent d'en avancer. *Oh bien,* dit le brave & vertueux La Noue, *ce ſera donc moi qui ferai la dépenſe. Garde ſon argent quiconque l'eſtimera*

plus que ſon honneur. Tandis que j'aurai une goutte de ſang & un arpent de terre, je l'emploierai pour la défenſe de l'état où dieu m'a fait naître. Il engage auſſitôt ſa terre des Tournelles aux marchands qui doivent fournir les munitions. *Vie de La Noue.*

1589.

LE roi de France, Henri III, eſt aſſaſſiné au ſiège de Paris, qu'il a entrepris avec les Calviniſtes. Anglure de Givri, homme également prudent & vertueux, s'appercevant que pluſieurs perſonnages, des plus conſidérables de l'armée, ſe diſpoſoient à quitter le nouveau roi Henri IV, parvient à les retenir, en diſant publiquement au monarque: *Je viens de voir la fleur de votre brave nobleſſe, qui réſervent à pleurer leur roi mort quand ils l'auront vengé: ils attendent avec impatience les commandemens abſolus du vivant. Vous êtes le roi des braves, & ne ſerez aban-*

donné que des poltrons. D'Aubigné.

Œmars Catte, gouverneur de Dieppe, eſt le premier ligueur qui reconnoît les droits du ſucceſſeur de Henri. Le nouveau roi de France, qui n'ignore pas l'averſion que d'injuſtes & odieux préjugés ont inſpiré contre lui à la plupart des gens de ce parti, ſoupçonne du myſtère dans une conduite ſi ſimple. Catte démêlant cette défiance, & ayant le bon eſprit de ne la pas trouver déplacée, ſe rend, avec ſa garniſon, dans le camp de Henri IV, qui n'eſt pas éloigné de la place. *J'ai laiſſé*, lui dit-il, *ma maiſon vuide; la ville & le fort ſont ouverts; je n'y retournerai pas que votre majeſté n'en ait fait prendre poſſeſſion.*

» Il eſt vrai, lui répond le roi, » que la généroſité de vos offres » déſintéreſſées m'a paru ſuſpecte. » Tels ſont les malheurs des temps, » que je ne dois me livrer qu'avec » précaution à ceux qui, comme » vous, ne me ſont point parfai-

» tement connus. Maintenant que » votre ſincérité vient de ſe mani- » feſter avec la dernière évidence, » je me livre à vous avec la même » confiance que vous m'avez mon- » trée. Comme je ne ſçaurois don- » ner la garde de Dieppe à perſonne » qui en fût plus digne que vous, » il faut que vous y repreniez vos » fonctions. Il eſt important que » tout le royaume ſçache que, ſi » vous êtes un ſujet ſoumis, je ne » ſuis pas un ſouverain ingrat «. *Journal de Henri IV.*

1589.

HENRI IV, qui n'a que ſix ou ſept mille hommes, eſt attaqué à Arques, village peu éloigné de Dieppe, par le duc De Mayenne, qui en a trente mille. Ce prince, ſoupçonnant que les Ligueurs tourneront leurs principaux efforts contre ſon artillerie, y place le régiment Suiſſe de Glavis, ſur lequel il compte beaucoup, & leur colonel Gallaty, ſur lequel il

compte encore plus. Ce qu'il avoit prévu étant arrivé, il vole, ſuivant ſa coutume, où le danger eſt le plus grand. *Mon compère*, dit-il à Gallati en arrivant, *je viens mourir, ou acquérir de l'honneur avec vous.* Ce mot a le ſuccès qu'il doit avoir : il décide de la journée; les Ligueurs ſont pouſſés de tous côtés, & enfin battus. *Legrain, décade de Henri le grand.*

Au commencement de l'action, le jeune comte D'Auvergne, Royaliſte, appelle monſieur De Sagone, pour faire le coup de piſtolet. Ce gentilhomme, un des principaux capitaines de la Ligue, lui crie en riant, *Du fouet, petit garçon, du fouet.* Il vient en même-temps ſur lui, &, ſe bornant apparemment à le faire priſonnier, donne de ſon épée dans l'épaule de ſon cheval, & l'enfonce ſi avant qu'il a de la peine à la retirer. Le prince ſaiſit cet inſtant pour lui tirer ſon piſtolet, dont il lui caſſe la cuiſſe, & le tue. *Mémoires du duc D'Angoulême.*

1590.

LES Royaliſtes & les Ligueurs ſe battent dans les plaines d'Yvri. La veille de la bataille, le colonel Thiſche, commandant des Allemands qui ſuivent les drapeaux de Henri IV, ſe voit forcé, par la mutinerie des ſiens, de demander l'argent qui leur eſt dû, avec menace de ne point prendre part à l'action, s'ils ne ſont payés. Le roi lui répond avec emportement : *Comment, colonel, eſt-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres pour combattre?* Thiſche ſe retire, tout confus, ſans rien répliquer.

Le lendemain, lorſque Henri a rangé ſes troupes, il ſe ſouvient de ſa colère de la veille, & court réparer ſes torts. *Colonel*, dit-il publiquement à Thiſche, *nous voici dans l'occaſion ; il ſe peut faire que j'y demeurerai. Il n'eſt pas juſte que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhom-*

me comme vous. Je déclare donc que je vous reconnois pour un homme de bien, & incapable de faire une lâcheté. Après ces mots énergiques, il embraſſe très-cordialement l'officier Allemand, qui lui répond avec tranſport : *Ah! ſire, me rendant l'honneur qne vous m'aviez ôté, vous m'ôtez la vie; car j'en ſerois indigne ſi je ne la mettois aujourd'hui pour votre ſervice. Si j'en avois mille, je les mettrois toutes à vos pieds.* En effet, il cherche ſi fort les dangers, qu'il tombe mort, percé de mille coups. *Pereſixe.*

Immédiatement avant l'action, Henri parcourt tous les rangs de ſon armée. Il montre aux ſoldats ſon caſque ſurmonté d'un panache blanc, & leur dit, avec cette ardeur qui ſe communique : *Enfans, ſi les cornetes vous manquent, voici le ſigne du ralliement; vous le trouverez toujours au chemin de la victoire & de l'honneur.* Quelques hiſtoriens lui font dire ſimplement aux troupes : *Je ſuis votre*

roi, vous êtes François, voilà l'ennemi. Mémoires de Dupleſſis Mornay.

Le duc De Mayenne, qui commande les Ligueurs, ſe contente de montrer aux premiers rangs de ſon armée le crucifix, qu'un cordelier fougueux tient d'une main élevée. Ce général veut faire entendre par-là, à ſes partiſans, qu'ils vont combattre pour la religion, & contre des hérétiques. *Gayet.*

Le fanatiſme, auquel rien ne réſiſte ordinairement, cède, dans cette occaſion importante, à la valeur des Royaliſtes. Biron le père, & Henri, ont l'honneur de cette journée ; le premier, par les ordres ſages qu'il donne ; le ſecond, par l'héroïſme avec lequel il combat. Le maréchal rend finement l'idée qu'il a de l'action, lorſqu'il fait ce compliment à ſon maître : *Sire, vous avez fait aujourd'hui le devoir du maréchal De Biron, & le maréchal De Biron a fait ce que devoit faire le roi.* Vie de Biron.

François De Pas, un des meilleurs officiers du temps, eſt tué dans l'action, en combattant héroïquement ſous les yeux du roi. Ce prince, touché de ce qu'il vient de voir, & de ce qu'il ſçait depuis long-temps de cette famille guerrière, s'écrie : *Ventre ſaint gri, j'en ſuis fâché ; n'y en a-t-il plus ?* On lui répond que la veuve eſt groſſe. *Eh bien*, replique-t-il, *je donne au ventre la même penſion que celui-ci avoit.* Mémoires de Feuquières.

Tout étant fini, Henri ſe porte ſur le ſoir au château de Roſny. Il ſoupoit, lorſqu'on lui annonce que le maréchal D'Aumont lui vient rendre compte de quelque choſe. Ce bon prince ſe lève auſſitôt, va au-devant de lui, l'embraſſe tendrement, & le fait aſſeoir à table avec ces paroles obligeantes : *Qu'il étoit bien raiſonnable qu'il fût du feſtin, puiſqu'il l'avoit ſi bien ſervi à ſes nôces.* Perefixe.

1590.

LE duc De Mayenne, battu dans les plaines d'Yvri en Normandie, prend avec précipitation le chemin de Mantes. Lorſqu'il arrive aux portes, il crie : *Mes amis, j'ai perdu la bataille, mais le Béarnois eſt mort : ſauvez-moi, tout ira bien.* En finiſſant ces mots, il entre par le guichet.

Villeneuve, gentilhomme Gaſcon, qui eſt emporté par un cheval fougueux, marche alors involontairement ſur les pas du général Ligueur ; & craignant, ſe trouvant ſeul de ſa bande, d'être reconnu à ſon écharpe blanche & fait priſonnier, la préſence d'eſprit ſi ordinaire à ceux de ſon pays le tire de l'embarras où il eſt, & lui inſpire une démarche extraordinaire.

Cet officier, profitant de la conſternation où la perte de la bataille a jetté les eſprits, fait ſigne qu'il a quelque choſe à dire. Dès qu'on l'a

entouré, il parle ſi énergiquement de ce qui vient de ſe paſſer, des ſuites que doit néceſſairement produire un événement auſſi déciſif, de l'héroïſme d'Henri & de la rapidité de ſes conquêtes, du deſir qu'a ce grand prince de leur faire plutôt éprouver les effets de ſa clémence que ceux de ſa colère, que tout le monde eſt attendri & dans l'admiration. Les aſſurances d'une ſoumiſſion ſans bornes ſont le fruit de la harangue de Villeneuve; &, dès le lendemain, Mantes eſt au roi. *Remarques ſur le grand Alcandre.*

1590.

DURANT le ſiège, ou, pour parler plus exactement, durant le blocus que Henri met devant Paris, trop long-temps après ſes ſuccès d'Yvri, les Ligueurs y ſont réduits à manger les chats, les rats, les ſouris. Ces malheureux affamés, dit De Thou, ſe mettent au coin des rues pour arrêter au paſſage tous les chiens

chiens qu'ils apperçoivent ; &, après les avoir attirés à force de careſſes, ils leur jettent au col un lacet, avec lequel ils les étranglent, & les mettant en pièces, les dévorent enſuite tout cruds à la vue de tout le monde. Les peaux même de ces animaux ſont pour eux un régal.

L'ambaſſadeur d'Eſpagne ayant rapporté que, dans une place des Turcs aſſiégée par les Perſans, la garniſon avoit mangé de la pâte faite avec des os de mort, on a recours à cette affreuſe eſpèce de farine. On l'appelle *le pain de madame De Montpenſier*, parce que cette princeſſe en approuve l'invention, & en accrédite beaucoup l'uſage.

La chair humaine devient enſuite la nourriture des obſtinés Pariſiens. On va à la chaſſe des enfans. Il y en a pluſieurs de dévorés par ces faméliques ; & on voit des mères ſe nourrir des cadavres de leurs propres enfans. Le fait ſuivant eſt tiré d'un auteur contemporain.

» Après le décès d'une dame Pa-
» riſienne, riche de trente mille
» écus, on découvrit qu'elle avoit
» mangé deux de ſes enfans par la
» manière qui ſuit. Les enfans étant
» morts de faim, cette dame, leur
» mère, fit faire à chacun un cer-
» cueil; puis, en préſence de gens,
» y fit mettre & enſerrer ſes deux
» enfans. Tout auſſitôt qu'elle ſe
» vit ſeule, elle les ôta, & mit en
» leur place autre choſe d'égale pe-
» ſanteur, puis fit porter ſolemnel-
» lement les cercueils au lieu deſ-
» tiné pour la ſépulture, ſelon la
» coutume & uſance de l'égliſe Ro-
» maine.

» La dame étant de retour en ſa
» maiſon, appelle ſa ſervante, & lui
» dit: Ne me décèle pas, je te prie;
» ce que la ſervante lui accorda fa-
» cilement. Lors elle lui montra le
» corps de ſes deux enfans, diſant:
» La néceſſité en laquelle tu vois que
» nous ſommes, m'a fait garder ces
» deux corps, afin que nous les

» mangions, & puis nous mourrons. » Prends-les donc & les mets en piè- » ces : puis nous les ſalerons du reſ- » te de notre ſel, & tous les jours » en mangerons au lieu de pain. » Mais la pauvre femme déſolée ne » mangeoit morceau qui ne fût » abbreuvé de ſes larmes.

» Or, guère de temps ne paſſa » que la pauvre femme ne mourût, « laquelle ſes héritiers firent enter- » rer honorablement. Après l'enter- » rement, ils ſe mirent à chercher » plutôt le pain que l'argent, eſti- » mans que la défunte n'étoit ſans » proviſion de pain & de vin. Cher- » chans, ils ouvrirent un buffet, » dans lequel ils trouvèrent une cuiſ- » ſe des ſuſdits enfans, dont ils fu- » rent grandement ébahis. Ils appel- » lèrent la ſervante, laquelle leur » dit librement comme le tout s'é- » toit paſſé. « *Mémoires de la Ligue.*

1590.

GRENOBLE, craignant avec rai-

ſon d'être aſſiégée & priſe par Leſdiguières, le parlement lui envoie Moydieu, gentilhomme du pays, pour traiter avec lui. Moydieu, Ligueur paſſionné, change les termes de ſa miſſion qui devoient être pleins de modération & d'honnêteté, & n'emploie que des expreſſions fières & menaçantes. Leſdiguières, qui a la modération que le grand courage inſpire ordinairement, ſe contente de lui répondre en ſouriant: *Que diriez-vous donc, monſieur, ſi vous teniez comme moi la campagne?* Un héros Grec avoit dit à quelqu'un dans une occaſion ſemblable: *Mon ami, vos paroles ont beſoin d'une cité.* Hiſtoire de Leſdiguières.

1590.

Le duc de Savoye & la ville de Genève ſe font une guèrre vive. Pécolat, citoyen de la république, eſt fait priſonnier. On emploie inutilement toutes les ruſes poſſibles pour lui arracher ſur ſa patrie quel-

ques éclairciſſemens dont on a un beſoin abſolu. Les tourmens les plus horribles ne le font point parler davantage. Il eſt ſoupçonné de magie; & on imagine, pour rompre le charme, de lui raſer tout le corps.

Dans le temps que cette ſingulière opération commence, l'intrépide Genevois arrache le raſoir des mains du barbier, & ſe coupe ſur le champ la langue pour ſe mettre dans l'impoſſibilité d'être foible. Une réſolution ſi héroïque ravit juſqu'à ceux qui l'ont occaſionnée : ils renvoient Pécolat libre & comblé d'honneurs. *Vie de Philippe II.*

1590.

Le prince Maurice D'Orange forme le deſſein de ſurprendre Bréda. Pour y réuſſir, il charge un navire de tourbes, que, faute de bois, on brûle dans les Pays-Bas. Sous ces tourbes, ſont cachés ſoixante-huit hommes choiſis & commandés

par Héraugières, gentilhomme également brave & intelligent. Le bâtiment, étant arrivé par le canal aux pieds de la citadelle, eſt viſité; on n'y trouve que des tourbes, & il eſt permis de les décharger, parce que la garniſon en a beſoin.

Il étoit temps que l'expédition finît. Soit que le navire fût uſé, ou que les glaces l'euſſent ouvert, il faiſoit eau de tous côtés, & les ſoldats qui étoient à fond de cale ſouffroient de grandes incommodités.

Un d'entre eux ne pouvant étouffer ſa toux, & craignant de découvrir ſes compagnons par le bruit qu'il fait, a le courage de leur préſenter ſon épée, & les prie de la lui paſſer au travers du corps.

Pour empêcher de rien entendre, les matelots ſe mettent à agiter la pompe ſans diſcontinuation, juſqu'à ce que les porteſaix aient fini leur ouvrage, & que les ſoldats ſoient ſortis de l'endroit où ils ſont. Alors rien ne traverſe plus l'entrepriſe;

les Eſpagnols ſont ſurpris & forcés. *De Thou.*

1591.

NIMÈGUE eſt aſſiégée par Maurice D'Orange. La garniſon Eſpagnole, ſommée de ſe rendre, répond d'un ton amer *que le prince eſt jeune; & qu'il doit regarder la place comme une jeune dame, à laquelle il doit faire quelque temps la cour, avant qu'elle cède à ſes pourſuites.* Cette raillerie, pour être bonne, auroit dû être ſuivie d'une réſiſtance vive & opiniâtre. Cependant on capitule bientôt, & on n'obtient que des conditions honteuſes. *De Météren.*

1591.

LESDIGUIÈRES, méditant la conquête de Grenoble, & ſe croyant sûr du ſuccès de ſon entrepriſe, en avoit demandé le gouvernement. Le maréchal De Biron, qui s'étoit apperçu qu'on écoutoit froidement cette prière, avoit dit en ſon Gaſcon:

Cap de jou, ſire, donnez-lui le gouvernement de Lyon & de Paris, s'il les peut prendre. Ce mot avoit fait taire toutes les répugnances.

La ville étant conquiſe, Saint-Julien, ſecrétaire de Leſdiguières, arrive à la cour pour faire expédier les proviſions. Les principaux officiers Catholiques ſe récrient hautement ſur une prétention qui leur paroît trop hardie de la part d'un Huguenot. Le roi, qui a beſoin d'eux, n'oſe, dans la crainte de bleſſer leurs préjugés, accorder ce que ſon cœur & la juſtice exigent. Saint-Julien ſort de l'aſſemblée où cette affaire s'eſt traitée, & y rentre l'inſtant d'après. *Meſſieurs*, dit il, *votre réponſe ineſpérée m'a fait oublier un mot. C'eſt que, puiſque vous ne trouvez pas bon de donner à mon maître le gouvernement de Grenoble, vous aviſiez aux moyens de le lui ôter.* Là deſſus il ſort encore. Le courage de ce ſecrétaire en impoſe à tout le monde. Henri s'en apperçoit,

& Saint-Julien emporte ſans contradiction ce qu'il eſt venu chercher. *Hiſtoire de Leſdiguières.*

1591.

LESDIGUIÈRES attaque & bat près d'Avalon le duc De Savoie, qui, pour s'agrandir, veut profiter des troubles qui diviſent & affoibliſſent la France. Quelque éclatante que ſoit ſa victoire, il n'eſt ni moins modeſte, ni moins affable. Le brave La Buiſſe, admirant une modération ſi rare, lui dit agréablement : *Quel homme êtes-vous, monſieur ? Vous venez de faire une des plus belles actions du monde, & vous n'avez pas un autre viſage que hier ! Mon ami*, répond Leſdiguières, *il faut louer dieu de tout, & continuer à bien faire.* Hiſtoire de Leſdiguières.

1591.

DOMINIQUE DE VIC, royaliſte, reprend la ville de Saint-Denis, dont il avoit eu le gouvernement, ſur le

chevalier D'Aumale, grand ligueur, qui l'avoit ſurpriſe. Par la mort du chevalier, tué dans l'action, l'abbaye du Bec devient vacante. Un grand ſeigneur la demande au roi, qui répond qu'elle eſt donnée. Comment cela ſe peut-il, replique le courtiſan ? perſonne ne ſçait encore ici la mort de D'Aumale, & je ſuis le premier qui vous l'annonce. *Vous n'entendez pas ma penſée, mon couſin*, reprend Henri ; *ne voyez-vous pas que De Vic n'a tué le chevalier D'Aumale qui pour avoir ſon abbaye !* Notes ſur les lettres du cardinal D'Oſſat.

1591.

HENRI IV marie le vicomte De Turenne avec l'héritière de Sédan & de Bouillon. Le propre jour de ſes nôces, & non la veille comme le diſent quelques hiſtoriens, le nouveau ſouverain, qu'on croit la nuit occupé de toute autre choſe, ſurprend Stenai qu'il réduit ſous l'obéiſſance de la France. Ainſi, il n'eſt

pas long-temps à donner à ſon bienfaiteur des preuves de ſa reconnoiſſance, & à faire voir, par des marques publiques, qu'on ne pouvoit faire un meilleur choix pour harceller le duc De Lorraine.

Le roi médite, à cette occaſion, de faire le duc De Bouillon maréchal de France. Comme aucun Calviniſte n'avoit été encore élevé à cette dignité, cette affaire ſouffre de grandes difficultés. Elles ſont enfin ſurmontées. Sa promotion eſt du mois de mars 1592. *D'Aubigné.*

1592.

Le duc De Mayenne, inſtruit que Henri IV eſt allé, avec peu d'eſcorte, à la Roche-Guyon pour voir ſa maîtreſſe Gabrielle D'Eſtrées, forme le deſſein de le ſurprendre. Pour l'exécuter, il ſe met à la tête d'un détachement de cavalerie. Le roi, averti à temps, part & ſe retire à Chartres, de ſorte qu'il ne ſe trouve perſonne dans le château lorſqu'il eſt

eſt inveſti. Henri plaiſante beaucoup ſur cet événement, & reproche en quelque manière à ſon ennemi qu'il n'a pas aſſez d'activité pour des coups de main de cette eſpèce : *Mon couſin De Mayenne*, dit-il, *eſt un grand capitaine*; *mais je me lève plus matin que lui.* Mémoires De L'Etoile.

1592.

Le duc De Parme ayant quitté les Pays-Bas pour ſecourir les Ligueurs qui craignoient de perdre Rouen aſſiégé par les Royaliſtes, Henri va au-devant de lui juſqu'à Aumale, avec quatre ou cinq cent chevaux ſeulement. Le roi, quoique pouſſé par une armée entière, ſoutient vigoureuſement un premier choc, & regagne enſuite heureuſement ſon camp. Par une jactance qui eſt dans les mœurs du temps, il fait demander au général des Eſpagnols ce qu'il penſe de cette retraite : *Elle eſt aſſurément fort belle*, répond ce grand

capitaine, *mais pour moi je ne me mettrai jamais dans un lieu d'où je ſois contraint de me retirer.* Malgré ce bonheur, il faut lever le ſiège.

Le duc De Parme, qui auroit dû ſe contenter de ce ſuccès, fait la faute de s'engager dans le pays de Caux en Normandie. Henri, qui raſſemble des forces conſidérables plus vîte qu'on croyoit qu'il pût le faire, l'enferme dans une péninſule, réſolu de s'oppoſer à ſon retour en Flandres, & de le forcer à recevoir la bataille, ou à le faire mourir de faim. Il paroît qu'il ne reſte au duc, tous les jours plus reſſerré & plus affoibli, d'autre parti à prendre que de ſe faire jour à travers l'armée royale, pour regagner Rouen ou la Picardie avec ce qui pourra échapper d'une action haſardée avec tant de déſavantage. Perſonne, dans les deux camps, ne ſoupçonne qu'il puiſſe ſe ſauver par la ſeine, extrêmement large devant Caudebec. Cette ſé-

curité lui donne le temps de raſſembler tout ce qui eſt néceſſaire pour former un pont ; & il ſe trouve avoir paſſé la rivière, qu'on ne peut pas encore ſe perſuader que cela ſoit poſſible.

Selon pluſieurs hiſtoriens, Alexandre De Parme, fier d'un ſuccès qu'il doit également à ſon activité & à la négligence de ſes ennemis, envoie un trompette à Henri, pour ſçavoir ce qu'il penſe d'une telle retraite. *Je ne me connois point en retraite*, répond le monarque, qui oublie l'aventure d'Aumale ; *& la plus belle retraite du monde, je l'appelle une fuite.* Davila.

On peut conjecturer, ſans trop de malignité, que le duc De Parme doit une grande partie de ſa gloire aux intérêts particuliers du maréchal De Biron. Cet homme ambitieux a ſi peu d'envie de mettre fin à la Ligue, que, quand ſon fils lui demande trois à quatre mille arquebuſiers & deux mille chevaux, avec

quoi il ſe fait fort de tailler Mayenne & les Eſpagnols en pièces, il le traite de jeune homme, d'étourdi & de téméraire. *S'il n'avoit plus beſoin de nous*, lui dit-il en parlant du roi, *il nous enverroit planter des choux à Biron.* De Thou.

Ce diſcours irrite ſi fort le baron De Biron, qui ne penſe alors qu'à acquérir de la réputation, qu'il dit à pluſieurs de ſes amis : *Si j'étois roi, je ferois couper la tête au maréchal.* Mezerai.

1592.

Le maréchal Armand De Biron attaque Epernai, qui eſt entre les mains des Ligueurs, & il eſt tué à ce ſiège. Voici ce que dit Mezerai à cette occaſion, dans ſa grande hiſtoire.

» Ce général s'étoit moqué de » la divination, que néanmoins la » curioſité de la reine Catherine De » Médicis avoit miſe fort en vogue » à la cour. Mais peu avant ſa mort, » pour en avoir vu quelque effet ap-

» parent, il y ajoutoit foi avec autant » de ſuperſtition qu'il avoit eu d'in- » crédulité pour ces choſes-là, & » s'étoit mis à conſulter les diſeurs » de bonne aventure.

» Un de ces gens-là lui ayant » prédit, ſix mois auparavant ce » ſiège, qu'il ſeroit tué d'un coup » de canon, il s'imprima tellement » l'effet de cette prédiction dans » l'eſprit, que, toutes les fois qu'il » entendoit tirer, comme il l'avoua » à ſes amis, il ne pouvoit s'empê- » cher de treſſaillir de peur & de » baiſſer la tête.

» Cette fois-là ayant entendu ſif- » fler le boulet, comme il ſe jettoit » à quartier pour éviter le coup, le » malheur voulut qu'il le rencontrât » ſi bien, qu'il alla au-devant de ſa » mort, & accomplit lui-même une » prédiction qui, peut-être, ne ſe- » roit pas arrivée s'il s'en fût mo- » qué. « *Mezerai.*

Armand De Biron ſe glorifioit d'avoir paſſé par tous les grades,

depuis celui de ſoldat juſqu'à celui de général. Il diſoit que c'étoit ainſi qu'il falloit devenir maréchal de France. *Mémoires d'Amelot De la Houſſaye.*

La ſévérité eſt l'ame & le nerf de la diſcipline. C'eſt le ſang qui a écrit les loix militaires, & il n'y a malheureuſement que le ſang qui puiſſe les faire obſerver. On perd tout quand on ſuit la pratique de Philippe Strozzi, général de l'infanterie Françoiſe, qui, au rapport de ſon hiſtoire, » étoit ſi craintif d'of-» fenſer & de déplaire, que, s'il ren-» controit quelque oubliance en ce » qu'il avoit commandé au fait de » la guerre, bien ſouvent il aimoit » mieux le réparer & le faire lui-» même, qu'en châtier les défail-» lans; ce qui toutefois lui a ap-» porté de grands préjudices. « Le maréchal De Biron, au contraire, ne pardonnoit jamais les fautes militaires à ſes ſoldats, quoiqu'il diſſimulât toutes les autres. *Vie du maréchal De Biron.*

Durant les guerres de religion, Biron voulut faire bruler une maiſon. L'officier qu'il en chargeoit, craignant d'être un jour recherché, demanda qu'on lui donnât l'ordre par écrit. *Ah corbleu !* dit Biron, *êtes-vous de ces gens qui craignez tant la juſtice ? Je vous caſſe ; jamais vous ne me ſervirez : car tout homme de guerre qui craint une plume, craint bien une épée.* Brantome.

Biron fit, dans une marche, une chûte de cheval, qui le mit dans l'impoſſibilité de continuer à commander l'armée. Pour ne bleſſer aucun de ceux qui, ſuivant l'uſage de ce temps-là, pouvoient prétendre au commandement, il leur laiſſa le choix d'un chef. Ils donnèrent leur voix au duc De Biron ſon fils, qui n'avoit que quinze ans. *Mezerai.*

1592.

ALEXANDRE FARNÈSE, duc De Parme, meurt dans les Pays-Bas, lorſqu'il ſe diſpoſe à porter, pour

la troiſième fois, des ſecours aux Ligueurs de France. Ce grand capitaine étoit ſi vigilant, qu'il lui arrivoit ſouvent de ſe lever trois ou quatre fois de table pour des affaires même qui ne preſſoient point. Il avoit réuſſi à convaincre par-là les moindres officiers de ſon armée de la néceſſité de ſacrifier leurs commodités aux plus petits détails du ſervice. *Coloma, guerres de Flandre.*

Un officier Eſpagnol ſe refuſoit juſqu'aux choſes les plus néceſſaires, pour ſoulager le ſoldat, dont la conſervation eſt trop ſouvent négligée. Il mourut à Milan, où les gens de guerre mirent ſur ſon tombeau ces paroles du Credo : *Qui propter nos & propter noſtram ſalutem deſcendit ad inferos.*

Les Eſpagnols ne donnèrent pas, en Flandre, cette louange au duc De Parme ; car, pendant que tout manquoit à l'armée, il lui falloit des mulets pour aller chercher des eaux de Spa pour ſes bains. *Commentateur Eſpagnol de Commines.*

Les Eſpagnols diſoient, durant la longue guerre qu'ils ont eue avec les Provinces-Unies, que Philippe II auroit réduit ſes rebèles par le duc D'Albe, ſi des conſidérations d'état ne l'en avoient empêché ; mais qu'il conſervoit ce pays de contradiction, comme le manège & la ſale d'eſcrime de ſes fidèles ſujets, afin de les tenir en haleine par un exercice continuel. *Bayle, Comètes.*

1593.

MAURICE D'Orange forme le ſiège de Gertruydemberg. Comme il veut emporter cette place ſans rien haſarder, il prend un camp avantageux, qu'il rend inattaquable par les travaux qu'il y fait. Le comte Pierre Erneſt De Mansfeld, qui, depuis la mort du duc De Parme, commande les troupes Eſpagnoles, & qui brûle de ſe ſignaler, s'approche des aſſiégeans, déterminé à ſaiſir toutes les occaſions de combattre.

Pendant plus de vingt jours, il y

a de fréquentes eſcarmouches entre les deux armées; mais on n'en vient pas à une action déciſive. Mansfeld, ennuyé de ne pouvoir pas attirer les confédérés à une bataille, demande un jour à un trompette de Maurice, pourquoi ce prince, dans l'âge où l'amour de la gloire eſt le plus vif, ſe tient enfermé avec tant de ſoin dans ſes lignes. *Mon jeune maître*, répond ingénieuſement le trompette, *voudroit bien devenir un jour un capitaine auſſi expérimenté que ſon excellence De Mansfeld.* Mémoires de Dumaurier ſur la Hollande.

1593.

BIRON enlève aux Ligueurs Fécamp, fort de Normandie extrêmement important. Bois-Roſé, un des officiers qui ont laiſſé prendre la place, médite de la rendre à ſon parti; & il ſe croit aſſuré du ſuccès, lorſqu'il eſt parvenu à faire recevoir, dans la garniſon que les Royaliſtes ont miſe dans leur conquête, deux ſol-

dats qu'il a gagnés. La manière dont il s'y prend pour réuſſir eſt ſingulière.

Le côté du fort qui donne ſur la mer eſt un rocher de ſix cent pieds de haut, coupé en précipice. La mer en lave continuellement le pied à la hauteur d'environ douze pieds, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où la mer le laiſſe à ſec l'eſpace de trois ou quatre heures. L'un des deux ſoldats corrompus ſe tient tout le temps de la baſſe marée ſur le haut du rocher, où il attend le ſignal dont on eſt convenu.

Bois-Roſé, ayant pris le temps d'une nuit fort obſcure, aborde avec cinquante hommes choiſis & deux chaloupes au pied du rocher. Il s'étoit muni d'un gros cable égal en longueur à la hauteur du roc, & y avoit fait de diſtance en diſtance des nœuds & paſſé de courts bâtons où on pouvoit appuyer les pieds & les mains. Le ſoldat qui ſe tient en faction n'a pas plutôt reçu le ſignal, qu'il jette du haut du précipice un cordeau

auquel ceux d'en-bas lient un gros cable qui eſt guindé en haut par ce moyen, & attaché à l'entre-deux d'une embraſure avec un fort levier paſſé par une agraffe de fer faite à ce deſſein.

Bois-Roſé fait prendre les devants à deux ſergens dont il connoît la réſolution, & ordonne aux cinquante ſoldats de s'attacher de même à cette eſpèce d'échelle, leurs armes liées autour de leur corps, & de ſuivre la file, ſe mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter, à ceux qui pourroient être tentés d'être lâches, tout eſpoir de retour. La choſe devient d'ailleurs bientôt impoſſible; car, avant qu'ils ſoient ſeulement à moitié chemin, la marée, qui a monté de plus de ſix pieds, a emporté les chalouppes, & fait flotter le cable.

La néceſſité de ſe tirer d'un pas difficile n'eſt pas toujours un garant contre la peur. Elle tourne la tête à celui là même qui conduit la troupe. Ce ſergent dit à ceux qui le ſui-

vent qu'il ne peut plus monter & que le cœur lui manque. Bois-Roſé, à qui ce diſcours paſſe de bouche en bouche, & qui s'en apperçoit parce que perſonne n'avance plus, prend ſon parti ſans balancer. Il paſſe par deſſus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertiſſant de ſe tenir fermes, & arrive juſqu'au premier qu'il eſſaie d'abord de ranimer. Voyant qu'il n'en peut venir à bout par la douceur, il l'oblige le poignard dans les reins de monter. Enfin, avec toute la peine & le travail qu'on s'imagine la troupe ſe trouve au haut du rocher un peu avant la pointe du jour, & eſt introduite par les deux ſoldats dans le château, où elle commence par maſſacrer ſans miſéricorde le corps de garde & les ſentinelles. Le ſommeil livre la garniſon à Bois-Roſé, qui s'empare du fort. Ce fait eſt ſi extraordinaire, qu'on a cru devoir le rapporter tel qu'il ſe trouve dans les *nouveaux mémoires de Sully*.

1594.

PARIS ſe ſoumet à Henri IV, dès qu'il s'eſt fait Catholique. Ce prince ſignale ſon entrée dans ſa capitale par un trait de vertu qui jette un grand éclat. Des ſergens ayant arrêté l'équipage de La Noue, pour des engagemens que ſon illuſtre père avoit pris en faveur de la bonne cauſe, ce fier & valeureux officier va ſe plaindre à l'inſtant d'une inſolence ſi marquée. *La Noue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ſes dettes; je paie bien les miennes.* Après cela, il le tire à l'écart, & lui donne ſes pierreries pour les engager aux créanciers, à la place du bagage qu'ils lui ont pris. *Péréfixe.*

1594.

ANNE ANGLURE, baron De Givri, écrit, durant le ſiège de Laon & ſur le point d'aller à une attaque où il eſt tué, la lettre ſuivante à la princeſſe Louiſe Marguerite De Lorraine.

Vous verrez, en apprenant la fin de ma vie, que je ſuis homme de parole, & qu'il étoit vrai que je ne voulois vivre qu'autant que j'aurois l'honneur de vos bonnes graces. Car, ayant été aſſuré de votre changement, je cours au ſeul remède que j'y puis apporter, & vais périr ſans doute, puiſque le ciel vous aime trop pour ſauver ce que vous voulez perdre, & qu'il faudroit un miracle pour me tirer du péril où je me jetterai. La mort qui m'attend & que je cherche, m'oblige à finir ce diſcours. Adieu, belle princeſſe. Connoiſſez par mon reſpectueux déſeſpoir ce que peuvent vos mépris, & ſi j'en étois digne.

Don Carlos Coloma dit, dans ſon hiſtoire des guerres de Flandre, que ce chevalier étoit le bras gauche de Henri IV, & le maréchal De Biron ſon bras droit. *Amelot, notes ſur les lettres du cardinal D'Oſſat.*

1594.

Le maréchal D'Aumont attaque

Crodon, place que les Eſpagnols avoient fortifiée de l'aveu de la Ligue à l'entrée de la baye de Breſt, & où ils ſe défendent avec une vigueur au-deſſus de tout éloge. Une conſtance ſi marquée fait défendre, ſous peine de perdre la tête, de faire quartier à aucun des aſſiégés. Il y en a pourtant un de ſauvé au dernier aſſaut par un ſoldat Anglois, qui, traduit au conſeil de guerre, avoue ſa déſobéiſſance, ajoutant qu'il eſt content de ſouffrir la mort, pourvu qu'on reſpecte les jours qu'il a épargnés. *Quel ſi grand intérêt prenez-vous donc à la conſervation de cet homme?* lui dit le général. *C'eſt*, répond-il, *que, dans une occaſion ſemblable, il m'a ſauvé la vie à moi-même.* D'Aumont ne peut ſe défendre d'admirer la généroſité de l'un & de l'autre, leur fait grace à tous deux, & les comble de louanges. *De Thou.*

1594.

Au ſiège de Groningue, formé

par le prince Maurice D'Orange, il arrive une choſe aſſez ſingulière pour être remarquée. Dans l'inſtant où les aſſaillans ſont prêts à tirer un canon & à y mettre le feu, un boulet tiré du côté des aſſiégés entre dans la bouche de ce canon, &, ſans l'avoir endommagé, eſt renvoyé auſſi-tôt dans la place par le canon où il eſt entré. *De Thou.*

1594.

LES affaires des Eſpagnols vont de plus en plus en décadence dans les Pays-Bas. Leur orgueil en eſt la principale cauſe. Ils dédaignent ouvertement tout ce qui, ſans être de leur nation, combat ſous leurs drapeaux. Cette arrogance eſt pouſſée ſi loin, qu'un de leurs colonels oſe dire au marquis De Warembon, Bourguignon, qui commande dans l'Artois : *Je ſçais quelle eſt votre naiſſance & votre fidélité pour le roi mon maître. Je ne doute point que vous ne ſoyez un grand homme de guerre ;*

mais le ſoldat eſt de cette humeur ; qu'il n'obéiroit pas même à dieu deſcendu du ciel, s'il n'étoit Eſpagnol. Reidanus.

1595.

GAURY DINCHY, qui commandoit dans Cambrai pour les Confédérés, avoit livré cette place au duc D'Alençon, auquel la ſouveraineté des Pays-Bas étoit alors deſtinée. Ce prince en avoit donné le gouvernement au fils naturel de Montluc, évêque de Valence ; & Balagny avoit profité des circonſtances pour en faire un état tout-à-fait indépendant. Les Eſpagnols, avertis que ce petit tyran eſt haï de ſes peuples, l'attaquent, pleinement convaincus qu'ils n'éprouveront pas une longue réſiſtance. Henri IV, qui venoit de déclarer la guerre à l'Eſpagne, & qui avoit prévu l'entrepriſe, avoit jetté dans la ville autant de monde que ſa ſituation le lui permettoit. Ce ſecours n'eſt pas

ſuffiſant, parce que les habitans, qui deſirent de changer de domination, ne ſecondent pas les efforts qu'on fait pour leur défenſe. Ils oſent même appeller du rempart les Eſpagnols, pour leur dire qu'ils veulent capituler.

Balagny, ſi inſolent dans la proſpérité, eſt conſterné de ce ſoulèvement. Il n'en eſt pas ainſi de ſa femme, qui remplit, durant le ſiège, tous les devoirs d'un guerrier intrépide. Elle ſe trouve, avec les femmes de ſa ſuite, dans les travaux, ſur les remparts & ſur la brèche. On la voit ſouvent pointer elle-même l'artillerie, mettre le feu aux canons, & faire la ronde la nuit & le jour. Elle ſe rend auprès des mécontens, qu'elle harangue avec beaucoup d'élévation, de feu & de hardieſſe. Voyant que l'honneur ne peut rien faire ſur ces hommes vils, » Ne ſoyez point en peine de la ra» reté de l'argent, leur dit-elle; j'en» gage ma parole de vous faire chan-

» ger, après le ſiège, cette monnoie » de cuivre, qu'on ne vous donne » que pour vous ſervir de gage. Je » m'oblige à récompenſer les ef- » forts que vous ferez pour vous dé- » fendre. Je ne vous trompe point, » ajoute-t-elle. » Et, tirant de ſon ſein des pièces d'or & d'argent, elle les jette au peuple. » Vous voyez, » continue-t-elle, que je fais ce que » je puis. « En même-temps cette femme illuſtre ſe ſaiſit d'une pique; &, ſe mettant en devoir de marcher: » Suivez-moi, dit-elle; venez com- » battre avec moi ſur la brèche: » venez, nous allons à la victoire. « Mais, s'appercevant que la haine qu'on a pour ſon mari l'emporte ſur l'admiration qu'on a pour elle, elle dit qu'elle aime mieux mourir ſouveraine que de vivre ſujette; & elle expire. *De Thou.*

1595.

HENRI IV, voyant fuir ſes gens au combat de Fontaine-Françoiſe,

commande à Antoine De Roquelaure, depuis maréchal de France, de courir après eux pour les ramener. *Je m'en garderai bien*, répond ce ruſé courtiſan ; *on croiroit que je fuirois comme eux : je ne vous quitterai point, & combattrai à vos côtés.* Dupleix.

1595.

Deux gentilshommes très-braves, pleins d'honneur, d'une probité exacte, & capitaines de cavalerie, ſervent en Languedoc dans la même armée. L'un, qui eſt Gaſcon, s'appelle Lioux ; & l'autre, qui eſt Provençal, ſe nomme Saint-Andiol. Ils ont une querelle pour un ſujet aſſez léger, & mettent l'épée à la main. Saint-Andiol, plus adroit ou plus fort que ſon ennemi, le bleſſe, le déſarme, & lui rend tout de ſuite l'épée, avec toutes les marques de conſidération que l'honnêteté & l'eſtime inſpirent.

Quelques précautions qu'on pren-

ne pour dérober la connoiſſance de ce combat ſingulier, le connétable en eſt averti. Il en parle à Saint-Andiol, qui convient du démêlé ; dit que l'affaire s'eſt terminée ſans avantage de part ni d'autre ; aſſure qu'il eſt très-ſatisfait, & qu'il reconnoît ſon adverſaire pour un des hommes les plus intrépides & les plus vertueux qu'il ait jamais connus.

Lioux, introduit devant ſon juge immédiatement après cette déclaration, qui lui eſt communiquée, nie que l'action ſe ſoit paſſée de cette manière. Il avoue qu'il doit ſa vie à Saint-Andiol ; ſe plaint de ce qu'il eſtime aſſez peu la victoire qu'il a obtenue ſur lui, pour s'en vouloir dérober l'honneur ; &, par ce libre & généreux aveu de la vérité, partage, quoique vaincu, avec ſon ami l'honneur d'un événement qui paroiſſoit ne pouvoir tourner qu'à ſon déſavantage. *Hiſt. du duc D'Eſpernon.*

1595.

MUSTAPHA, général d'Amurat III, voyant que ſon armée refuſe ouvertement de paſſer la rivière de Canac, la traverſe le premier. Les troupes s'y précipitent à ſon exemple, parce qu'elles ſentent combien il ſeroit honteux pour elles de ne pas faire ce que leur général a fait.

Cette méthode eſt ſûre. Lorſqu'un commandant ſe porte le premier à l'exécution d'une entrepriſe difficile, perſonne n'oſe reculer. Il ne doit pas craindre qu'on lui diſe, comme les ſoldats dont parle Strada, qu'il n'eſt pas auſſi aiſé de faire ce qui eſt ordonné, que d'ordonner ce qu'il faut faire : *difficilius eſt imperata facere, quàm imperare facienda.* Du Verdier, hiſtoire des Turcs.

1595.

LE comte De Fuentes, qui a long-temps commandé les armées Eſpagnoles dans les Pays-Bas, di-

ſoit ſouvent que rien n'étoit plus important pour un général que d'avoir la réputation d'être impitoyable.

Alonſo De Lerma étant allé à l'aſſaut au ſiège du Catelet, parce qu'il ignoroit la défenſe qui avoit été faite à tous les ſeigneurs & gentilshommes d'y monter, l'auſtère comte ordonne ſecrettement de lui couper la tête. Si l'arrêt n'eſt pas exécuté, c'eſt que le duc De Paſtrane, le prince De Chimay, tous les principaux officiers de l'armée, avertis à temps, détournent ce coup par des ſollicitations vives & réunies.

Fuentes avoit une ſi grande paſſion pour la guerre, qu'il diſoit ſouvent qu'il vouloit entrer tout armé en paradis. *Herrera.*

1596.

Les Eſpagnols ſont déterminés au ſiège de Calais d'une manière très-ſingulière. Un Lorrain, d'un mérite ſupérieur, nommé De Roſne, avoit embraſſé leurs intérêts durant le

le temps de la Ligue, & avoit depuis ſuivi leurs drapeaux. Henri IV lui ayant fait des offres pour l'attirer à ſon ſervice, les Eſpagnols ſont avertis que De Roſne penſe à les accepter, & ils décident ſa perte. Pendant qu'il eſt en chemin pour ſe rendre au conſeil où il doit être entendu, on lui remet un billet où ces mots ſont écrits: *Sauvez-vous, ſi vous pouvez; autrement vous êtes perdu.* Sa préſence d'eſprit le ſert utilement en cette occaſion.

Etant entré dans la ſalle du conſeil, avec l'air de ſécurité d'un homme qui n'a point de reproche à ſe faire, il dit qu'on le mande à propos, parce qu'il a un projet de conſéquence à communiquer. Comme il eſt dans l'habitude d'ouvrir des avis importans, on ne veut point perdre celui qu'il annonce. On lui prête attention; & il propoſe le ſiège de Calais, en détaillant, non ſeulement les raiſons de former cette entrepriſe, mais encore les moyens de

la faire réuſſir. Son aſſurance, l'excellence de ſon plan, le beſoin qu'on a de lui pour l'exécution, déſarment ſes ennemis. Loin de ſonger à ſe ſaiſir de lui, on le charge de la conduite de l'expédition qu'il vient de propoſer. Le ſuccès qu'il a, fait tomber tous les ſoupçons qu'on a eu raiſon de former contre lui. *Daniel, Hiſtoire de France.*

1596.

HENRI IV aſſiège & prend la Fère. Les François, chargés de rédiger les articles de la capitulation, ſtipulent que *la ville ſera rendue ſans fraude.* Oſorio, qui défend la place, ne veut jamais conſentir, par une vanité Eſpagnole, qu'on ſe ſerve du terme de *ſe rendre*, ni de celui de *fraude*; le premier ſentant la lâcheté, & l'autre la perfidie; vices dont, dit-il, on ne peut pas ſoupçonner ſa nation. *De Thou.*

1596.

LOUIS BERTON De Crillon avoit

une intrépidité ſi décidée, qu'on ne l'appelloit que *l'homme ſans peur*. Le jeune duc De Guiſe, auprès duquel Henri IV l'avoit envoyé à Marſeille, veut éprouver juſqu'où cette fermeté peut aller. Pour cela, il fait ſonner l'allarme devant le logis de ce brave, fait mener deux chevaux à ſa porte, monte chez lui pour lui annoncer que les ennemis ſont maîtres du port & de la ville, & lui propoſe de ſe retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur.

Quoique Crillon ne ſoit preſque pas éveillé lorſqu'on lui tient ce diſcours, il prend ſes armes ſans s'émouvoir, & ſoutient qu'il vaut mieux mourir l'épée à la main, que de ſurvivre à la perte de la place. Guiſe ne pouvant le détourner de cette réſolution, ſort avec lui de la chambre; mais, au milieu du dégré, il laiſſe échapper un grand éclat de rire, qui fait appercevoir Crillon de la raillerie. Il prend alors un viſage plus ſévère que lorſqu'il penſoit al-

ler combattre ; &, ſerrant fortement le duc De Guiſe, lui dit, en blaſphémant ſuivant ſon uſage : *Jeune homme, ne te joue jamais à ſonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! ſi tu m'avois trouvé foible, je t'aurois poignardé.* Après ces mots, il ſe retire ſans rien dire davantage. *Hiſtoire du duc D'Eſpernon.*

1597.

PORTO-CARRERO, qui ſervoit depuis long-temps dans les armées Eſpagnoles avec une grande réputation d'eſprit & de courage, eſt fait gouverneur de Dourlens. Il forme le projet de ſurprendre Amiens, place Françoiſe de ſon voiſinage, où il ſçait, par le rapport de ſes eſpions, & par la précaution qu'il a eue d'y aller pluſieurs fois lui-même déguiſé, que le ſervice ſe fait très-négligemment par les bourgeois, qui gardent ſeuls leur ville.

Pour réuſſir dans ſon entrepriſe, Porto-Carréro place, à l'entrée

d'une nuit obſcure, des ſentinelles qui doivent arrêter tous ceux qui iront du côté d'Amiens ; & il s'en approche lui-même avec cinq cent hommes choiſis, qu'il fait cacher dans des haies & dans des maſures fort près de la place. Trente autres, habillés en payſans & en payſanes, les uns avec des hottes, les autres avec des paniers, s'avancent juſqu'à l'entrée. Ils conduiſent trois chariots, dont un doit s'arrêter ſous la porte, à l'endroit qui répond à la herſe, pour la ſoutenir lorſqu'on l'abbattra.

Auſſitôt que la porte eſt ouverte, deux des chariots entrent. Les ſoldats, qui conduiſent le troiſième, s'arrêtent à l'endroit marqué. Un d'entre eux ouvre un ſac de noix qu'il porte, & les répand devant le corps-de-garde. Tandis que les bourgeois qui y ſont ſe font un amuſement de les ramaſſer, ils ſont tués ou mis en fuite par les ſoldats déguiſés, qui s'emparent du corps-

de-garde. Les cinq cent hommes cachés au voiſinage accourent auſſitôt, & entrent ſans oppoſition par la porte que la charette a empêché de fermer. Ils ſe rendent maîtres, ſans combat, des rues, des remparts, & enfin de la place entière. Une circonſtance, qui apparemment étoit prévue, favoriſe les Eſpagnols: ils arrivent devant la ville tandis que les habitans ſont au ſermon; ce qui empêche une réſiſtance qui étoit infaillible dans d'autres heures.

La conquête d'Amiens eſt d'autant plus importante pour les Eſpagnols, que les François y avoient fait leur dépôt de munitions d'armes & d'argent pour la campagne qui alloit s'ouvrir. *Mémoires de Sully.*

1597.

Henri IV ſortoit du bal & venoit de ſe mettre au lit, lorſqu'un courier lui apporte la nouvelle que les Eſpagnols ont ſurpris Amiens. Ce prince, quoique vivement frap-

pé d'un événement ſi funeſte, prend ſon parti ſur le champ. *Allons*, dit-il en ſe levant avec précipitation ; *c'eſt aſſez faire le roi de France, il eſt temps de faire le roi de Navarre.* Les principaux officiers, les miniſtres & quelques magiſtrats ſont mandés auſſitôt au Louvre. On prend des meſures pour s'aſſurer de tout ce dont on a beſoin pour faire un ſiège ; & celui d'Amiens eſt entrepris avec une activité ſurprenante. *Péréfixe.*

Durant ce ſiège, on prend un ſergent Eſpagnol, nommé Bernardo Arragonès, dont l'archiduc Albert ſe ſert pour eſpion, parce qu'il parle très-bien François. Henri ordonne qu'on le faſſe mourir, ſur ce qu'on lui dit que c'eſt le ſoldat qui, durant le ſiège de la Fère, avoit trouvé le moyen d'entrer pluſieurs fois dans la place & d'en ſortir, portant des lettres de l'archiduc aux aſſiégés, & des aſſiégés à l'archiduc. *Sire*, dit hardiment Bernardo, *vous allez*

vous écarter en pure perte de la généroſité de votre caractère : ma mort n'empêchera pas un ſeul Eſpagnol de ſe charger de la même commiſſion, auſſi courageuſement que moi.

Le roi lui pardonne, à condition qu'il renoncera pour toujous au métier qu'il fait. Mais il répond qu'il ne peut pas promettre une choſe qu'il ne tiendra pas, ou qu'il ne tiendroit pas ſans ſe déshonorer. Henri, touché de tant d'élévation & de bonne foi, le fait mettre en liberté. *Herréra.*

Il arrive durant ce ſiège une choſe fort honorable pour le régiment de Navarre : c'eſt que Portocarréro, gouverneur Eſpagnol de cette place, ne fait jamais de ſortie, lorſque ce corps eſt de tranchée. » Le » régiment de Navarre, dit D'Au» bigné, étoit redouté par ceux du » dedans, qui ſe retenoient de ſor» tir le jour qu'ils le ſçavoient en » garde, pour avoir été reçus par » ces Gaſcons deux ou trois fois » fort rudement. « *D'Aubigné.*

Les Eſpagnols, qui ſortent de la place pour règler la capitulation après une défenſe opiniâtre, demandent pour première condition, *LE SAC DE LA VILLE*. Henri, indigné de cette audace, leur répond : » Eh » comment ! une choſe que vous » avez déjà pillée il y a long-temps, » la demandez-vous ? « Les députés ayant juré qu'on n'y a pas touché : » Puis donc, replique le roi, qu'elle » n'a été pillée en mon abſence, à » votre avis ſi je permettrai qu'elle le » ſoit en ma préſence. « *Brantome.*

Henri, voulant faire honneur à l'habile général qui a ſi bien défendu Amiens, le fait recevoir au ſortir de la place par les hommes les plus diſtingués de l'armée. Ils le conduiſent au monarque, qui l'attendoit à une demi-lieue à la téte des troupes. Dès que Portocarréro apperçoit Henri, il met pied à terre, & accolant la botte du prince, il lui fait un compliment dans lequel il lance un trait piquant contre le

cardinal D'Autriche, qui s'eſt tenu dans l'inaction, quoiqu'il eût à ſa diſpoſition une armée très-nombreuſe. *Je remets*, dit-il, *la place entre les mains d'un roi ſoldat, puiſqu'il n'a pas plu au roi mon maître de me faire ſecourir par des capitaines ſoldats.* Péréfixe.

La repriſe d'Amiens cauſe une joie univerſelle à toute la France. Henri fait partager à Biron, qui y a beaucoup contribué, toutes les louanges qu'on lui donne à cette occaſion. Lorſque le parlement de Paris vient le haranguer, il dit, en montrant ce général : *Meſſieurs, voilà le maréchal De Biron que je préſente également à mes amis & à mes ennemis.* Péréfixe.

Les troupes regardoient autrefois comme indigne d'elles de remuer la terre, & c'étoient des pionniers qui faiſoient les tranchées. Henri, qui avoit remarqué que ces payſans s'allarmoient aiſément lorſqu'il ſe faiſoit des ſorties, paie les ſoldats

à la toiſe au ſiège d'Amiens, pour les engager à faire les tranchées. Il donne à ceux qui n'ont pas été tués en travaillant la ſomme entière qui avoit été promiſe à toute la troupes pour ce travail. Louis XIII renouvelle ce règlement en 1621, au ſiège de Saint-Jean d'Angeli. On ne s'eſt pas depuis écarté de cette méthode. *Bellon, inſtructions militaires.*

1597.

Le duc de Savoye, en guerre avec Henri IV pour le marquiſat de Saluces, conſtruit un fort très-conſidérable à Barreaux dont perſonne ne voit l'utilité, parce que Montmélian, qui eſt tout près, couvre ſuffiſamment le pays, & lui donne toutes les facilités qu'il peut deſirer pour faire des courſes dans le Dauphiné. On conjecture, par le bruit qu'il fait dans toute l'Italie de cette entrepriſe, qu'il n'y eſt déterminé que par la gloire de bâtir un fort

ſur les terres de France à la vue de l'armée Françoiſe.

Leſdiguières eſt preſque unanimement blâmé dans ſon camp de ſouffrir une telle audace. La cour, qui adopte cette façon de penſer, lui en fait un crime. *Votre majeſté*, répond froidement au roi ce grand général, *a beſoin d'une bonne fortification pour tenir en bride la garniſon de Montmélian. Puiſque le duc de Savoye en veut faire la dépenſe, il faut le laiſſer faire. Dès qu'il n'y manquera ni canon ni munitions, je me charge de la prendre ſans aucun ſecours d'argent.* Henri ſent la juſteſſe de ſes vues ; il les adopte & s'en trouve bien. Leſdiguières tient toutes ſes promeſſes. *Hiſtoire du connétable De Leſdiguières.*

1598.

JAVARIN, la clef de l'Autriche, qui avoit été pris en 1594 par les Turcs, eſt repris par un ſtratagême du comte Adolphe De Swartzem-

berg & de Nicolas Palfi. Ces deux généraux de l'empereur trouvent le moyen de ſe faire ouvrir une porte de la place, en faiſant accroire au corps-de-garde, par des eſpions Hongrois qui parlent bien la langue Turque, qu'ils viennent de Bude avec le convoi de vivres que la ville attend, & qu'ils ſe ſont ſervis des ombres de la nuit pour éviter de tomber entre les mains des Chrétiens qui rodent aux environs. Le pétard eſt appliqué à la ſeconde porte par un gentilhomme François, nommé Vaubecourt. *Chronica Piaſocii.*

1599.

Le défenſe des fortereſſes a été long-temps négligée, même depuis l'uſage de l'artillerie. » Nos pères, » dit le célèbre La Noue, ſe mo- » quoient de tant d'inventions dont » on ſe ſert pour la fortification des » places, & diſoient que c'étoient » inventions Italiques, & qu'un bon

» gros rempart ſuffiſoit pour garan-
» tir les hommes de l'impétuoſité
» du canon, ſur lequel il falloit ſe
» défendre pique à pique. «

La multiplication des ouvrages extérieurs n'a commencé qu'au ſiège de Bommel, place de Gueldre, ſituée dans une iſle de même nom. » Ce fut en ce temps-là, dit Gro-
» tius, que l'on trouva une excel-
» lente manière de défendre les vil-
» les, de laquelle le prince Maurice
» ſe ſervit ſouvent depuis, & les Eſ-
» pagnols auſſi, & qui s'eſt établie à
» la fin pour être miſe éternellement
» en uſage. Elle ſe pratique en cette
» ſorte : Lorſqu'une ville, où l'on
» craint le ſiège, a ſuffiſamment des
» ſoldats, on pouſſe bien loin en
» dehors les fortifications, pour ar-
» rêter les ennemis ; & par le moyen
» deſquelles non-ſeulement ceux qui
» doivent demeurer enfermés ont
» un plus long eſpace pour ſe dé-
» fendre, mais encore les dedans
» de la place ſont plus long-temps

» en ſureté. Ainſi donc le prince » D'Orange donna ordre qu'au de- » vant des boulevards de Bommel » on en fît d'autres, & puis encore » d'autres, que l'on enferma d'un » foſſé d'eau auſſi-bien que les pré- » cédens ; en ſorte que, ſur la fin, » tout ce qui ſe trouvoit capable de » défenſe fût encore environné d'un » parapet. «

Voilà donc l'origine de la multiplication des dehors des places de guerre & du chemin couvert, auquel Grotius donne le nom de parapet. Les ingénieurs ſe ſont étudiés depuis à faire en ſorte que toutes les fortifications ſe ſoutînſſent les unes les autres, & fûſſent en même-temps ſoutenues du corps de la place. *Annales de Grotius.*

Il arrive à l'attaque de Bommel un cas ſingulier & peut-être unique. Deux frères Eſpagnols, qui, quoiqu'ils ſe fuſſent toujours cherchés, ne s'étoient jamais vus, ſe rencontrent par haſard à ce ſiège, où

ils ſervent dans deux compagnies différentes. S'étant reconnus après quelques éclairciſſemens, il ſautent au cou l'un de l'autre. Dans le temps qu'ils ſe tiennent étroitement embraſſés, un boulet de canon leur emporte la tête, ſans ſéparer leurs corps, qui tombent enſemble. Ainſi périſſent les deux frères dans l'inſtant le plus agréable de leur vie. *Mémoires d'Amelot De la Houſſaye.*

1600.

Le prince Maurice attaque l'archiduc Albert à Nieuport. Avant l'action, ce grand capitaine renvoie tous les bâtimens qui avoient tranſporté ſon armée en Flandres. *Mes amis*, dit-il à ſes Hollandois, *il faut paſſer ſur le ventre à l'ennemi, ou boire toute l'eau de la mer. Prenez votre parti, le mien eſt pris : ou je vaincrai par votre valeur, ou je ne ſurvivrai pas à la honte d'être battu par des gens qui ne nous valent pas.* Ce diſcours, plein d'élévation & de confiance,

embrâſe le cœur de tous les ſoldats : ils fondent ſur les Eſpagnols avec une audace & une impétuoſité qui leur donnent une victoire entière.

Qu'on y prenne garde, la conduite de Maurice, qui au premier coup d'œil pourroit paroître téméraire, eſt dans le fond pleine de prudence. Ce général tire ſurement du parti qu'il prend l'avantage ineſtimable de redoubler l'ardeur des troupes, qui ne font jamais de ſi grands efforts, que lorſqu'elles ne voient de reſſource que dans leur bravoure. D'un autre côté, il ne ſacrifie rien, ou preſque rien. S'il eût été battu, ſa retraite étoit impoſſible, même dans la ſuppoſition qu'il eût conſervé ſes chaloupes. Jamais le victorieux n'auroit donné aux vaincus le temps de les regagner; il les auroit tous taillés en pièces. *Bentivoglio.*

1600.

QUELQUES officiers, hardis & intelligens, propoſent à Henri IV de

s'empater en une nuit, par le moyen du pétard, de Bourg-en-Breſſe, qui appartient au duc de Savoye. Ce projet ſe trouve du goût du roi, qui charge Biron de l'exécution.

Ce général, qui entretenoit déjà avec le duc de Savoye des intelligences qui éclatèrent dans la ſuite, fait avertir Bouvens, gouverneur de Bourg, de ſe tenir ſur ſes gardes, & lui marque la nuit & l'heure où l'on compte le ſurprendre.

Bouvens communique, à la garniſon & aux habitans, l'avis qu'il vient de recevoir; les exhorte à ſe bien défendre; double, triple même le corps de-garde; prend enfin toutes les précautions poſſibles, juſqu'à faire lui-même ſentinelle. Tout le monde attend, avec une véritable impatience, l'heure de minuit qui doit être celle de l'attaque.

Le maréchal De Biron, ſoit pour donner plus de temps au gouverneur, ſoit pour faire manquer l'entrepriſe, ſoit peut-être par haſard,

avoit pris un détour ſi long, qu'au lieu d'arriver à minuit devant la place, il n'y paroît qu'au point du jour. Il veut alors perſuader aux officiers qu'il convient de remettre la choſe à une autre fois, l'heure étant indue pour ces ſortes de coups. Mais ſon avis eſt combattu par ceux qui avoient propoſé l'entrepriſe. Il ſe rend, dans la crainte de paſſer pour timide, & ſe tenant aſſuré que ce deſſein va être bientôt déconcerté.

Il en arrive tout autrement. Les ſoldats & les bourgeois, ayant veillé juſqu'à deux, trois, enfin quatre heures, croient, ou que l'entrepriſe a échoué, ou qu'elle n'a été qu'imaginaire. Ils vont déjeûner & ſe coucher, lorſqu'ils voient le jour prêt à paroître; & laiſſent le ſoin de garder les murailles à quelques ſentinelles qui, étant accablées de ſommeil, s'en acquittent fort mal.

Cependant le principal auteur du projet, Caſtanet, s'étoit avancé juſqu'à la contreſcarpe, avec trois hom-

mes de confiance, qui avoient chacun un pétard à la main, & ſuivi de douze hommes bien armés & d'une bravoure éprouvée. La ſentinelle crie : *Qui va là ?* Caſtanet répond que c'eſt un ami de la ville qui vient avertir le gouverneur que des gens de guerre ont paru à deux mille pas, & ſe ſont retirés. Il ajoute qu'il a pluſieurs choſes à dire à monſieur De Bouvens de la part de monſieur le duc de Savoye, & charge le ſoldat de l'aller avertir de lui faire ouvrir la porte.

Dans le temps que la ſentinelle a quitté ſon poſte pour aller chez le gouverneur, Caſtanet s'avance juſqu'à la porte, poſe ſon pétard qui emporte le pont-levis, & fait une brèche par laquelle les douze hommes entrent promptement à la faveur de courtes échelles, & après eux l'armée. Tout ſe fait ſi rapidement que les François ſe trouvent maîtres de la place en un inſtant, & ſans que le gouverneur ait pu ſe reconnoître. *Mémoires de Sully.*

1604.

LE marquis Spinola, paſſant par Paris, y eſt reçu avec les diſtinctions dues à un grand général qui venoit de montrer la plus grande capacité au ſiège d'Oſtende. Henri IV oſe lui demander quelles ſeront ſes opérations durant la campagne qu'il va ouvrir dans les Pays-Bas. Quoique Spinola ſoit parfaitement inſtruit de l'éloignement de ce prince pour l'Eſpagne, & de l'intérêt vif qu'il prend aux Hollandois, il prend le parti de lui dire franchement ſes projets, très-convaincu qu'il ne ſera pas cru.

En effet, Henri écrit ſecrettement, & ſans perdre un inſtant, au prince Maurice ce qu'il tient de Spinola, en lui conſeillant de ſe préparer à des entrepriſes diamétralement oppoſées; ce qui eſt fait au grand détriment des Provinces-Unies. Spinola exécute de point en point ce qu'il a dit, & tout lui réuſſit.

Henri eſt également ſurpris & fâché. *Les autres*, dit-il à cette occaſion, *trompent en diſant des menſonges; mais Spinola m'a trompé en diſant la vérité.* Vie du duc D'Oſſone.

1608.

Don Pédro De Tolède, qui ſe rend dans les Pays-Bas, paſſe à Paris. Henri IV, qui ſçait que les Eſpagnols, pour former plus aiſément des ligues contre lui, répandent qu'il eſt dévoré par la goutte, & qu'il ne peut plus monter à cheval, croit devoir lui faire connoître que ſa vigueur n'eſt pas diminuée. Il le reçoit dans la grande galerie de Fontainebleau, lui fait faire vingt à trente tours à ſi grands pas, qu'il le met hors d'haleine, & lui dit enſuite: *Vous voyez, monſieur, comme je me porte bien.* Il ajoute que la puiſſance Eſpagnole ne l'effraie pas; & que c'eſt la ſtatue de Nabuchodonoſor, compoſée de divers métaux, & qui a les pieds d'argile.

Don Pédro, bleſſé de la hauteur de ce diſcours, en vient aux reproches & aux menaces. *Tout cela*, reprend Henri, *ne m'en impoſe pas. Si le roi votre maître continue ſes attentats, je porterai le feu juſques dans l'Eſcurial, & on me verra bientôt à Madrid. François I y fut bien*, répond fièrement l'Eſpagnol. *C'eſt pour cela*, replique le roi, *que j'y veux aller venger ſon injure, celles de la France & les miennes.* Puis, baiſſant le ton de la voix, il dit : *Monſieur l'ambaſſadeur, vous êtes Eſpagnol, & moi Gaſcon : ne nous échauffons point.* Alors la converſation continue avec beaucoup de douceur & de politeſſe.

On remarque que don Pédro, qui eſt preſque orgueilleux quand il remplit les fonctions de ſon miniſtère, eſt, comme particulier, d'un commerce très-uni & fort agréable. Voyant un jour, au Louvre, l'épée de Henri entre les mains d'un des officiers de ce monarque, il s'avance, met un genouil à terre, & la bai-

ſe, *Rendant*, dit-il, *cet honneur à la plus glorieuſe épée de la Chrétienté.* Péréfixe.

1610.

HENRI IV, qui avoit échappé à tant de périls, meurt miſérablement de la main d'un aſſaſſin. Il y a mille traits marqués dans la vie militaire de ce grand prince.

L'activité étoit la qualité dominante de Henri. D'un coup d'œil il voyoit toutes les faces d'une entrepriſe ; & l'exécution avoit la rapidité de l'éclair. Le duc De Parme diſoit que *les autres généraux faiſoient la guerre en lions ou en ſangliers, mais que Henri la faiſoit en aigle.* Péréfixe, hiſtoire de Henri.

Lorſqu'on comparoit ce prince, toujours en mouvement, au chef de la Ligue, grand capitaine, mais lent & pareſſeux, on diſoit que Henri paſſoit moins de temps au lit, que le duc De Mayenne n'en paſſoit à table.

table. *Péréfixe, hiſtoire de Henri IV.*

L'intrépidité de Henri ſe faiſoit également remarquer dans toutes les occaſions. Un officier Flamand, au ſervice d'Eſpagne, nommé Michau, offrit ſes ſervices à ce prince, ſous prétexte d'être mécontent de la cour de Madrid, mais en effet pour trouver l'occaſion de lui ôter la vie. Henri, inſtruit de ce projet, va à la chaſſe, accompagné ſeulement du traître, qui étoit bien monté & avoit deux piſtolets bandés & amorcés. *Capitaine Michau*, lui dit le prince, *mets pied à terre; je veux voir ſi ton cheval eſt auſſi bon que tu le dis.* Le ton de Henri en impoſe à l'aſſaſſin, qui obéit ſans difficulté. Le roi ſaute à l'inſtant ſur le cheval. *Veux-tu*, ajoute-t-il, *tuer quelqu'un? On m'a dit que tu en voulois à mes jours; je ſuis le maître des tiens.* En diſant ces mots, il lâche les deux piſtolets en l'air, & lui ordonne de le ſuivre. Le capitaine déſavoue le projet

qu'on lui ſuppoſe, prend congé deux jours après, & ne paroît plus. *Perefixe, hiſtoire de Henri IV.*

Le duc De Mayenne menaçant la Rochelle en 1584, Henri, qui n'étoit encore que roi de Navarre, s'y rend à travers des dangers ſans nombre pour raſſurer les eſprits. Dans ſa marche, il eſt ſurpris par une nuit très-obſcure & par un temps affreux. Il demande s'il ne pourroit pas trouver un aſyle. On lui répond que, demi-lieue de l'endroit où il ſe trouve, eſt le château d'un des plus violens Catholiques & lieutenant des gendarmes de Mayenne. Henri ne balance pas un inſtant à s'y rendre; ſe fait connoître franchement à ce gentilhomme, en eſt bien reçu, & continue ſa route ſans obſtacle. *Hiſtoire de Leſdiguières.*

Henri aimoit ſi fort les braves gens, qu'il fit entrer dans ſes gardes-du-corps un ſoldat qui lui avoit porté de rudes coups dans une occaſion importante. Jamais cet homme

intrépide ne lui ſortit de la tête. Il le montra un jour au maréchal D'Eſtrées, qui étoit dans ſon caroſſe, & lui dit avec complaiſance : *Voilà le ſoldat qui me bleſſa à la journée d'Aumale.* Actions & paroles mémorables de Henri IV.

On lui préſenta huit gentilshommes du Périgord, dont le viſage étoit très-marqué des coups qu'ils avoient reçus à ſon ſervice. *Je ſuis ravi de les voir*, dit ce prince ; *mais je verrois encore plus volontiers ceux qui les ont ainſi traités.* Actions & paroles mémorables de Henri IV.

Un brave gentilhomme nommé Néreſtan leva un beau régiment. En le préſentant à Henri, il lui dit qu'il n'aſpiroit qu'à la gloire de le ſervir, & que l'eſpoir de la récompenſe n'entroit pour rien dans ſon plan. *C'eſt ainſi*, répondit le roi, *que doivent parler les bons ſujets ; ils doivent oublier leurs ſervices : mais c'eſt au prince à s'en ſouvenir ; &, s'il veut qu'ils continuent d'être fidèles,*

il faut qu'il ſoit juſte & reconnoiſſant. Actions & paroles mémorables de Henri IV.

Henri eut le malheur d'exercer preſque toujours ſes talens militaires dans des guerres civiles. Il arrivoit de-là que, quoiqu'il allât au combat d'un air tout-à-fait héroïque, il paroiſſoit toujours affligé après la victoire. *Je ne puis me réjouir*, diſoit-il, *de voir mes ſujets étendus morts ſur la place ; je perds lors même que je gagne.* Actions & paroles mémorables de Henri IV.

Quelques troupes que Henri envoyoit en Allemagne ayant fait du déſordre en Champagne & pillé quelques maiſons de payſan, ce prince dit aux capitaines, qui étoient encore à Paris : *Partez en diligence, donnez-y ordre ; vous m'en répondrez. Quoi ! ſi on ruine mes ſujets, qui me nourrira, qui ſoutiendra les charges de l'état, qui paiera vos penſions ? Vive dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'eſt s'en prendre à moi.*

Actions & paroles mémorables de Henri IV.

Henri aimoit paſſionnément ſa nobleſſe. Il lui avoit vu faire de ſi belles choſes à la guerre, qu'il ne ſe laſſoit pas de répéter qu'avec elle rien ne lui ſeroit impoſſible. Un ambaſſadeur d'Eſpagne lui témoignoit un jour qu'il étoit ſurpris de le voir environné & preſſé par quantité de gentilshommes. *Si vous m'aviez vu un jour de bataille*, repartit vivement ce prince, *ils me preſſoient bien davantage.* Actions & paroles mémorables de Henri IV.

Un jour, que Henri étoit entouré des grands de ſa cour & de beaucoup de miniſtres étrangers, la converſation tomba ſur les grands guerriers. *Meſſieurs*, dit le roi en mettant la main ſur l'épaule de Crillon, *voilà le premier capitaine du monde. Vous en avez menti, ſire; c'eſt vous*, repliqua vivement Crillon plus accoutumé à conſulter la vérité que

les bienſéances. *Vie de Crillon.*

On exhortoit Henri à traiter avec rigueur quelques places de la Ligue qu'il avoit réduites par la force. *La ſatisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment*, dit ce généreux prince ; *mais celle qu'on tire de la clémence eſt éternelle.*

Le nonce du pape demandoit à Henri combien de temps il avoit fait le guerre. *Toute ma vie*, répondit ce grand prince ; *& jamais mes armées n'ont eu d'autre général que moi.* Folard, commentaire ſur Polybe.

Un ambaſſadeur Turc exagéroit les forces du ſultan ſon maître, & paroiſſoit fort étonné qu'un roi qui, comme Henri, n'étoit monté ſur le trône & ne s'y étoit affermi qu'à force de victoires, n'eût qu'une très-petite armée : *Où règne la juſtice*, lui dit ce grand prince, *la force n'eſt guère néceſſaire.* Lettres de Bourſſault.

Les honneurs militaires ſont mé-

priſés quand ils deviennent trop communs. Comme Henri en étoit auſſi prodigue que ménager de ſon argent, Villeroi lui diſoit quelquefois, qu'un roi qui vouloit être ſervi & inſpirer de l'émulation à ceux qu'il employoit, devoit être avare des marques d'honneur, parce que les braves gens ne les eſtimoient qu'autant que le prince les épargnoit. *Amelot, notes ſur Tacite.*

Le régiment de Champagne avoit une ſi grande réputation du temps de Henri, que ce prince ayant délivré des commiſſions pour lever des compagnies d'infanterie, le duc De Nevers lui écrivit que perſonne ne vouloit de ſes commiſſions, à moins qu'elles ne fuſſent pour Champagne. La paſſion d'entrer dans un corps ſi diſtingué fut tout-à-fait du goût de Henri, & il accorda volontiers ce qu'on lui demandoit. *Mémoires du duc De Nevers.*

1611.

LES Danois avoient choiſi Chriſtianſtad pour place d'armes, & y avoient fait un amas prodigieux de munitions de guerre & de bouche. Les Suédois entreprennent de le ſurprendre. Pour y réuſſir, ils habillent à la Danoiſe cinq cent ſoldats, qui s'approchent à petit bruit des portes de la ville, & font entendre qu'ils ſont pourſuivis par mille chevaux Suédois. Les ſoldats de la garde appercevant de loin dans le même-temps un gros de cavalerie Suédoiſe, ont la ſimplicité de croire ce qu'on leur dit, & laiſſent entrer l'ennemi, qui s'empare de la place, & paſſe au fil de l'épée tous les Danois qui s'y trouvent. *Pufendorff.*

1614.

LES ſoldats de la garniſon d'Auguſta, fortereſſe de Sicile, ne pouvant plus ſupporter l'extrême ſévérité de Fabio Macone, leur com-

mandant, l'enferment dans une étroite priſon, & choiſiſſent ſon lieutenant pour chef. Le duc D'Oſſone, inſtruit de ce déſordre, condamne à mort le lieutenant; fait donner l'eſtrapade à tous les ſoldats; & envoie, pour l'exemple, faire pendre les plus coupables dans les différentes places du royaume. Macone lui-méme eſt mis à la chaîne pour deux ans. *Vous êtes cauſe*, lui dit le viceroi, *de l'effuſion de tant de ſang, pour n'avoir pas eu l'adreſſe & la prudence de vous faire aimer & craindre de vos ſubalternes.* Vie du duc D'Oſſone.

1615.

Le prince De Condé & le duc De Bouillon, aigris contre Marie De Médicis, régente de France, prennent les armes. Ils aſſemblent à Noyon un corps d'environ ſept mille hommes mal armés, & compoſé de nouvelles levées. Quoique le maréchal De Bois-Dauphin, qui

commande les troupes royales, ait une armée trois fois plus conſidérable, remplie de vieilles bandes, & abondamment pourvue de toutes choſes, la terreur eſt générale dans la capitale. Paris, comme toutes les grandes villes, eſt peuplé de gens crédules, oiſifs, riches & voluptueux, que l'ombre du danger doit naturellement effrayer. Ces craintes ſont augmentées par celles des habitans de la campagne, qui, ſans ſçavoir pourquoi, viennent y chercher un aſyle. Des prières publiques, ordonnées mal-à propos, achèvent de tourner toutes les têtes.

Bois-Dauphin, ſurpris de ces mouvemens, & des ſupplications qu'on lui adreſſe à tous les quarts-d'heure pour qu'il ſauve la ville, ſe trouve extrêmement embarraſſé. *Je ſçaurai bien conſerver Paris*, répond-il avec chagrin; *mais je ne puis pas empêcher les Pariſiens d'avoir peur.* Mercure François.

1616.

CONDÉ ayant commencé la guerre civile, on prend à Paris les meſures qui ſont d'uſage dans les temps de trouble. Il n'eſt plus permis de ſortir de la ville, ni d'y entrer ſans permiſſion. Le maréchal D'Ancre, qui veut aller paſſer la nuit dans un fauxbourg, ſe préſente à la porte de Buſſi, accompagné des gentilshommes ordinaires de ſa ſuite. Le cordonnier Picard, qui y eſt de garde, arrête le caroſſe & demande le paſſeport. L'orgueilleux favori ordonne fièrement à ſon cocher & à ſes gens d'avancer: on leur préſente la hallebarde & le mouſquet. *Coquin*, dit le maréchal au cordonnier, *ſçais-tu qui je ſuis? Je vous connois fort bien*, répond Picard d'une manière hardie & mépriſante; *cependant vous ne ſortirez pas, à moins que vous n'ayez un paſſeport.*

D'Ancre crève de rage & de dépit, mais il n'oſe faire violence. La

populace, qui s'attroupe, l'auroit assommé sans miséricorde. On va seulement chercher le commissaire de quartier, afin qu'il ordonne à ceux qui sont de garde de laisser sortir le maréchal.

Quelque-temps après, le vindicatif Italien commande à son écuyer de prendre deux valets, & de faire donner des coups de bâton au cordonnier Picard. L'ordre est si bien exécuté, que le pauvre homme demeure presque mort sur la place. Peu de jours après, les gens du maréchal, qui, comptant trop sur l'autorité de leur maître, s'étoient laissé arrêter, sont perdus devant la porte du malheureux qui avoit été si inhumainement traité. L'écuyer auroit eu le même sort, si Picard n'avoit consenti à se désister de ses poursuites. *Mercure François.*

1616.

MARIE DE MÉDICIS parvient à s'assurer de Condé, qu'elle ne trou-

voit pas assez soumis à ses volontés. Thémines, pour avoir arrêté prisonnier le premier prince du sang, désarmé & sans défense, dans la chambre de la reine, est fait maréchal de France. Tous ceux qui contribuent, de quelque manière que ce soit, à cette glorieuse expédition, sont revêtus des plus grands honneurs. Bassompierre seul dédaigne cette voie d'avancement.

» Qu'est-ce que cela? lui dit la » reine dans sa bonne humeur: tu » ne me demandes rien aujourd'hui? » Madame, lui répond-il avec fierté, » je n'ai pas rendu un service si con- » sidérable, que j'en doive deman- » der la récompense à votre majesté. » J'ai fait mon devoir; j'ai obéi aux » ordres que vous m'avez donnés, » en ce qui concerne les fonctions de » ma charge de colonel général des » Suisses. Quand j'aurai mérité, par » quelque action plus belle & plus » éclatante, les premières dignités » de l'état, j'ose espérer que le roi

» voudra bien m'en gratifier, ſans » que je les lui demande. « *Journal de Baſſompierre.*

1618.

Le duc D'Epernon s'étant brouillé avec le duc De Luynes, qui gouverne Louis XIII, ſe ſauve dans ſon gouvernement de Metz, pour n'être pas arrêté. On ne croit pas devoir l'y aſſiéger, parce que la place eſt très-forte, & qu'on craint qu'il ne ſe jette dans les bras des Autrichiens. Le favori ſe borne à ſçavoir ce qui ſe paſſe chez ſon ennemi; mais la commiſſion d'aller s'en inſtruire ſur les lieux eſt ſi dangereuſe, que les plus bas courtiſans n'oſent s'en charger: un ſeul offre enfin publiquement de faire le voyage.

Lorſqu'il arrive à Metz, où l'on étoit déjà inſtruit de ſes vues, il eſt, comme c'eſt l'uſage dans les villes frontières, arrêté aux portes, conduit à ſon auberge par quatre gardes, interrogé d'une manière in-

ſultante ſur ſon nom, ſon pays, ſa condition, ſon âge, ſes emplois. Menacé d'être traité comme eſpion, parce qu'il refuſe de répondre, il ſe fait connoître, & ſe dit envoyé du roi.

Cette déclaration, qu'il croyoit devoir tout finir, ne lui ſert de rien. On lui ſoutient qu'il eſt venu pour livrer la place à l'ennemi, après en avoir reconnu les endroits foibles; qu'on en eſt ſûr; & qu'on éclairera de ſi près ſa conduite, qu'il lui ſera impoſſible d'exécuter ſes coupables projets. A ces diſcours effrayans, les gardes ajoutent une conduite qui les appuie. Ils ne perdent pas de vue leur priſonnier, & le tourmentent ſans ceſſe, ſoit qu'il veuille manger, dormir, ou être ſeul.

Le courtiſan, après avoir ſupporté deux jours entiers ce traitement fâcheux, ſe jette aux pieds de ſes gardes, pour les engager à porter à leur maître les aſſurances de ſon repentir, & à lui obtenir la

permiſſion de ſe retirer. D'Epernon s'amuſe encore quelques jours des frayeurs de ſon priſonnier, & le laiſſe retourner enſuite à Paris, où il devient, plus encore qu'il ne l'a été à Metz, l'objet de la riſée publique. *Vie du duc D'Epernon.*

1620.

Les Turcs & les Polonois ſe font la guerre dans la Moldavie. Quoique l'armée des Infidèles ſoit de 70000 hommes, Zolkieuski, qui n'en a que 10000, oſe l'attendre, & parvient à le repouſſer. Il couche ſur le champ de bataille, & ſe diſpoſe à recommencer le combat à la pointe du jour, lorſqu'il ſe voit abandonné par la moitié des ſiens. Cette odieuſe déſertion le force à la retraite. Il forme un bataillon quarré de ce qui lui reſte de ſoldats fidèles, & s'approche du Nieſter, en combattant pendant le jour & en marchant pendant la nuit. Il étoit arrivé à deux lieues du fleuve, après

une longue & pénible marche, lorſque les valets, voyant des amas de foin, y courent pour s'en emparer. Dans l'inſtant qu'ils commencent leur proviſion, ils s'imaginent voir des Tartares en embuſcade, prêts à fondre ſur eux. Ils prennent auſſitôt la fuite avec de grands cris, & jettent l'épouvante dans le camp. La même terreur ſaiſit le ſoldat, qui ne peut ſoutenir l'idée d'un ennemi ſur lequel il vient de remporter une victoire ſi difficile & ſi honorable.

Les Turcs, avertis du déſordre, tombent, avec l'impétuoſité qui leur eſt ordinaire, ſur des troupes éparſes & conſternées. Tout eſt taillé en pièces, ou réduit à la plus cruelle ſervitude. Zolkieuski, preſque ſeul, oſe diſputer ſa vie, & ne ſuccombe ſous le nombre qu'après avoir fait des efforts héroïques. Sa tête eſt envoyée à Conſtantinople. *Lengnich, hiſtoire de Pologne.*

1620.

LES Bohêmes, mécontens des princes Autrichiens, qui violoient perpétuellement leur capitulation, avoient pris les armes & élu enſuite pour leur roi Frédéric V, électeur Palatin. Cette démarche fut l'origine d'une guerre vive, longue & ſçavante entre les Catholiques & les Proteſtans d'Allemagne. La bataille de Prague eſt un des premiers & des plus éclatans actes de cette grande querelle.

Les troupes Proteſtantes ſont retranchées ſur le Vaiſemberg pour couvrir cette grande ville. Cette poſition paroît ſi reſpectable aux chefs de l'armée Impériale, qu'après l'avoir examinée de tous les côtés, ils opinent tous à ſe retirer. Cet avis alloit être exécuté, lorſqu'un carme Eſpagnol, dont la vie auſtère & l'extérieur mortifié en impoſoient aux ſimples, promet, d'un ton de prophète & de la part de dieu, une

victoire entière. Soit que ce moine ne ſoit qu'un viſionnaire, ou que ce ſoit l'inſtrument dont les généraux veulent ſe ſervir pour animer l'armée, la choſe réuſſit au-delà de ce qu'il étoit poſſible d'imaginer. Officiers & ſoldats, tout le monde, ſaiſi d'un enthouſiaſme ſubit, veut combattre pour la cauſe de dieu; & ce feu, habilement ménagé par le duc De Bavière & par le comte De Bucquoi, produit la deſtruction de l'armée Proteſtante.

L'année ſuivante, Louis XIII, ne pouvant point prendre Mautauban, qu'il aſſiégeoit, & qui étoit défendu avec beaucoup de fermeté & d'intelligence par les Huguenots, a recours au carme, que la bataille de Prague a rendu célèbre. *Le bienheureux père*, car c'eſt ainſi qu'on l'appelloit, arrive au camp : il y eſt reçu avec une confiance égale par le roi, les officiers & les ſoldats. Le connétable De Luynes, ſur lequel retomboient les malheurs d'une

entrepriſe qui étoit ſon ouvrage, demande humblement au ſaint comment il faut s'y prendre pour réduire la ville aſſiégée. *Faites tirer quatre cent coups de canon ſur la ville*, répond hardiment Dominique, *les habitans intimidés ſe rendront certainement.* Luynes, plein de confiance, va porter cette agréable nouvelle au roi ; & Louis, auſſi crédule que ſon favori, ordonne qu'on tire quatre cent coups de canon. Mais les ennemis ne ſe rendent pas pour cela, & il faut lever le ſiège. *Journal de Baſſompierre.*

1621.

OSMAN, jeune, actif, ambitieux ſultan, déclare la guerre à la Pologne, & s'avance vers Andrinople pour la commencer. A la ſollicitation des principaux officiers, qui déſapprouvent cette entrepriſe, le muphti tente la voie de la ſuperſtition, pour détourner le prince de continuer ſa marche. Un jour que

le ſultan revenoit de la prière, un ſanton, appoſté par le chef de la religion, l'aborde & lui dit : *Dieu m'a révélé la nuit dernière, dans une viſion, que ſi ta hauteſſe va plus loin, elle eſt en danger de perdre l'empire. Son épée ne peut faire cette année de mal à qui que ce ſoit.*

Oſman n'étoit point ſi crédule qu'on l'imaginoit. *Voyons ſi la prédiction eſt bien certaine*, répond-il en ſouriant ; &, prenant ſon cimeterre, il ordonne qu'on s'en ſerve pour couper la tête à l'homme aux révélations. Le muphti, mourant de peur, retourne à Conſtantinople ; les viſirs ſe conforment aux vues de leur maître ; & l'expédition projettée n'éprouve plus de contradiction. *Vittorio Siri.*

1621.

On commence en France, contre les Huguenots, une guerre qui, quittée & repriſe trois fois, ne finit qu'en 1629, par la ruine de la Ro-

chelle. Quoique les Calviniſtes fuſſent blâmables d'avoir travaillé à former une eſpèce de république dans le cœur même de l'état, la paſſion qu'a Luynes d'être connétable eſt la principale cauſe des troubles civils. Lorſque le bruit commence à ſe répandre que cet orgueilleux & expérimenté favori va être revêtu de la première & la plus importante charge de la couronne, le duc De Mayenne ne craint pas de dire publiquement qu'il ſeroit bien étonnant que l'on fit connétable un homme *qui ne ſçait pas encore ce que pèſe une épée.*

Le ſiège de Saint-Jean d'Angeli eſt la première opération de la guerre. Avant de le commencer, Louis XIII envoie à Soubiſe, qui commande dans la place, un héraut d'armes, vêtu d'une caſaque de velours brun, ſemée de fleurs de lys d'or, & le bâton fleurdeliſé à la main. La crainte que cette cérémonie extraordinaire ne cauſe quelque mouve-

ment dans la ville, fait que le héraut n'eſt admis qu'entre les portes. Dès que Soubiſe s'y eſt rendu, cet homme lui crie, ſelon la formule ancienne:

A toi, Benjamin De Rohan. Le roi, ton ſouverain ſeigneur & le mien, te commande de lui ouvrir les portes de Saint-Jean d'Angeli, pour y entrer avec toute ſon armée. A faute de quoi, je te déclare criminel de lèze-majeſté au premier chef; roturier, toi & ta poſtérité; tous tes biens acquis & confiſqués; tes maiſons raſées, de toi & de tous ceux qui t'aſſiſteront.

Soubiſe étant demeuré couvert pendant cette ſommation, le héraut l'en reprend & lui ordonne d'ôter ſon chapeau. Hautefontaine, un des officiers qui accompagnent ce commandant, dit que monſieur De Soubiſe, n'ayant jamais reçu une pareille ſommation, eſt excuſable de ne pas ſçavoir les formalités; & que, ſi on lui avoit dit de mettre un génou à terre, il les y auroit mis tous deux.

Soubiſe conſère enſuite quelque temps ſur la réponſe qu'il doit faire. La voici telle qu'il la donne. *Je ſuis très-humble ſerviteur du roi : mais l'exécution de ſes commandemens n'eſt pas en mon pouvoir.*

Cette réponſe devient le ſignal de l'attaque. Il eſt décidé que, durant le ſiège, les ſoldats travailleront aux tranchées, & qu'ils ſeront payés de leur travail à un prix qu'on arrête. Quelques officiers, plus courtiſans que gens de guerre, repréſentent que le marquis De Spinola, & le prince D'Orange, exigent tous les jours, dans les Pays-Bas, un pareil ſervice de leurs troupes, ſans leur rien donner au-delà de leur ſolde. *Pour moi*, dit le roi, *je me ferois conſcience d'expoſer mes ſoldats à des périls qui ne ſont pas attachés à leurs fonctions ordinaires, ſans les animer par quelque récompenſe.* Mercure François.

1621.

1621.

APRÈS la prise de Saint-Jean d'Angéli, & de quelques autres places, l'armée Royale va mettre le siège devant Montauban. Lesdiguières, encore Calviniſte, s'y expoſe en ſoldat. Ses amis le blâment de cette témérité. *Il y a*, leur dit-il, *ſoixante ans que les mouſquetades & moi nous connoiſſons; ne vous en mettez pas en peine.*

Un autre général, voulant partager avec Lesdiguières la gloire de cette intrépidité, feint de vouloir établir une batterie en un endroit fort découvert, le prie d'y aller avec lui, & de l'aider de ſes lumières. Lesdiguières prend ſon homme par la main; &, abuſant du droit que le goût du ſiècle donne d'être téméraire, lui dit: *Nous ne voyons pas aſſez bien d'ici, allons plus avant; je m'en vais vous montrer le chemin.* Alors celui qui le conſulte le retient, & lui dit ſans diſſimulation: *Ce ſeroit une*

folie d'aller ſi loin. Ils retournent ſur leurs pas, après avoir témérairement couru les plus grands périls. *Hiſtoire du connétable De Leſdiguières.*

1622.

Le duc D'Epernon eſt chargé, par Louis XIII, de ſe rendre maître de Royan que ſes fortifications & ſa ſituation ſur un rocher au bord de la mer, rendent conſidérable. D'Epernon voit tant de difficultés à emporter la place de force, qu'avant d'arriver ſous ſes murs, il a corrompu le baron de Saint-Seurin qui y commande pour les Calviniſtes. Après que, pour la forme, on a formé une eſpèce d'attaque, le gouverneur ſe rend au camp pour y convenir d'un capitulation.

L'aſſemblée de la Rochelle, qui a connoiſſance de cette odieuſe négociation, envoie quelques-uns de ſes meilleurs officiers à Royan, pour en empêcher l'effet. Ils y arrivent par mer dans le temps même de la con-

férence. Sur le champ, ils maſſacrent le lieutenant de Saint-Seurin, ſaluent de dix-huit volées de canon les négociateurs, & déterminent la garniſon & les habitans à ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Le roi lui-même eſt obligé d'aſſiéger Royan avec toute ſes forces. Ce prince, naturellement brave, s'expoſe dans cette occaſion juſqu'à la témérité. Cela va ſi loin que Lachau, ſon premier aumônier, eſt chargé de lui faire des rémontrances. *Tous vos officiers*, dit le prélat, *ſeront enfin obligés, ſire, de vous faire la prière que les capitaines de David lui firent autrefois : Vous ne viendrez plus à la guerre avec nous, de peur que la lumière d'Iſraël ne s'éteigne avec vous.* Bernard, hiſtoire de Louis XIII.

1622.

Louis XIII ſe porte avec ſon armée devant Négrepeliſſe, petite ville Calviniſte du Querci, très-mal fortifiée, dans laquelle on avoit maſſacré

l'hiver précédent la garniſon Royale qui y avoit été laiſſée. Ce prince veut emporter la place d'aſſaut, & faire paſſer tous les hommes au fil de l'épée. *Je vous ordonne*, dit-il à ſes officiers, *de ne point faire de quartier; il faut que vous les traitiez comme ils ont traité les autres.* Lorſque les aſſiégés ont fait tout ce qu'il étoit humainement poſſible de faire, ils demandent quartier. On le leur refuſe. *Nous mourrons donc en gens d'honneur*, répondent-ils; *& nous vendrons notre vie bien cher:* Ils continuent, en effet, de ſe défendre, & ne rendent les armes qu'avec la vie.

Dix ou douze ſeulement ſurvivent à la priſe de leur ville. Le roi veut qu'on les lui amène. *Vous méritez tous la corde*, leur dit-il en les voyant. Ces pauvres gens ne veulent pas chicaner leurs jours contre un prince qui leur paroît ſi avide de ſang: ils ſe contentent de lui demander, par une biſarrerie fort extraordinaire, qu'on les pende aux arbres

de leurs jardins; ce qui leur eſt accordé.

La pudicité des femmes & des filles n'eſt pas épargnée dans une ville abandonnée à la licence & à la brutalité du ſoldat. *Tout y fût tué*, dit Baſſompierre, *hormis les femmes. Quelques-unes furent forcées, & les autres furent moins difficiles.* Roger, un des premiers valets de chambre du roi, touché de compaſſion à la vue de quarante femmes ou filles que les ſoldats amènent, court promptement à eux, & rachète ces infortunées, en donnant ce que chacun lui demande, une, deux ou trois piſtoles.

Les barbaries dont on parle ne deshonoreroient pas les annales de la France, ſi le cardinal De Retz avoit été cru. *Sire*, dit-il au roi, *la clémence eſt la vertu favorite des grands princes. Au milieu de leurs plus beaux triomphes, ils font gloire de céder à la compaſſion. Quand vous voyagez dans vos provinces, vous*

devez reſſembler à ces fleuves qui portent par-tout l'abondance. A dieu ne plaiſe que votre paſſage puiſſe ſe comparer à celui des torrents dont les eaux impétueuſes ravagent & ruinent tout.

Le prince De Condé, qui entre dans l'inſtant chez le roi, le trouve ébranlé par ces vérités touchantes. Il prend un bréviaire qui eſt auprès du monarque, l'ouvre, & fait remarquer que, dans les leçons du jour tirées du vieux teſtament, le prophête Samuel reproche à Saül d'avoir épargné les Amalécites. Cet argument décide du ſort de Négrepeliſſe. *Bernard, hiſtoire de Louis XIII.*

1622.

Louis XIII aſſiège les Huguenots dans Montpellier. Les Royaliſtes s'étant laiſſés repouſſer à une attaque, ſans faire beaucoup de réſiſtance, Zamet, maréchal de camp, leur crie : *Soldats, vous fuyez ? Mon-*

ſieur, nous n'avons ni poudre ni plomb, répondent-ils. *Quoi!* leur dit-il, *n'avez-vous pas des épées & des ongles?* Cette parole les ranime, ils reviennent à la charge, & repouſſent ceux qui les avoient mis en fuite. *Mercure François.*

La ſentinelle a toujours été regardée comme une perſonne publique. Elle peut tuer impunément quiconque l'inſulte; elle le doit même, ſelon les loix de la guerre. Un événement arrivé au ſiège de Montpellier ſert de preuve à cette vérité.

» Le conſeil étant fini, dit Puiſé-
» gur, & monſieur De Marillac ſor-
» tant à cheval par la porte du logis
» du roi, ſon cheval en reculant
» marcha ſur le pied de la ſentinel-
» le, laquelle frappa de la fourchet-
» te ſur la croupe du cheval; ce
» qui donna une ſecouſſe à mon-
» ſieur De Marillac, qui ſe tourna
» & battit la ſentinelle.

» Ce ſoldat étoit de la compagnie
» de monſieur De Goas, qui, l'ayant

» ſçu, le fit relever & arrêter pri-
» ſonnier, & s'en alla au logis de
» monſieur De Marillac, en réſolu-
» tion de lui faire mettre l'épée à la
» main. Le roi le ſçut, & envoya
» chercher monſieur De Goas &
» querir monſieur De Marillac, au-
» quel il fit une grande réprimande,
» de, lui diſant que la ſentinelle
» le devroit avoir tué, & que de
» ſix jours il ne feroit aucune fonc-
» tion de ſa charge de maréchal de
» camp, & qu'il ne commanderoit
» point dans l'attaque que feroient
» les gardes. Ce ſoldat, qui avoit
» été arrêté priſonnier, fut mis au
» conſeil de guerre, & condamné
» d'être dégradé des armes à la tête
» du régiment & à l'eſtrapade, pour
» n'avoir pas tué monſieur De Ma-
» rillac. Sa majeſté lui fit grace de
» tout; néanmoins monſieur De
» Goas ne s'en voulut plus ſervir
» dans ſa compagnie « *Mémoires de Puiſégur.*

1624.

LA cour d'Eſpagne envoie dans les Pays-Bas l'ordre d'entreprendre le ſiège de Bréda. Comme la place eſt fortifiée dans toutes les règles de l'art, que les approches en ſont difficiles, qu'il y a une garniſon formidable, un gouverneur habile, & grand nombre d'officiers très-bien choiſis, Spinola n'oublie rien pour faire abandonner un projet ſi dangereux. Sa dépêche lui eſt renvoyée par Philippe III, qui met au bas, pour toute réponſe : *Marquis, prenez Bréda. Moi, le roi.*

Spinola, pour contenter ſon maître, tente ce qu'il croit preſque impoſſible. Il réuſſit au bout de dix mois, à force de génie, de dépenſe & de ſang. Le prince Maurice D'Orange meurt de douleur pour n'avoir pas pu faire lever le ſiège. *Mémoires du maréchal De Grammont.*

1625.

LE prince Maurice D'Orange,

ſtadhouder des Provinces-Unies, meurt avec la réputation du plus grand homme de guerre de ſon temps. Une femme de la première qualité lui demandoit un jour aſſez indiſcrettement quel étoit le premier capitaine du ſiècle : *Spinola*, répondit il, *eſt le ſecond*. Maurice ſe donnoit par là, le plus honnêtement qu'il étoit poſſible, la première place, qui en effet lui étoit due. *Du Maurier*.

La guerre entre la Hollande & l'Eſpagne n'a jamais été ſi vive que durant l'adminiſtration de Maurice. Un empereur Turc, voyant les torrens de ſang que prodiguoient les deux peuples, crut qu'ils ſe diſputoient la poſſeſſion des plus grands empires. Lorſqu'on lui eût montré ſur la carte quel étoit l'objet de tant de diſſentions, il dit froidement : *Si c'étoit mon affaire, j'envoyerois mes pionniers, & je ferois jetter ce petit coin de terre dans la mer.*

Sigiſmond roi de Pologne, en-

voya aux Etats-généraux un ambaſſadeur pour les engager à ſe réconcilier avec les Eſpagnols. Pour réuſſir plus ſurement dans ſa commiſſion, ce miniſtre mal à droit inſiſta, plus qu'il ne convenoit, ſur l'impoſſibilité où étoient les Provinces-Unies de réſiſter à une puiſſance auſſi formidable, auſſi guerrière, auſſi entreprenante qu'étoit alors l'Eſpagne. Maurice, qui avoit entendu la harangue, mena en ſortant de l'aſſemblée l'ambaſſadeur dans une ſale où il montra des drapeaux ſans nombre pris par les troupes de la République : il le convainquit ainſi, ſans lui dire un mot, que la nation, dont il avoit une ſi haute opinion, n'étoit pas invincible. *Du Maurier.*

Le prince Maurice, qui ſçavoit que pluſieurs grands généraux avoient été ſurpris durant leur ſommeil, avoit toujours pendant la nuit auprès de lui deux hommes qui veilloient, qui ſe relevoient

d'heure en heure, & qui avoient ordre de le réveiller au moindre beſoin. *Rouſſet.*

La nourriture influe plus qu'on ne penſe dans la valeur des troupes ; & un célèbre médecin Anglois ne diſoit pas une abſurdité quand il aſſuroit qu'avec une diète de ſix ſemaines, il rendroit un homme poltron. Le prince Maurice étoit ſi convaincu de ce principe, qu'il employoit toujours à quelque action de vigueur les Anglois, lorſqu'ils arrivoient de chez eux, *& tandis qu'ils avoient encore la pièce de bœuf dans l'eſtomac* ; c'étoit ſon expreſſion. *Guillaume Temple, remarques ſur les Provinces-Unies.*

1625.

Le connétable De Leſdiguières entre dans le territoire de Gênes, & met le ſiège devant Gavi. Son conſeil de guerre n'approuve pas l'entrepriſe, par la raiſon que Barberouſſe avoit échoué devant cette

place. *Eh bien*, dit-il froidement, *Barbegriſe la prendra.* Cette plaiſanterie d'un vieillard capable & vigoureux relève tous les courages: on ſe porte gaiment aux attaques; & elles réuſſiſſent au-delà de ce qu'on pouvoit eſpérer. *Vie du maréchal De Gaſſion.*

1625.

Le duc De Montmorenci bat la flotte des Huguenots, près de l'iſle de Rhé, & reprend cette iſle, dont ils s'étoient emparés. Le vainqueur demande le gouvernement de ſa conquete, comme la récompenſe de l'important ſervice qu'il vient de rendre. Le brave Toiras lui eſt préféré. Bien loin d'en témoigner quelque reſſentiment, Montmorenci abandonne pour plus de cent mille écus de munitions, qui lui appartiennent légitimement comme amiral. On veut faire appercevoir au duc que c'eſt un trop grand ſacrifice: *Je ne ſuis pas venu ici pour gagner du*

bien, répond-il avec fierté, *mais pour acquérir de la gloire.* Vie du duc De Montmorenci.

1625.

Le maréchal De Thémines marche vers le pays de Foix avec huit mille hommes de pied & ſix cent chevaux, pour y faire la guerre aux Calviniſtes. Sept ſoldats, du parti Huguenot, s'enferment dans une méchante maiſon de terre, nommée Chambonat, auprès de Carlat, & y arrêtent l'armée royale deux jours entiers. Après lui avoir tué plus de quarante hommes en diverſes attaques, ils ſont réduits, uniquement par le défaut de vivres, à chercher les moyens de ſe ſauver. Un d'eux ſort la nuit, & va reconnoître les environs: il revient plein de joie d'avoir trouvé une iſſue, lorſque ſon propre frère, qui le prend pour un ennemi, lui caſſe la cuiſſe d'un coup de fuſil. Malgré ce malheur, il ſe traîne avec courage, exhorte ſes camarades à

s'en aller, & leur donne les indications néceſſaires. *Pour moi*, lui dit ſon frère, *je ne vous quitterai pas: puiſque je ſuis la cauſe de votre malheur, je veux vivre & mourir avec vous.* Un de leurs proches parens dit la même choſe, pendant que leurs compagnons s'éloignent à regret. Ces trois hommes exaordinaires ſe défendent dans leur méchant poſte, tuent encore quelques Catholiques, & *meurent libres*. Mémoires du duc De Rohan.

1626.

ERNEST, comte De Mansfeldt, fils naturel de Pierre Erneſt De Mansfeldt, après avoir ſoutenu avec des ſuccès variés la cauſe de l'électeur Palatin élu roi de Bohême, meurt dans la Boſnice. Se voyant ſur le point d'expirer, il fait appeller tous les officiers qui le ſuivoient, &, appuyé ſur deux d'entr'eux, il les exhorte, avec beaucoup de courage & d'éloquence, à continuer de ſe

ſignaler dans le métier des armes ; & à défendre toujours avec conſtance la cauſe pour laquelle ils ont ſi vaillamment combattu juſqu'a ce jour.

Parmi les actions de ce grand capitaine & de cet homme ſingulier, il n'y en a pas de plus ſingulière que celle qu'on va lire. Ce général, inſtruit à n'en pouvoir douter que Cazel, celui de ſes officiers auquel il ſe fioit le plus, communiquoit le plan de tous ſes projets au chef des Autrichiens, ne montra ni humeur ni reſſentiment : il fit donner au traître trois cens richdales, avec une lettre adreſſée au comte De Buquoy, & conçue en ces termes : *Cazel étant votre affectionné ſerviteur, & non le mien, je vous l'envoie, afin que vous profitiez de ſes ſervices.* Cette action partagea les eſprits, & trouva autant de cenſeurs que de partiſans. *Mercure François.*

Mansfeldt eut pour compagnon

de ſes ſuccès & de ſes défaites, Chriſtian duc De Brunſwick, qui le précéda au tombeau. Cet homme féroce, enrichi des dépouilles d'un grand nombre d'égliſes, fit battre une monoie d'or, où, par une raillerie conforme à ſon génie, il fit repréſenter, d'un côté, une main armée d'une épée, & de l'autre graver ces paroles: *Ami de dieu, ennemi des prêtres.*

Les payſans de Weſtphalie cherchant à l'adoucir, il les menaça de leur faire couper un pied & une main, pour leur ôter juſqu'à la tentation de ſe ſouſtraire à ſon autorité. *Un villageois*, leur dit-il brutalement, *qui eſt né pour la charrue, & non pour la guerre, doit ſe contenter d'une main & d'un pied naturels, avec une jambe de bois.* Barre, hiſtoire d'Allemagne.

Chriſtian trouva dans la cathédrale de Munſter douze ſtatues coloſſales d'argent, qui repréſentoient les douze apôtres. En ordonnant qu'on les convertît en monnoie, il

leur adreſſa des paroles qui marquoient la corruption de ſon cœur, & ſon mépris pour la religion. *Pourquoi*, leur dit-il, *ne ſuivez-vous pas l'ordre que votre maître vous a donné d'aller dans toute la terre ? Je vous ferai bien remplir votre deſtination.* Le Vaſſor, hiſtoire de Louis XIII.

1626.

LE connétable De Leſdiguières meurt, & ſa charge eſt ſupprimée. Les lettres qu'on lui expédia quand on l'en revêtit en 1622, portoient qu'on la lui donnoit pour les grands & continuels ſervices qu'il avoit rendus à la couronne, *& pour avoir toujours été vainqueur, & n'avoir jamais été vaincu.*

Pluſieurs des principaux Proteſtans du Dauphiné, jaloux, en 1584, de voir Leſdiguières à la tête de leur parti dans cette province, donnèrent cinq cent écus à un gendarme d'une valeur diſtinguée, qui ſe chargea de l'aſſaſſiner. Leſdiguières, averti du

deſſein de ce miſérable, qui feignoit de vouloir prendre parti dans ſes troupes, le mena ſeul à la chaſſe dans un bois écarté : *Mon Cavalier*, lui dit-il, *voici un lieu bien favorable pour ſe défaire d'un homme.* L'aſſaſſin ſe jette à l'inſtant à ſes pieds, & lui fait l'aveu de ſes deſſeins avec toute la confuſion poſſible. *Allez*, lui dit froidement Leſdiguières, *n'oubliez jamais que vous vous êtes chargé de la plus honteuſe des commiſſions pour un ſoldat, faites mes complimens à ceux qui vous ont envoyé, & dites-leur qu'ils ne ſçauroient me faire périr, ſans perdre le meilleur ami qu'ils aient.* Tous les conjurés, pleins d'admiration pour un courage ſi élevé, choiſirent dans l'inſtant & volontairement Leſdiguières pour chef. Ils lui obéirent dans la ſuite avec une ſoumiſſion aveugle. *Hiſtoire du connétable De Leſdiguières.*

Leſdiguières, averti que des gens de guerre, mécontens de lui, s'étoient rendus pour l'aſſaſſiner ſur

un côteau écarté, où il alloit ordinairement pour conſidérer l'état du ſiége qu'il avoit mis devant la ville de Mure, alla ſeul au lieu où les conjurés l'attendoient, & pouſſant ſon cheval contr'eux, le piſtolet à la main par galanterie : *N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs*, leur dit-il, *qu'un homme de cœur, monté ſur un cheval, n'eſt pas mal en état de ſe défendre?* Là-deſſus il mit pied à terre, les ſalua tous, & par ſa réſolution leur fit perdre l'envie d'exécuter leur deſſein. *Hiſtoire du connétable De Leſdiguières.*

Guillaume Avanſon, archevêque d'Embrun, féroce par ſuperſtition, corrompit le domeſtique de confiance de Leſdiguières, & le détermina à aſſaſſiner ſon maître. Platel en trouva pluſieurs fois l'occaſion, ſans oſer la ſaiſir. Leſdiguières, averti du péril qui menaçoit ſes jours, entra dans ſa chambre, mit une épée & un poignard dans deux lits qui y étoient, appella ſon domeſtique, &

lui ordonna de prendre ce qu'il trouveroit dans l'un des deux lits. Lorſque Platel fut armé, Leſdiguières s'arma. *Puiſque tu as promis de me tuer*, lui dit-il, *eſſaie maintenant de le faire, ne perds pas par une lâcheté la réputation de valeur que tu as acquiſe.* Platel, confondu de tant de magnanimité, ſe jette aux pieds de ſon maître, qui lui pardonne, & continue de s'en ſervir. *Puiſque*, dit-il à ceux qui le blâment de cette conduite, *ce valet a été retenu par l'horreur du crime, il le ſera encore plus puiſſamment par la grandeur du bienfait.* Hiſtoire du connétable De Leſdiguières.

1627.

LES Anglois envoient aux Calviniſtes de France une flotte conſidérable, pour les aider à conquérir l'iſle de Rhé. Toiras la défend avec une valeur & une capacité ſi marquées, que Louis XIII prend pour lui un goût décidé. Le car-

dinal de Richelieu eſt très-mécontent d'un commencement de faveur qu'il n'a ni preſcrite ni permiſe.

Le garde des ſceaux Marillac, un des premiers qui démêlent les ſentimens du miniſtre, croit faire une choſe qui lui ſera très-agréable, en rejettant avec dédain les ſollicitations de Toiras pour ceux qui ont combattu ſous ſes ordres. *Monſieur De Toiras*, lui dit-il, *vous parlez bien haut en faveur de ceux qui vous ont aidé à défendre le fort Saint-Martin. Vous avez bien ſervi; mais cinq cent gentilshommes en auroient fait autant que vous, s'ils avoient été à votre place.*

La France ſeroit bien malheureuſe, monſieur, repart Toiras, *ſi elle n'avoit pas plus de deux mille hommes capables de ſervir auſſi bien que moi; cependant ils ne l'ont pas fait, & je n'ai pas mal rempli le poſte qu'on m'a confié. Il y a en France plus de quatre mille perſonnes en état de tenir les ſceaux auſſi bien que vous. S'enſuit-*

il de-là que vous ne deviez pas recommander ceux dont vous connoiſſez le mérite. Hiſtoire du maréchal De Toiras.

1627.

Les ſuccès des armées royales dans l'iſle de Rhé encouragent au au ſiège de la Rochelle, le boulevard du Calviniſme. Les Rochellois éliſent pour leur maire, leur capitaine & leur gouverneur, Jean Guiton. Cet homme, dont l'eſprit eſt élevé & le cœur ferme, montre d'abord de l'éloignement pour cette place. Se voyant preſſé par les inſtances de ſes compatriotes, il prend un poignard, & leur dit : *Je ſerai maire, puiſque vous le voulez ; à condition qu'il me ſera permis d'enfoncer ce poignard dans le ſein du premier qui parlera de ſe rendre. Je conſens qu'on en uſe de même envers moi, dès que je propoſerai de capituler : & je demande que ce poignard demeure tout exprès ſur la table de la*

chambre où nous nous aſſemblons dans la maiſon de ville. Journal du ſiège.

Il ſoutient ce caractère juſqu'à la fin. Un jour, qu'un de ſes amis lui montre une perſonne de ſa connoiſſance tellement exténuée par la faim, qu'elle n'a plus qu'un ſouffle de vie : *Etes-vous ſurpris de cela ?* lui dit-il. *Il faudra bien que nous en venions là, vous & moi, ſi nous ne ſommes pas ſecourus.* Journal du ſiège.

Un autre citoyen lui diſant que la faim fait périr tant de monde, que bientôt la mort achèvera d'emporter tous les habitans, *Eh bien*, répond froidement Guiton, *il ſuffit qu'il en reſte un pour fermer les portes.* Journal du ſiège.

Spinola, allant d'Anvers à Madrid, veut voir un ſiège qui fixe l'attention de l'Europe entière. Louis XIII le reçoit avec la diſtinction due à un ſi grand capitaine, & lui montre lui-même les travaux. Le cardinal De Richelieu le prie d'indiquer les moyens qu'il croit les plus

plus propres à assurer & à hâter la reddition de la place. Il répond qu'il faut *fermer le port*, ce qu'on fait peu de temps après par cette digue devenue depuis si célèbre ; & *ouvrir la main*, c'est-à-dire, donner libéralement de l'argent aux soldats pour leur faire supporter les rigueurs de l'hiver. Il ajoute, en se tournant vers le roi, que la présence de sa majesté rend la noblesse de France infatigable & invincible. Un de mes grands chagrins, continue-t-il, c'est que le roi mon maître n'a pu être témoin de ce que j'ai fait pour son service ; je mourrois content, si j'avois eu cet honneur une seule fois. *Le Vassor, histoire de Louis XIII.*

La cour d'Espagne, qui voit avec chagrin que la France délivrée des guerres civiles sera très-redoutable à ses voisins, médite d'envoyer une flotte au secours des assiégés. On propose à Spinola le commandement des troupes de débarquement. *J'ai vu les opérations*, répond cet

homme illuſtre, & *j'ai donné mes avis ſur ce qu'il y avoit à faire ; ainſi je ne puis pas me charger de ce qu'on deſire de moi.* Mémoires de Brienne.

Les Anglois ſont ce que l'Eſpagne a eu envie de faire. Lorſque leur flotte eſt à la vue de la place, le prince veut envoyer un gentilhomme à la reine ſa mère pour l'en avertir. Il ne s'en trouve pas un ſeul qui veuille ſe charger de la commiſſion. Tous demandent à reſter pour contribuer à la défaite de l'ennemi, & le roi eſt obligé de faire partir un de ſes aumoniers. *Nouvelle hiſtoire de Louis XIII.*

Lorſque, par les lenteurs & la circonſpection outrée des Anglois, la Rochelle eſt réduite à capituler, Richelieu parle des rois de France & d'Angleterre au vaillant & ferme Guiton, qui répond qu'il vaut mieux ſe rendre à un roi qui a ſçu prendre la place, qu'à un autre qui n'a pas ſçu la ſecourir. *Vie du cardinal De Richelieu.*

Les députés de la ville disant au roi qu'ils viennent apporter les clefs, & se jetter à ses pieds ; le garde des sceaux, Marillac, reprend brutalement : *Vous n'êtes pas venus vous jetter au pieds du roi, vous y êtes tombés malgré vous.* Vie de Marillac.

Louis XIII ôte à la Rochelle ses privilèges. Il fait abbattre ses murs, excepté du côté de la mer, ne laissant à cette ville que la réputation d'avoir été très-forte, & celle d'avoir soutenu un siège de quatorze mois. Bien des gens opinoient à conserver la place, pour tenir les Huguenots eux-mêmes en échec, & pour réprimer en même-temps les étrangers par le moyen d'une forte garnison : Richelieu lui-même est d'abord de cet avis. Mais, ayant pénétré que le roi, auprès duquel il n'a pas encore cette autorité que le temps lui donna depuis, destine le gouvernement de la Rochelle à Toiras, il change de sentiment, & aime mieux la voir par terre, qu'en

d'autres mains que les ſiennes. Afin d'y déterminer le roi, il fait remarquer l'importance de la place par la peine qu'on a eue à la prendre, & le péril qu'il y auroit de retomber dans les mêmes inconvéniens, ſi les gouverneurs ſe révoltoient. *Nani, hiſtoire de Veniſe.*

Le cardinal De Richelieu dit qu'il a pris la Rochelle en dépit de trois rois, le roi d'Eſpagne, le roi d'Angleterre, & ſur-tout le roi de France. Ce qui rend cela vrai de Louis XIII, c'eſt que les courtiſans, qui prévoyoient que le ſuccès de cette expédition rendroit le premier miniſtre abſolu, en dégoûtoient ce prince. *Vous verrez*, diſoit Baſſompierre, *que nous ſerons aſſez fous pour prendre la Rochelle.* Mémoires du maréchal De Baſſompierre.

Le duc De Rohan, chef des Calviniſtes, s'appercevant après la priſe de la Rochelle que les villes de ſon parti cherchent à faire des accommodemens particuliers avec la

cour, réuſſit à leur procurer une paix générale à des conditions plus avantageuſes. Le ſeul ſacrifice un peu conſidérable que les Huguenots ſont obligés de faire, c'eſt celui de leurs fortifications ; ce qui les met hors d'état de recommencer la guerre. Quelques eſprits chagrins, mécontens de voir tomber leurs forteresſes, accuſent leur général de les avoir vendus & trahis. Ce grand homme, indigné d'une ſi odieuſe ingratitude, préſente ſa poitrine à ces enragés, en diſant : *Frappez, frappez ; je veux bien mourir de votre main, après avoir mille fois haſardé ma vie pour votre ſervice.* Le Vaſſor, hiſtoire de Louis XIII.

1628.

LES Anglois & les François, preſque toujours en guerre dans l'Acadie, ſont alternativement vainqueurs & vaincus. A la fin, les Anglois y acquièrent une ſupériorité décidée ; & il ne reſte à leurs

rivaux qu'un poſte au Cap de ſable, qui fait la pointe méridionale de la péninſule.

Un gentilhomme François, nommé La Tour, va dans ce temps-là à Londres, y épouſe une fille d'honneur de la reine d'Angleterre, & eſt fait chevalier de l'ordre de la jarretière. Cette diſtinction eſt la ſource, ou devient la récompenſe de l'infidélité qu'il fait à ſa patrie. Il s'engage à mettre les Anglois en poſſeſſion du Cap de ſable; & on lui donne deux vaiſſeaux de guerre, où il s'embarque avec ſa nouvelle épouſe.

Dès qu'il eſt à la vue du fort, il ſe fait débarquer, va ſeul trouver ſon fils qui y commande, cherche à l'éblouir par l'idée qu'il veut lui donner de ſon crédit à la cour de Londres, & le flatte des plus grands établiſſemens s'il veut ſe livrer à l'Angleterre. Le jeune commandant écoute avec indignation les propoſitions de ſon père, & n'eſt pas plus inti-

midé par les menaces que ſéduit par les careſſes. Alors on prend le parti de l'attaquer ; & il défend ſa place avec le même ſuccès qu'il a défendu ſa vertu.

La Tour le père ſe trouve embarraſſé. Ne pouvant pas retourner en France, & n'oſant retourner en Angleterre, il prie ſon fils de ſouffrir qu'il demeure en Acadie. Le jeune homme lui répond qu'il lui donnera un aſyle, qu'il pourvoira abondamment à ſes beſoins ; mais qu'il ne permettra jamais que lui ou ſa femme entrent dans ſon fort. Quoique la condition paroiſſe dure, on s'y ſoumet ; & on eſt dédommagé autant qu'il eſt poſſible de cette ſévérité, par les attentions les plus tendres & les plus ſuivies. *Hiſtoire de la Nouvelle-France.*

1629.

L'EMPEREUR, le roi d'Eſpagne, le duc De Savoie, toute l'Italie ſe déclarent contre Charles De Gon-

zague, duc de Nevers, que la mort du dernier duc Vincent appelle à la ſucceſſion de Mantoue. Louis XIII ſe détermine à ſecourir un prince qui n'a des ennemis que parce qu'il eſt établi en France. Le roi, en ſe rendant en Italie, paſſe à Châlons-ſur-Saone. Le duc de Lorraine l'y va voir; &, connoiſſant ſon extrême paſſion pour la chaſſe, lui offre une nombreuſe & excellente meute. Quoique ce prince ait, en général, peu d'empire ſur lui, il ſe trouve capable d'un effort en cette occaſion. Il refuſe un préſent qui eſt fort de ſon goût. *Mon couſin*, dit-il, *je ne chaſſe que lorſque les affaires me le permettent; mes occupations ſont plus ſérieuſes, & je penſe à convaincre l'Europe que l'intérêt de mes alliés m'eſt cher. Quand j'aurai ſecouru le duc De Mantoue, je reprendrai mes divertiſſemens, juſqu'à ce que quelques autres de mes alliés aient beſoin de moi.* Le Gendre, hiſtoire de France.

1629.

LOUIS XIII force les trois barricades du pas de Suze, & oblige les Eſpagnols à lever le ſiège de Caſal. Cette place, dont le duc De Mantoue avoit confié la garde aux François, étant attaquée par le général des troupes Eſpagnoles, Gonzalès De Cordoue, le marquis De Montauſier réſolut de s'y jetter, afin de partager les périls & la gloire de ceux qui s'y trouvoient enfermés. Il partit de Paris dans ce deſſein, & s'avançoit à grandes journées vers le terme de ſes deſirs, lorſque la pétite vérole l'arrêta en Suiſſe, par où il avoit pris ſon chemin.

A peine fut-il hors de danger qu'il ſe rendit à Mantoue, où la difficulté d'entrer dans Caſal retenoit pluſieurs François conſidérables dans l'inaction. Cet obſtacle ne l'arrête pas. Il s'habille en cordelier; &, prenant pour guide un religieux de cet

ordre qui connoiſſoit les chemins, il entre heureuſement dans la ville. On l'y reçoit avec la diſtinction due à une ardeur ſi louable ; & le marquis De Beuvron, qui y commande, prend pour lui une eſtime & une amitié qui ſont bientôt juſtifiées par des actions héroïques..

Beuvron ayant été tué dans une ſortie, les officiers, les ſoldats, les bourgeois, tous, éliſent unanimement, pour leur chef, Montauſier qui n'a que vingt & un ans, & qui fait ſes premières armes. On ſe défend un an entier, & on donne le temps à Louis XIII, qui aſſiège la Rochelle, de prendre cette ville, & de paſſer les Alpes. *Vie du marquis De Montauſier.*

1630.

La perſécution contre le duc De Mantoue continuant, le cardinal De Richelieu, avide de toutes les eſpèces de gloire, ſe met à la tête d'une armée Françoiſe, paſſe la Douère

la nuit du 17 an 18 mars, & marche juſqu'à Rivoli, par un temps affreux. Le nouveau général n'entend que des imprécations contre lui, & s'en plaint amèrement à Puyſégur. *Quand les ſoldats ſouffrent*, lui dit ce brave officier, *ils ne manquent jamais de donner au diable tous ceux qu'ils croient en être la cauſe; mais auſſi, quand ils ſont à leur aiſe, ils diſent toujours du bien du commandant, & s'enivrent ſouvent en bûvant à ſa ſanté. Il faudroit pourtant*, reprend le cardinal, *leur défendre de dire tant de ſottiſes.* Dès que l'armée eſt logée dans le bourg de Rivoli, Richelieu, qui entend de tous côtés chanter ſes louanges, fait ſupprimer l'avis qu'il a voulu qu'on donnât aux troupes. Il attaque tout de ſuite Pignerol, s'en rend maître ſans coup férir, & ravitaille Caſal. *Mémoires de Puiſégur.*

1630.

Le duc De Montmorenci attaque

les Eſpagnols près de Veillane dans le Piémont, &, quoiqu'avec des forces très-inférieures, les bat complettement. Il fait, dans cette occaſion, des prodiges de valeur. Les ſoldats le voyant revenir couvert de ſueur, de pouſſière & de ſang, diſent que leur général n'a jamais eu ſi bonne mine ; & que l'or dont ſes armes étoient enrichies, avant qu'il entrât en action, avoit beaucoup moins d'éclat que les marques imprimées par le fer & par le plomb.

Le comte De Cramail lui demande ſi, parmi les haſards du combat, il a enviſagé la mort. *J'ai*, répond-il, *appris dans la vie de mes ancêtres que la vie la plus glorieuſe eſt celle qui finit au gain d'une bataille ; & que, l'homme ne l'ayant que pour peu de temps, nous devons la rendre la plus éclatante qu'il eſt poſſible.*

A peine a-t-il prononcé ces paroles héroïques, qu'on lui annonce Doria qui a été fait priſonnier. *Voilà*, dit l'officier Italien, en montrant

Montmorenci, *voilà celui de qui j'ai reçu mes premières bleſſures.* Le général François le conſole de la manière la plus obligeante, recommande qu'on en prenne tous les ſoins poſſibles, & le fait coucher dans le lit préparé pour lui-même. *Vie de Montmorenci.*

Montmorenci demande à un des principaux priſonniers Eſpagnols, don Martin, quel étoit le nombre des vaincus. *Ceux de ma nation*, répond celui-ci froidement, *ne ſçavent ce que c'eſt que reculer. On n'a qu'à compter combien il y a d'Eſpagnols tués ou priſonniers.* Vittorio Siri.

1630.

Les Impériaux qui, de concert avec les Eſpagnols, travaillent à dépouiller le duc De Mantoue, attaquent les Vénitiens, armés avec la France pour ſa défenſe. Ces républicains s'enfuient avec tant de déſordre & de précipitation, qu'on ne daigne pas tirer l'épée contre des

gens si lâches. Les Allemands prennent en main des fouets & des bâtons, & poursuivent les vaincus en leur insultant de la manière la plus sanglante. *Quoi !* leur crient-ils, *vous osez vous présenter devant les troupes de l'empereur ?*

La déroute de Vélazzo cause tant de honte à la république, qu'elle souffre impatiemment que les auteurs étrangers même en parlent dans leurs livres. Capriata, historien Génois, l'ayant ingénuement écrite, on se soulève tellement contre lui à Venise, qu'un infâme bandit se flatte d'obtenir la grace des crimes pour lesquels on l'a condamné, en offrant aux inquisiteurs d'état d'assassiner un auteur trop libre & trop hardi. Cette affreuse proposition est rejettée avec toute l'indignation qu'elle mérite. *Le Vassor, hist. de Louis XIII.*

Le comte De Guiche est fait prisonnier dans cette occasion par le Corse Pietro Ferrari, qui, pour en tirer une grosse & prompte rançon,

le traite avec toute l'inhumanité poſſible dans le château de Goëtte dont il eſt gouverneur. Quelques officiers de ſa garniſon, indignés de voir traiter avec tant de barbarie un homme de qualité, brave & plein d'honneur, repréſentent que c'eſt violer le droit des gens. *Meſſieurs*, leur répond le féroce Corſe, *je vous dirai que mon père eſt mort, & que je m'en ſuis conſolé; ce maraut crèvera, & je m'en conſolerai.* Mémoires du maréchal De Gramont.

1630.

Les Eſpagnols, forcés, en 1629, de lever le ſiège de Caſal, le recommencent. Les François, qui défendent la place ſous les ordres de Toiras, font un de ces traits de fauſſe bravoure qui forme une partie de leur caractère. Un grand nombre des officiers de la garniſon ſoupant un jour chez le commandeur De Souvré, Baradas, qui a été autrefois favori de Louis XIII, propoſe d'al-

ler danſer ſur une demi-lune, d'y boire à la ſanté de tous les princes Chrétiens, & de finir par celle de Spinola chef des aſſaillans. L'invitation eſt reçue avec acclamation par tous les convives. On part dans l'inſtant. Un trompette & un aveugle avec ſa vielle, ſervent de violons. Pendant que ces débauchés ſe divertiſſent ſi bien, les Eſpagnols mettent le feu à un fourneau préparé ſous la demi-lune. Douze danſeurs ſautent en l'air, d'autres ſont enterrés; tous perdent la vie. On prétend que l'aveugle s'enfuit ſans guide, & paſſa lui ſeul ſur une planche miſe ſur le foſſé, que les plus clairvoyans ne paſſoient pas ſans crainte *Hiſt. du maréchal De Toiras.*

Malgré ce malheur, Toiras ſe défend avec tant d'habileté, & eſt ſi bien ſecondé par ſa garniſon, que Spinola s'écrie avec admiration: *Qu'on me donne cinquante mille hommes auſſi vaillans & auſſi bien diſciplinés, je me rendrai maître de l'Eu-*

rope. Vie du maréchal De Toiras.

Les fréquentes ſorties, les traits de vigueur, les inventions nouvelles de Toiras étonnent l'Europe, ſans pouvoir le réconcilier avec Richelieu, qui avoit toujours traverſé ſon élévation. *On prétend*, dit plaiſamment le duc De Guiſe à cette occaſion, *on prétend que ſaint Roch eſt devenu ſaint à force de faire des miracles; pour monſieur De Toiras, il deviendra maréchal de France malgré qu'on en ait, à force de faire de grandes actions.* Hiſtoire du maréchal De Toiras.

1630.

Lorsqu'il devient douteux ſi Caſal ſera ou ne ſera pas pris, Jules Mazarin parvient à conclure une trève entre les François & les Eſpagnols. Quelque temps auparavant, Spinola, voyant ſa ſanté très-dérangée, s'étoit fait porter au château de Scrivia. Dès que les hoſtilités ont ceſſé, Toiras va l'y voir. *Je ne dou-*

te pas, lui dit ce grand général, *que tout le monde ne me blâme de n'avoir pas pris Caſal ; mais j'ai en moi-même la ſatisfaction d'en avoir été empêché par une brave réſiſtance.* Il ſe tourne enſuite vers Saint-Aunez, neveu de Toiras, & ajoute : *Je vous ai voulu grand mal un jour que vous vintes maltraiter ma cavalerie ; mais c'eſt une haine qu'il eſt agréable de s'attirer de la part des ennemis.* Hiſtoire du maréchal De Toiras.

1630.

La ſeule inſtruction qu'il convienne de donner à un général expérimenté & fidèle, c'eſt celle que le ſénat de Rome donnoit à ſes conſuls & à ſes dictateurs : *Vide ne quid detrimenti reſpublica capiat.*

Ambroiſe Spinola, un des plus grands généraux du dix-ſeptième ſiècle, avoit très-heureuſement ſervi l'Eſpagne en Allemagne & en Flandre. Des ordres imprudents qui lui viennent régulièrement de Madrid,

& dont il ne lui eſt pas permis de s'écarter, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, le font échouer devant Caſal. Il en meurt comme déſeſpéré, répétant juſqu'au dernier ſoupir ces paroles Eſpagnoles : *Me han quitado la honra : Ils m'ont ravi l'honneur.* Hiſtoire du maréchal De Toiras.

Il eſt rare qu'un Eſpagnol ait une valeur diſtinguée. Pour qu'il ait une hardieſſe & une fermeté digne de ſon pays, il faut qu'il ſoit fondu dans un eſcadron ou dans un bataillon. Les corps entiers ſont capables de très-grandes choſes, quoique chaque membre pris ſéparément ait peu d'élévation. Spinola diſoit ſouvent qu'*un Eſpagnol ſeul, quoique bon ſoldat, n'étoit bon qu'à faire ſentinelle.* Vie du duc D'Oſſonne.

1630.

Toiras ayant donné à Spinola les marques d'eſtime dues à ſa réputation, & rendu les ſoins que ſa ſitua-

tion exige, ſe rend au camp François. Il demande qu'on retire pour deux cent cinquante mille livres de mauvaiſe monnoie que, durant le ſiège, on a bien voulu ſur ſa parole prendre pour bonne. Le maréchal De Schomberg, qui ne l'aime pas & qui eſt peut-être jaloux de lui, répond bruſquement qu'il ne reſte dans la caiſſe militaire que ce qu'il faut pour payer une montre aux troupes.

Les officiers de l'armée ſont bientôt informés de la demande de Toiras, & du refus qu'il eſſuie. Ils vont trouver leur général, & le prient de payer ce qui eſt dû à Caſal, proteſtant qu'ils aiment mieux ſe paſſer de paie que de ſouffrir qu'on oblige monſieur De Toiras à manquer à la parole qu'il a donnée. *Mémoires de Puiſégur.*

1630.

TOIRAS de retour à Paris après le ſiège de Caſal, Gaſton, frère de Louis XIII, eſt curieux de ſçavoir

les particularités d'un ſiège qui fait l'entretien de toute l'Europe. Ce brave homme, né modeſte, entre dans les plus grands détails, ſans jamais ſe nommer. Il parle toujours de lui-même à la troiſième perſonne, en diſant: » Celui qui commandoit dans » laplace donna tel ordre, fit une tel» le ſortie, &c. «

» Il étoit ſi fort l'objet de l'at» tention publique, qu'il étoit con» traint de ſe mettre preſque toujours » à la portière pour ſe laiſſer voir. » Les plus honnêtes gens cher» choient avec ſoin les occaſions de » le voir en particulier & de parler » à lui. A ce propos, nous en di» rons un exemple d'un homme de » nom qui a été ſçu d'un chacun. Le » ſieur Chauvelin, fameux avocat » conſultant du parlement de Paris, » avoit cette paſſion. Il ſçut que le » maréchal alloit dîner chez le ſieur » Martin, intendant & contrôleur » général de l'écurie du roi, hom» me ſplendide & généreux. Il le

» pria que par ſon moyen, il pût » voir & parler à cet homme qu'il eſ- » timoit le premier de ſon ſiècle. On » le lui accorde. Il y vient paré de » tous les ornemens d'un homme de » ſa condition. Il aborde le maré- » chal, le ſalue, &, lui voulant dire » un compliment, ſes yeux le com- » mencerent: car il fondit en larmes » de joie qu'il eut de le voir. Et, après » que les paroles eurent ſecondé ſes » pleurs & exprimé ſon contente- » ment, il s'en retourna à ſa maiſon, » où, parmi ſes enfans, il établit pour » loi inviolable que, toutes les fois » qu'on y diroit graces à la fin du » repas, après le *Domine, ſalvum fac* » *regem*, on priât dieu nommément » pour le maréchal De Toiras. «. *Hiſtoire du maréchal De Toiras.*

1630.

MAZARIN ayant réuſſi, par ſon adreſſe & ſon activité, à rétablir la concorde entre les armées Autrichienne & Françoiſe, qui étoient ſur

le point de ſe charger devant Caſal, les généraux de l'empereur vont faire viſite aux généraux François, qu'ils trouvent à table. *Je ſuis bien fâché, meſſieurs*, leur dit le maréchal De Schomberg, *de ce que vous ne m'avez pas averti ; je ſerois allé vous recevoir à l'entrée de mon camp. Nous l'avons fait exprès*, répond Picolomini qui n'a pas moins d'eſprit que de courage ; *nous voulions vous ſurprendre dans la paix, n'ayant pu le faire durant la guerre. Trouvez bon, monſieur*, ajoute-t-il, *que je vous avoue que j'ai été fort étonné en venant ici. Je n'avois jamais vu d'armée plus belle, mieux rangée & plus animée au combat que la vôtre, lorſqu'elle s'approchoit hier pour forcer nos retranchemens ; & je trouve aujourd'hui votre camp déſert : on n'y voit que des armes en déſordre & en confuſion par-tout.*

Lorſque je vins d'Allemagne pour entrer au ſervice de France, répond Schomberg, *je fus étonné, comme*

vous, de cette humeur des gens du pays. Mais, lorſque je fus accoutumé à leurs manières, je reconnus qu'ils ſont extrêmement courageux quand il eſt queſtion de combattre, & fort portés à ſe donner du bon temps quand ils n'ont plus d'ennemi. S'ils mettent facilement alors les armes bas, ils ne ſont pas moins prompts à les reprendre au premier ſignal. Je veux que vous ſoyez témoin de ce que je dis. On va battre le tambour; & je vous réponds que l'armée ſera en ordre, lorſque vous traverſerez le camp à votre retour.

Les officiers qui entendent ce diſcours montent ſur le champ à cheval, parcourent les villages voiſins, & ſe donnent des ſoins infinis pour raſſembler les troupes ſous leurs drapeaux. De ſon côté, Schomberg emploie les reſſources de ſon eſprit & l'étendue de ſes connoiſſances pour arrêter inſenſiblement les généraux Impériaux. Il leur fait enſuite prendre un détour qui donne encore du temps. Enfin, ſon adreſſe

& la diligence de ceux qui étoient entrés dans ſes vues, ſont ſi grandes & ſi heureuſes, que, préciſément dans l'inſtant qu'il faut, l'armée ſe trouve dans un très-bel ordre, les officiers la pique à la main, les ſoldats avec leurs armes, tous ayant une contenance véritablement militaire.

Picolomini croit être dans un enchantement. Il avoue qu'on ne peut rien voir de pareil dans l'Europe. *En vérité, monſieur*, dit-il à Schomberg, *il n'y a point de honte à être vaincu par tant de braves gens que d'habiles généraux conduiſent.* Vittorio Siri.

1630.

L'EMPEREUR Ferdinand II, ayant ruiné tous les efforts que les Proteſtans ont faits ſucceſſivement pour la cauſe de l'électeur Palatin, veut les obliger à la reſtitution des biens eccléſiaſtiques. Cet édit, dont l'obſervation doit entraîner néceſſaire-

ment la chûte du Luthéraniſme, cauſe une terreur générale : on ſent qu'on ne peut être garanti de l'oppreſſion que par la Suède ; & on y a recours.

Guſtave Adolphe avoit porté la guerre en Pologne l'année précédente. Comme ſon armée n'étoit compoſée que de treize mille hommes, & que ſes ennemis étoient infiniment plus forts, ſes généraux, qui n'étoient pas encore accoutumés aux choſes héroïques qu'ils lui virent faire depuis, parurent allarmés du péril auquel il alloit s'expoſer. *Puiſque les Polonois ſont en ſi grand nombre*, dit-il fièrement, *nos gens en tireront plus ſurement*. Un ſuccès complet juſtifia cette noble confiance. Les Polonois furent battus & preſque détruits à Stum. *Pufendorff.*

Les miniſtres de Guſtave veulent le détourner de la guerre d'Allemagne, ſous prétexte qu'il manque d'argent. *Les pays que je vais attaquer*, dit-il, *ſont riches & efféminés : mes*

armées ont du courage & de l'intelligence ; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui payera mes troupes. Journal étranger.

Ferdinand, voyant Guſtave arrivé dans l'Empire, lui demande les raiſons de ſon irruption, & le menace d'envoyer toutes ſes forces contre lui, s'il perſiſte à ſe méler des différends du corps Germanique. Guſtave reçoit la lettre de l'empereur avec politeſſe, & dit au gentilhomme, qui la lui remet, qu'elle mérite des réflexions ſérieuſes. *Je ne manquerai pas d'y répondre*, ajoute-t-il d'un air railleur, *dès que je ſerai guéri de la bleſſure qu'un aigle m'a fait au bras.* Le roi de Suède veut faire entendre qu'avant de répondre, il veut être vengé du tort que lui a fait la maiſon d'Autriche, en donnant des ſecours conſidérables au roi de Pologne, Sigiſmond, pour chaſſer les Suédois de la Pruſſe. *Khévenhuller.*

Le grand Guſtave commence ſes conquêtes en Allemagne par l'iſle

de Rugen, & par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défend, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitans, & distribue même du pain aux pauvres. Il a pour maxime que, *pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force.* Foresti, histoire des rois de Suède.

1631.

GUSTAVE s'empare de Demmin, place de Poméranie, beaucoup plus forte qu'elle ne l'a été depuis. Le Romain Savelli qui y commande se rend si lâchement, que le roi de Suède ne peut s'empêcher de lui dire: *Je vous conseille, monsieur, de servir désormais l'empereur à sa cour, & non dans ses armées.* Vittorio Siri.

1631.

LE comte De Tilli, chef des troupes Catholiques en Allemagne, se jette dans la basse Saxe, & y vit à discrétion. Les princes qui en souf-

frent le plus lui envoient une députation pour ſe plaindre des déſordres que ſes troupes commettent dans leurs états. Ce général, pour toute réponſe, leur dit que *les ſoldats de ſa majeſté impériale ne ſont pas des oiſeaux qui puiſſent voler dans l'air & y chercher leur nourriture.* Pufendorff.

1631.

Les plaines de Leipſick ſont le théâtre d'une importante & ſanglante bataille entre Guſtave & Tilli. Le dernier eſt défait. Le roi de Suède charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Siléſie & dans la Bohême, & entre lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat, dans l'évêché de Mayence, où il s'arrête quelque temps.

Son chancelier Oxenſtiern l'y joint. *Sire*, luidit-il, *j'aurois été plus content de vous féliciter de vos conquêtes à Vienne qu'à Mayence.* Le héros, qui ſent très-

bien la juſtice du reproche que ces mots renferment, & qui probablement ſe l'eſt déjà fait lui-même, répond ſimplement que l'armée Autrichienne s'étant retirée en Franconie, il n'a pu ſe diſpenſer de la ſuivre. *Struvius.*

La grande maxime de Tilli avoit toujours été de ne jamais mettre le pied dans l'eau, à moins qu'il n'en découvrît le fond. Il s'écarte de ce principe le jour de la bataille de Leipſick. *Le Vaſſor.*

1632.

TILLI, battu par les Suédois ſur les bords du Lech, ſe retire à Ingolſtadt, où il meurt de ſes bleſſures. Il fait un legs de ſoixante mille richſdales aux vieux régimens qui ont ſervi ſous lui, afin que ſa mémoire leur ſoit toujours chère. Au commencement du dix-ſeptième ſiècle, il paſſoit pour le plus grand capitaine de l'Europe; il avoit encore cette réputation un an avant ſa mort. Guſ-

lave la lui avoit fait perdre. *Mercure François.*

Le comte De Marſin, gentilhomme Liégeois, de beaucoup d'eſprit & d'un grand courage, qui paſſa au ſervice de France, avoit appris la guerre ſous Tilli, ſon compatriote. Il diſoit ſouvent qu'étant entré à quatorze ans cadet dans le régiment d'infanterie de ce général, il s'y étoit trouvé avec vingt huit gentilshommes Liégeois, Lorrains ou Allemands, dont quatorze commandèrent dans la ſuite des armées. C'eſt une choſe ſi extraordinaire, qu'elle n'eſt peut-être arrivée que cette fois-là. *Mémoires de Lainet.*

1632.

GUSTAVE, méditant le ſiège d'Ingolſtaldt, va reconnoître une fortification qu'il veut faire attaquer. Les canonniers de la place, qui ſe doutent que c'eſt un officier fort conſidérable, tirent ſur lui ſi juſte, qu'un boulet emporte la croupe du cheval

qu'il monte. Il tombe deſſous, enſéveli dans la boue & couvert de ſang; mais il ſe relève promptement, ſaute ſur un autre cheval, raſſure ſes gens éperdus, rend graces à dieu, & continue de donner ſes ordres.

Gaſſion, qui commande une compagnie de cavalerie dans l'armée Suédoiſe, eſt, ſelon ſa coutume, un des premiers qui accourent au roi. Cet empreſſement, joint aux grandes actions qu'il fait tous les jours, lui vaut un régiment. *Ce ſera un régiment de chevet; on pourra dormir auprès dans une entière ſécurité*, dit Guſtave, qui a le talent heureux de relever le prix de tous les grades qu'il donne. *Hiſtoire du maréchal De Gaſſion.*

1632.

GUSTAVE attaque, près de Furt en Franconie, dans un camp redoutable, les Impériaux commandés par Walſtein. Il ſe fait dans cette journée

des prodiges de valeur. La victoire change plusieurs fois de parti. Enfin, le roi de Suède, désespérant de forcer les retranchemens ennemis, veut faire retirer ses troupes. Comme la plus part de ses généraux ont été tués ou blessés dans cette terrible action, il est forcé de s'adresser à un vieux colonel Catholique Ecossois, nommé Hébron.

Cet officier, dont la religion avoit empêché l'avancement, avoit obtenu son congé du prince, & juré de ne plus tirer l'épée pour lui. Gustave ne l'ignoroit pas; mais il compte sur la générosité d'un homme dont il connoît le courage. En effet, Hébron oublie sa résolution dans une conjoncture si importante: *Voilà la seule occasion où je veux bien encore vous servir*, dit-il à son général. Aussitôt, courant au fort de la mêlée, il porte aux troupes les ordres du roi, & leur fait faire une si belle retraite, que les Impériaux n'osent les attaquer. Il part ensuite pour sa pa-

trie, ſans vouloir écouter les offres qu'on lui fait pour le retenir. *Pufendorff.*

1632.

GUSTAVE & Walſtein, s'étant portés dans la Miſnie, ſe diſpoſent à une bataille. Le duc De Saxe-Lawembourg dit au roi de Suède, avant l'action, que Gaſſion a acheté deux excellens chevaux, l'un pour vaincre, l'autre pour pourſuivre les vaincus. Guſtave ajoute : *Il en faut un troiſième pour combattre ; car ces gens-ci n'ont pas la mine de lâcher ſitôt le pied.* Vie du maréchal De Gaſſion.

En effet, le commencement de la bataille de Lutzen n'eſt pas favorable aux Suédois. Leur roi, qui les voit dans un grand déſordre, deſcend de cheval, ſe met à la tête des régimens qui lâchent pied, & leur dit, la pique à la main, *que ſi, après avoir paſſé tant de fleuves, eſcaladé tant de murailles, remporté tant de*

victoires, ils n'ont pas le courage de se défendre, ils fassent ferme du moins pour le voir mourir. Ce discours, où la louange & le blâme sont heureusement mêlés, a un succès complet. Les troupes s'arrêtent, se forment, retournent sur leurs pas, regagnent leur artillerie, & emportent les retranchemens du camp ennemi. *Barre, histoire d'Allemagne.*

La victoire coûte cher aux Suédois, puisqu'elle leur coûte leur roi, qui est tué dans l'action. Ce prince paroissoit avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les peuples accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie, de respect & d'admiration, il dit qu'*il craignoit bien que dieu, offensé de leurs acclamations, ne leur apprît bientôt que celui qu'ils sembloient révérer comme un dieu, n'étoit qu'un homme mortel.* Pufendorff.

On a dit du grand Gustave qu'il

étoit mort l'épée à la main, le commandement à la bouche, & la victoire dans l'imagination. *Langlet du Freſnoi.*

Guſtave diſoit qu'il n'y avoit point d'hommes plus heureux que ceux qui mouroient en faiſant leur métier: il eut cet avantage. *La Mothe le Vayer.*

On célébra la mort de Guſtave, dans les principales villes d'Eſpagne, par des fêtes publiques & indécentes. Ces excès, dans leſquels on ne reconnoît pas un peuple grave & magnanime, ne jettoient guère moins d'éclat ſur les cendres de ce héros, que les pleurs de ſes alliés, & la rapidité de ſes conquêtes. Philippe donna à ſes ſujets l'exemple de la baſſeſſe & de la démence, en aſſiſtant à une farce burleſque intitulée, *La mort du roi de Suéde*, dont la repréſentation dura douze jours. *Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Eſpagne.*

Le grand Guſtave a appris la guerre à l'Europe; & on peut lui ap-

pliquer ces paroles de Florus ſur le troiſième roi de Rome : *Hic omnem militarem diſciplinam, artemque bellandi condidit.* Revenant un jour d'une attaque, où il avoit été expoſé cinq heures de ſuite à un feu terrible, Gaſſion lui dit que *les François verroient avec déplaiſir leur ſouverain courir d'auſſi grands riſques. Les rois de France*, répondit Guſtave, *ſont de grands monarques ; & moi, je ſuis un ſoldat de fortune.* Vie du maréchal De Gaſſion.

Les vertus de Guſtave répondoient à ſes talens. On ne lui a reproché que deux défauts, l'emportement & la témérité. Il ſe juſtifioit, par deux maximes moins vraies qu'il ne penſoit. *Puiſque je ſupporte patiemment les travers de ceux auxquels je commande, ils doivent auſſi excuſer ma promptitude & la vivacité de mon tempérament.* C'eſt ainſi qu'il repondoit au premier reproche ; voici comment il rejettoit le ſecond : *Un roi ſe déclare indigne de la couronne*

qu'il porte, lorſque, dans un engagement, il fait difficulté de ſe battre comme un ſimple ſoldat. Pufendorff.

Guſtave, qui au milieu de ſes ſuccès veilloit ſans relâche au bon ordre, regardoit les combats particuliers comme la ruine totale de la diſcipline. La fureur des duels étoit avant lui une eſpèce de maladie épidémique. Rien n'étoit plus commun que de voir, non ſeulement les officiers, mais les ſimples ſoldats s'égorger pour rien. Le conquérant, réſolu d'abolir dans ſon armée cette coutume barbare, prononça la peine de mort contre tous ceux qui ſe battroient en duel.

Quelque temps après que cette loi eut été portée, deux officiers ſupérieurs, & d'une grande conſidération, qui avoient eu quelque demêlé enſemble, demandèrent au roi la permiſſion de vuider leur querelle l'épée à la main. Guſtave eſt d'abord indigné de la propoſition : il y conſent néanmoins ; mais il ajoute qu'il

veut être lui-même témoin du combat, dont il assigne l'heure & le lieu.

Il s'y rend avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions. Ensuite il appelle le bourreau de l'armée, & lui dit : *Mon ami, dans l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe, devant moi, la tête à l'autre.* A ces mots, les deux généraux restèrent quelque temps immobiles ; puis ils se jettèrent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, & se jurèrent l'un à l'autre une éternelle amitié. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de duels dans les armées Suédoises. *Histoire de Gustave Adolphe, par Harte.*

Gustave, qui donnoit des soins très-suivis aux exercices militaires, avoit le même zèle pour tout ce qui intéressoit la religion. Il composa lui-même des prières, qu'on récitoit tous les jours dans son camp à des heures marquées. Ce prince avoit coutume de dire qu'un bon Chrétien ne pouvoit pas être un mauvais soldat.

Sous ſa tente, au milieu du tumulte des armes, il donnoit quelque temps à la lecture de la parole de dieu. *Je cherche à me fortifier contre les tentations, en méditant nos livres ſacrés*, dit-il un jour à quelqu'un de ſes officiers qui le ſurprit dans ce pieux exercice. *Les perſonnes de mon rang ne ſont reſponſables de leurs actions qu'à dieu; & cette indépendance donne occaſion à l'ennemi de notre ſalut de nous tendre des pièges dangereux, contre leſquels nous ne pouvons être aſſez ſur nos gardes.* Harte, hiſtoire de Guſtave Adolphe.

» Quelqu'un louoit les grands pro-
» grès de Guſtave en Allemagne,
» & ſoutenoit, en ſa préſence, que
» ſa valeur, ſes grands deſſeins &
» ſes hauts faits d'armes étoient les
» ouvrages les plus accomplis de la
» providence qui furent jamais; que
» ſans lui la maiſon d'Autriche s'a-
» cheminoit à la monarchie univer-
» ſelle, & à la deſtruction de la re-
» ligion des Proteſtans; qu'il paroiſ-

» ſoit bien, par les miracles de ſa
» vie, que dieu l'avoit fait naître
» pour le ſalut des hommes; & que
» cette grandeur démeſurée de ſon
» courage étoit un préſent de la
» toute-puiſſance, & un effet viſible
» de ſa bonté infinie.

» Dites plutôt, repartit le roi,
» que c'eſt une marque de ſa co-
» lère. Si la guerre que je fais eſt
» un remède, il eſt plus inſuppor-
» table que vos maux. Dieu ne s'é-
» loigne jamais de la médiocrité pour
» paſſer aux choſes extrêmes, ſans
» châtier quelqu'un. C'eſt un coup
» de ſon amour envers les peuples,
» quand il ne donne aux rois que
» des ames ordinaires. Celui qui n'a
» point d'élévation exceſſive ne
» conçoit que des deſſeins de ſa
» portée; la gloire & l'ambition
» le laiſſent en repos. S'il s'appli-
» que à ſes affaires, ſes états en de-
» viennent plus heureux: &, s'il ſe
» décharge de ſes ſoins ſur quel-
» qu'un de ſes ſujets à qui il fait

» part de ſon autorité, le pis qu'il
» peut en arriver, c'eſt qu'il fait ſa
» fortune aux dépens de ſon peu-
» ple ; qu'il impoſe quelques ſubſi-
» des, pour en tirer de l'argent &
» pour avancer ſes amis ; & qu'il
» fait gronder ſes égaux, qui ont
» peine à ſouffrir ſon pouvoir. Mais
» ces maux ſont bien légers, & ne
» peuvent être en aucune conſidé-
» ration, ſi on les compare à ceux
» que produiſent les humeurs d'un
» grand roi. Cette paſſion extrême
» qu'il a pour la gloire, lui faiſant
» perdre tout repos, l'oblige né-
» ceſſairement à l'ôter à ſes ſujets.
» Il ne peut ſouffrir d'égaux dans
» le monde : il tient pour ennemis
» ceux qui ne peuvent être ſes vaſ-
» ſaux. C'eſt un torrent qui déſole
» les lieux où il paſſe ; &, portant
» ſes armes auſſi loin que ſes eſpé-
» rances, il remplit le monde de ter-
» reur, de misère & de confuſion. «
De Callière, Fortune des gens de qualité.

On n'a pas vu, chez les Grecs ni chez les Romains, d'armée mieux diſciplinée que celle des Suédois durant la guerre de trente ans. Tous les enfans qu'ils avoient eus depuis l'entrée de Guſtave Adolphe en Allemagne, étoient accoutumés aux coups de fuſil, & portoient, dès l'âge de ſix ans, de quoi manger à leurs pères, qui étoient dans les tranchées ou en faction. Quoique l'armée ne ſoit pas un lieu favorable pour ſuivre une éducation, on leur faiſoit apprendre à lire & à écrire dans les écoles établies dans le quartier d'hiver, ou dans le camp, lorſqu'on étoit en campagne. Les ennemis étoient quelquefois ſi proche, que leur canon portoit juſques ſur la petite école, & emportoit trois ou quatre enfans d'un ſeul coup, ſans que les autres changeaſſent de place, ou quittaſſent leur plume. Les recrues ne ſe faiſoient plus que parmi les enfans nés dans le camp, & n'avoient garde de déſerter jamais,

parce qu'ils ne connoiſſoient ni d'autre état, ni d'autre patrie. *Ecrit intitulé, Motifs de la France pour la guerre d'Allemagne.*

1632.

GASTON, duc D'Orléans, frère de Louis XIII, excite des troubles en France. Le duc De Montmorenci a la foibleſſe d'embraſſer les intérêts d'un prince ſi léger, & de le recevoir dans ſon gouvernement de Languedoc, qui devient le théâtre de la guerre. Lorſque les armées ſont ſur le point de ſe charger dans le voiſinage de Caſtelnaudary, Montmorenci, qui apperçoit dans le chef de ſon parti une contenance mal-aſſurée, lui dit, pour le ranimer : *Allons, monſieur ; voici le jour où vous ſerez victorieux de vos ennemis. Mais*, ajoute-t-il en montrant ſon épée, *il faut la rougir juſqu'à la garde.*

Ce diſcours ne faiſant pas l'impreſſion que Montmorenci deſire,

cet homme généreux, autant entraîné par ſon chagrin que par ſa valeur, ſe précipite dans les bataillons royaliſtes, y eſt battu & fait priſonnier. On lui fait ſon procès. Les juges interrogent Guitaut, pour ſçavoir s'il a reconnu le duc dans le combat. *Le feu & la fumée dont il étoit couvert*, répond cet officier les larmes aux yeux & d'une voix entrecoupée de ſanglots, *m'ont empêché d'abord de le diſtinguer. Mais voyant un homme, qui, après avoir rompu ſix de nos rangs, tuoit encore des ſoldats au ſeptième, j'ai jugé certainement que ce ne pouvoit être que monſieur De Montmorenci. Je ne l'ai ſçu certainement que lorſque je l'ai vu à terre ſous ſon cheval mort.* Hiſtoire du Languedoc.

Toute la France s'intéreſſe, inutilement, à Montmorenci. Richelieu veut faire un exemple qui épouvante les grands; & il n'en peut pas faire de plus éclatant que ſur la tête la plus chérie du royaume. Parmi les

perſonnes qui ſollicitent en ſa faveur, Du Chatelet, quoique dévoué au cardinal, le fait d'une manière ingénieuſe qui fait honneur à ſon eſprit & à ſon cœur. Toutes les fois qu'on implore la clémence du roi en faveur du coupable, Du Chatelet mêle ſes ſupplications aux prières des autres, & ſes regards parlent quand il n'oſe parler lui-méme. Un jour que Louis le voit dans cet embarras, *Je penſe*, dit-il, *que monſieur Du Chatelet voudroit avoir perdu un bras pour ſauver monſieur De Montmorenci. Je voudrois, ſire*, replique Du Chatelet, *en avoir perdu deux inutiles à votre ſervice, & en ſauver un qui vous a gagné des batailles, & qui en gagneroit bien encore.* Nicéron, hommes illuſtres.

Un grand ſeigneur dit au roi qu'il peut juger, aux yeux & au viſage du public, à quel point on deſire qu'il pardonne à Montmorenci qu'il va faire périr. *Je crois ce que vous dites*, répond le prince : *mais conſidérez que*

je ne ſerois pas roi, ſi j'avois les ſentimens des particuliers. La Mothe le Vayer.

Lorſque la nouvelle de l'exécution de Montmorenci arrive à Madrid, le cardinal Zapata, homme de beaucoup d'eſprit, demande à Bautru quelle eſt la plus grande cauſe de la mort du duc. *Ses fautes*, répond tout de ſuite l'ambaſſadeur de France. *Sus falsas. No, paro clemenſia de los royes antepaſſados*, repart le cardinal: ce qui eſt dire proprement, que les fautes des prédéceſſeurs du roi ſont plutôt la cauſe du châtiment de Montmorenci que les ſiennes propres. *Notes ſur le Teſtament du cardinal De Richelieu.*

1633.

L'EMPEREUR ſe plaint de n'avoir pas de quoi payer ſes armées. *Je ne vois à ce malheur qu'un remède*, dit Walſtein; *c'eſt de les doubler. Eh! comment pourrois-je entretenir cent mille hommes*, replique Ferdinand,

puiſque je ſuis hors d'état d'en entretenir cinquante mille? Cinquante mille, repart l'habile général, *tirent leur ſubſiſtance du pays ami, & cent mille la tireroient du pays ennemi.* Réflexions militaires de Sânta-Cruz.

1533.

» Après le ſiège de Nanci, Louis » XIII, dit Puiſégur, envoya mon- » ſieur De la Force aſſiéger Epinal; » &, comme il ſortoit de ſon logis, » étant à la tête de ma compagnie » qui étoit de garde, il me dit: Mon- » ſieur De Puiſégur, certes, il me » ſemble que vous devriez bien bat- » tre aux champs, quand je ſors, » puiſque nous ſommes hors du » royaume: car, pour dans le royau- » me, je ſçais bien que cela n'eſt » dû qu'au roi. Je lui dis, Monſieur, » j'en parlerai à monſieur De la » Ilière, qui commande le régi- » ment, & à monſieur Lambert. » Sur quoi les capitaines s'aſſemblè- » rent, & m'envoyèrent à Nanci

» trouver

» trouver le roi, à qui je dis la pré-
» tention de monſieur le maréchal
» De la Force. Il me dit d'abord
» que cela ne lui étoit pas dû, &
» qu'il ne le vouloit pas. Je lui dis:
» ſire, il dit qu'il ſçait bien que cela
» ne lui eſt pas dû en France; mais
» que, hors du royaume, il lui eſt dû:
» Que même, quand l'armée de Hen-
» ri IV alla dans le pays de Juliers,
» auſſi tôt qu'elle fut hors de Fran-
» ce, elle battit aux champs devant
» monſieur le maréchal De la Chaſ-
» tre qui la commandoit. Lorſque
» le roi eut entendu cela, il me dit:
» S'il vous le commande encore une
» fois, faites-le: mais ſouvenez-vous
» de ne le faire jamais dans le royau-
» me; car cela n'appartient qu'à moi.«
Mémoires de Puiſégur.

1634.

Le maréchal De la Force attaque la Mothe, ville de Lorraine. Quoique les fortifications fuſſent peu de choſe & que la garniſon ne

fût rien, le siège dure cinq mois entiers par un événement très-singulier. Ische, qui commande dans cette bicoque, ayant été tué, son frère qui est capucin prend sa place, paroît tout à coup soldat & capitaine, communique à tout le monde l'enthousiasme dont il est saisi, hasarde des sorties tout-à-fait heureuses, & se dispose à soutenir l'assaut avec la plus grande fermeté. Un coup de feu, qui lui casse le bras sur la brèche lorsqu'il animoit, par ses discours & par son exemple, les Lorrains à se sacrifier à leur patrie, termine ses exploits guerriers & la défense de la place. *Mémoires pour l'histoire universelle de l'Europe.*

1637.

Le duc De Saxe Weymar & Gustave Horn, qui commandent les Suédois, attaquent les Impériaux à Nordlingue, & son complettement battus. Weymar se rend quelques mois après à la cour de France, où on mon-

tre une grande curioſité de l'entendre parler du grand Guſtave & des principaux événemens de la guerre d'Allemagne. Un courtiſan qui lui eſt inconnu s'aviſe de lui faire une queſtion à laquelle il ne s'attendoit pas. *Monſeigneur*, lui dit-il, *comment avez-vous perdu la bataille de Nordlingue ? Monſieur*, répond Weymar, *je croyois la gagner.* Et, s'adreſſant enſuite à ceux qu'il connoiſſoit : *Quel eſt le ſot*, leur dit-il, *qui vient me faire une pareille queſtion ?* Mémoires de Montréſor.

1635.

L'ÉVÉNEMENT de Nordlingue devant amener preſque néceſſairement l'oppreſſion des Suédois & des Proteſtans d'Allemagne, la France vient à leur ſecours, & déclare la guerre aux deux branches de la maiſon d'Autriche. La bataille d'Avein ſuit de près les premières hoſtilités. Elle eſt haſardée pour faciliter la jonction des François avec les Hollan-

dois, & gagnée par les maréchaux De Chatillon & De Brezé.

On dit à Louis XIII, qui veut faire part de cet événement à la reine Anne d'Autriche, qu'elle en eſt inſtruite, & qu'elle a pleuré le malheur de ſon frère & de ſon pays. Sur cela, le monarque, qui étoit déjà arrivé dans la chambre de ſa femme, ne veut pas entrer dans le cabinet où elle eſt, lit un aſſez grand nombre de lettres, & les brûle enſuite lui-même en diſant tout haut: *Voilà le feu de joie de la défaite des Eſpagnols contre le gré de la reine.* Puis il s'en va ſans la voir. *Mémoires de La Porte.*

1635.

LA VALTELINE eſt un petit pays dépendant des Griſons, ſitué entre le Tirol & le Milanès, au milieu des Alpes. Les Eſpagnols s'en étant emparés pour avoir par-là une communication sûre & facile avec la branche Allemande de la maiſon d'Au-

triche, la France, dont cette uſurpation dérange les projets, y envoie le duc De Rohan pour en chaſſer les uſurpateurs.

Soit que ce grand capitaine croie que le cardinal De Richelieu, ſon ennemi, ne lui a donné peu de moyens pour cette entrepriſe qu'en vue de lui faire perdre ſa réputation; ſoit que, contre ſon ordinaire, il ne voie pas toutes ſes reſſources; il trouve de l'impoſſibilité à ſe ſoutenir dans ce pays là, & ſe détermine à ramener ſes troupes en France.

Le marquis De Montauſier, qui ſert dans l'armée en qualité de maréchal de camp, imagine qu'avec du courage & de la conſtance, on pourroit faire tête aux Eſpagnols, malgré leur ſupériorité. Il parle au général avec la liberté que donnent la vertu & le talent, le perſuade, & le détermine à aſſembler un conſeil de guerre pour y faire approuver une réſolution contraire à celle qui a été déjà priſe.

Montauſier, voyant que la plus part des officiers s'en tiennent à ce qui a été arrêté d'abord, & continuent à demander vivement la retraite, dit qu'il faut que chacun donne ſon avis par écrit, afin que la cour puiſſe voir les ſentimens & les raiſons de tout le monde. La nature de l'expédient, & la fermeté avec laquelle il eſt propoſé, en impoſent ſi fort, que perſonne n'oſe plus ſoutenir ce qu'on croyoit auparavant ſi néceſſaire. On prend le parti de faire tête aux Eſpagnols; on les bat; & la guerre ſe termine comme la France le ſouhaite. *Vie du marquis De Montauſier.*

1635.

EDOUARD, duc de Parme, ſe ligue avec la France contre les Eſpagnols. Les eſpérances dont ſon nouvel allié le leurre lui tournent la tête. Il envoie au chevalier Carandini, ſon réſident à Rome, une lettre en forme de manifeſte, avec ordre de

la rendre publique. Edouard y parle avec tant de hauteur & de fierté, que le grand-duc de Toſcane dit aſſez plaiſamment : *Le roi de Parme déclare la guerre au duc d'Eſpagne.* Vittorio Siri.

1635.

Le peuple de Bordeaux s'étant révolté pour une nouvelle impoſition qui lui déplaiſoit beaucoup, le duc D'Epernon, gouverneur de Guienne, prend les armes pour faire rentrer les mécontens dans leur devoir. Un charpentier, qui combat à la tête de ceux de ſa profeſſion, ayant reçu à la défenſe d'une barricade un coup de feu qui lui caſſe un bras, entre dans la boutique d'un chirurgien, achève de faire couper ſon bras qui n'eſt ſoutenu que par la peau, fait mettre un premier appareil ſur la bleſſure, & ſe porte à l'inſtant à une autre barricade qu'il défend avec beaucoup de réſolution.

Forcé dans ce nouveau poſte ;

il eſt préſenté à D'Epernon, qui, né avec une grande ſenſibilité pour tout ce qui eſt grand, prend un ſoin extrême d'un homme qui vient de faire des choſes ſi héroïques. Cet homme extraordinaire commençoit à guérir, lorſqu'ayant entendu de ſon lit le bruit d'une nouvelle ſédition, il va ſe remettre à la tête de ſa troupe, où il fait à ſon ordinaire des prodiges. Malheureuſement il meurt peu de jours après d'une fièvre continue, occaſionnée par les efforts qu'il a faits. Il n'y auroit rien au-deſſus des actions qu'on vient de lire, ſi le motif en étoit louable. *Vie du duc D'Epernon.*

1635.

GALLAS, général de l'empereur, qui étoit entré en Lorraine avec le projet de pénétrer dans la Champagne, eſt obligé, par les manœuvres des généraux François, de prendre la route de l'Alſace, ſans avoir rien fait. Ses troupes, au déſeſpoir de

manquer de vivres, tuent dans leur retraite tous ceux qui leur en refuſent. Fabert, qui les ſuit, entre dans un camp abandonné, & couvert d'officiers & de ſoldats Autrichiens bleſſés & mourans.

Un François, qui a une ame féroce, dit tout haut : *Il faut achever ces malheureux qui ont maſſacré nos camarades dans la retraite de Mayence.* *Voilà le conſeil d'un barbare*, reprend Fabert ; *cherchons une vengeance plus noble & plus digne de notre nation.* Auſſitôt il fait diſtribuer, à ceux qui peuvent prendre une nourriture ſolide, le peu de proviſions que ſon détachement a apportées. Les malades ſont tranſportés enſuite à Mezières, où, après quelques jours de ſoins la plus part recouvrent la ſanté. Ils s'attachent preſque tous au ſervice de la puiſſance qui, contre leur eſpérance, les a traités ſi généreuſement. *Campagnes de Fabert.*

Fabert avoit été fait capitaine, quelque-temps auparavant, dans le

régiment de Rambures, à la place de Bizemont. Il avoit fait à cette occaſion un trait de généroſité qui avoit fixé les yeux ſur lui. Inſtruit que l'officier dont il prenoit la place avoit laiſſé des affaires fort dérangées, il avoit fait compter aux héritiers ſept mille francs, qui étoient le prix ordinaire des compagnies. Afin qu'on ne crût pas que c'étoit un préſent qu'il vouloit bien faire; il fit entendre que le roi l'avoit ainſi règlé. *Vie du maréchal Fabert.*

1635.

La France, qui avoit envahi la plus grande partie de la Lorraine, faiſoit la guerre pour ſubjuguer le reſte. Louis XIII, qui avoit cette conquête extrémement à cœur, forme le ſiège de Saint-Michel. La garniſon ſe défend avec une valeur, une activité, une conſtance extraordinaires. Le marquis De Lenoncour, gouverneur de la place, eſt enfin forcé de ſe rendre. Il ſtipule ſeule-

ment dans ſa capitulation que les officiers & les ſoldats *ſortiront tous la vie ſauve*, ſans ajouter la liberté. Louis, indigné, mal-à-propos, d'avoir été long-temps devant une bicoque, tandis qu'il lui auroit convenu de porter ſes armes ailleurs, ſe croit autoriſé à envoyer les officiers à la Baſtille, & les ſoldats aux galères. Cette réſolution eſt trouvée barbare, & l'eſt en effet : mais la conduite de Lenoncour ſuppoſe bien peu de lumière, ou bien peu de réflexion. *Mémoires du marquis De Beauvau.*

1636.

DESCHAPELLES, capitaine au régiment de Picardie, ayant rendu lâchement, au duc De Lorraine, Circle, près de Thionville, eſt jugé par les généraux & par le conſeil de guerre. L'ordre de Louis XIII eſt conçu en ces termes. « Je vous envoie Deſ-» chapelles à Mézières, où mon » armée paſſe pour aller en Flandres.

» Comme il eſt du tout néceſſaire de
» faire un exemple de l'action qu'il
» a commiſe, d'avoir rendu Circle
» ſans y être forcé, je vous l'envoie
» afin que vous lui faſſiez couper le
» col ſur le pont de la ville; & que
» toute l'armée, en paſſant par-là,
» voie ſon corps ſur l'échaffaud, &
» l'exécution qui en aura été faite.

» L'on aſſembla le conſeil de
» guerre. Mais, quand les informa-
» tions furent lues, quoiqu'elles por-
» taſſent tout le contenu que je viens
» de dire, où il étoit aſſez convaincu
» de peur & de lâcheté, le conſeil
» fit difficulté de le condamner à
» mort; diſant que, pour une lâcheté
» cauſée par la crainte & l'appréhen-
» ſion, on ne condamnoit pas un
» homme à la mort; mais que, pour
» l'ordinaire, on le dégradoit, &
» qu'on lui faiſoit toutes les igno-
» minies poſſibles. Les voix allèrent
» à cette ſimple condamnation. Mais,
» monſieur le maréchal De Brezé
» dit: La lettre du roi porte en

» termes exprès; *qu'on lui faſſe couper* » *le col*; pourquoi ne le jugez-vous » pas ſuivant la lettre ? Le conſeil » répondit : Monſieur, nous jugeons » ſelon nos conſciences. La lettre » du roi porte qu'on lui *faſſe couper* » *le col ſur le pont de Mézières* : vous » pouvez, meſſieurs les généraux, » faire exécuter les ordres du roi; » nous avons ordonné au prévôt » de la connétablie d'y tenir la main. » Et cela a été enſuite exécuté. « *Mémoires de Puyſégur.*

1636.

HENRI II, prince de Condé, attaque Dole. Il envoie aux aſſiégés un placard, par lequel il prend ſous la protection de Louis XIII & ſous la ſienne la ville & les habitans, ſi on ſe ſoumet en trois jours ; mais il menace en même temps de punir exemplairement ceux qui l'obligeront à employer la rigueur des armes. Enſuite, il ſomme la garniſon de lui rendre la place. *Rien ne nous preſſe,*

répond le gouverneur Lavergne : *après un an de ſiège, nous délibérerons ſur ce que nous avons à faire.* Vie du maréchal De Gaſſion.

Condé, voyant bien qu'il a affaire à des gens dont il n'aura pas bon marché, preſſe & multiplie les attaques. Après le plus léger avantage, il hazarde des ſommations. Tout cela devient ſi ridicule, qu'on le ſomme lui-même de lever le ſiège. Un trompette vient lui déclarer que, s'il veut ſe retirer, les habitans de Dole lui accorderont ſix jours francs, afin qu'il puiſſe s'en aller en ſureté avec ſon armée : *Que ſi votre alteſſe rejette cette offre*, ajoute le trompette, *elle pourra bien s'en trouver mal. Et moi*, répond le prince en colère, *je ne recevrai point ceux de Dole à compoſition, à moins qu'ils ne me la viennent demander la corde au col.*

Les aſſiégés pouſſent l'inſulte encore plus loin. On jette dans le camp des lettres, dans leſquelles ils ils menacent d'arrêter auſſi long-

temps Condé devant leur ville, qu'il a demeuré dans le ventre de ſa mère, c'eſt-à-dire onze mois, ſelon certains bruits populaires, & de l'obliger enſuite à lever le ſiège. Condé fait tout ce qu'il peut pour ne pas prendre un parti ſi honteux. Cependant, il faut à la fin s'y déterminer, après avoir épuiſé toutes les reſſources. *Le Vaſſor, hiſtoire de Louis XIII.*

1636

Les Eſpagnols entreprennent de paſſer la Somme, pour porter la guerre juſques aux portes de Paris. Puiſégur eſt chargé de leur diſputer le paſſage avec peu de monde. Le comte de Soiſſons, général de l'armée Françoiſe, craignant avec raiſon qu'il ne ſoit écraſé, lui envoie dire de ſe retirer, s'il le juge à propos. *Monſieur*, répond Puiſégur à l'aide de camp, *un homme commandé, dans une action périlleuſe comme eſt celle-ci, n'a point d'avis à donner. Je ſuis venu*

par ordre de monſieur le comte ; je n'en ſortirai pas, à moins qu'il ne me l'envoie commander. Mémoires de Puiſégur.

1636

Le comte De Soiſſons reçoit un ordre précis d'attaquer Corbie, que les Eſpagnols venoient de prendre. Les officiers, chargés par le prince de reconnoître la place, lui rapportent que, comme tout y manque, elle ne pourra pas tenir, & qu'il ſuffira de la ſommer pour la déterminer à capituler. Soiſſons, qui veut faire le néceſſaire, prétend qu'il ne peut ſe diſpenſer de faire un ſiège, puiſqu'on le veut abſolument. Le prince De Guimené, qui voit qu'un ſi ſot entêtement ne doit pas être réfuté ſérieuſement, tourne la choſe en plaiſanterie, *Monſieur*, lui dit-il, *ſi Corbie veut bien ſe rendre, recevons la toujours ; ſauf à la rendre aux ennemis, ſi monſieur le cardinal De Richelieu trouve mauvais que nous l'ayons*

priſe ſans coup férir. Mémoires d'Amelot De la Houſſaie.

1636.

LE comte De Guébriant, ſommé par les Eſpagnols de leur rendre la ville de Guiſe ſous peine d'être en moins d'une heure paſſé au fil de l'épée lui & ſa garniſon, répond que, s'ils veulent lui donner parole d'honneur qu'ils ſe retireront après le premier aſſaut, il fera, pour les bien recevoir, abbattre avant la fin du jour quarante toiſes de la muraille. Cette rodomontade, qui vaut bien celle des Eſpagnols, empêche le ſiège d'une place qui eſt mauvaiſe & qui manque de tout. *Vie du maréchal De Guébriant.*

1636.

GALLAS, qui n'a pas réuſſi en 1635 à ravager la Champagne, ſe flatte de s'établir en Bourgogne la campagne ſuivante, & il aſſiège Saint-Jean de Laone. Quoique cet-

te place, la clef de la province, ne ſoit défendue que par ſes habitans, toutes les attaques ſont vigoureuſement repouſſées. Les efforts redoublés des Impériaux renverſent à la fin une partie de la muraille. Jaquot Du Magny, averti de ce malheur, quitte ſon château, s'introduit dans la ville, arrive à la brèche ; &, ne pouvant ſe tenir long-temps debout à cauſe de ſon âge, s'aſſied ſous le feu de l'ennemi, & y reſte avec ſon fils unique juſqu'à ce qu'il ait vu les aſſiégeans repouſſés & ſa patrie hors de danger. *Catalogue & armoiries des gentilshommes de Bourgogne.*

De trente mille hommes que Gallas avoit en entrant en France, à peine en peut-il ramener douze mille en Allemagne. Tous les priſonniers ſont traités avec aſſez d'humanité, excepté les Polaques & les Tranſilvains. Le colonel Roſe, le plus acharné à les détruire, en donne une raiſon biſarre : *Que c'eſt une eſpèce d'hom-*

mes inutiles au commerce de la vie, puiſqu'on n'entend pas leur langue. Mémoires du maréchal De Fabert.

1636.

Un général, dans la plupart des pays, ne doit pas règler le plan de ſes opérations ſur le complet des corps qui compoſent ſon armée; mais ſur les forces réelles qu'il a. Grotius, ambaſſadeur de Suède en France, dit qu'en jugeant des armées de Louis XIII par les liſtes de ſes régimens, on les croiroit auſſi nombreuſes que celles dont quelques auteurs hiperboliques ont dit que les ſoldats *ſéchoient une rivière quand ils vouloient tous boire à la fois*; mais qu'en voyant en détail ces armées, on eſt ſurpris d'y voir ſi peu d'hommes. *Lettres de Grotius.*

1636.

Le duc De Saxe-Weymar, un des plus illuſtres élèves du grand Guſtave, forme, après la mort de

ſon maître, des liaiſons intimes avec la France. Ce capitaine illuſtre, le cardinal De Richelieu, le maréchal De la Force, le père Joſeph, le cardinal De la Valette & le marquis De Feuquières, s'aſſemblent durant l'hiver de 1636 pour arrêter le plan de la campagne. Le père Joſeph, qui n'a jamais vu la guerre, n'eſt pas le dernier à dire ſon avis, & à combattre quelquefois celui des plus habiles généraux. Sa hardieſſe à contredire & à décider déplaît à Weymar. Un jour que le capucin, qui formoit volontiers des projets, montre ſur la carte les places qu'il faut prendre : *Tout cela ſeroit bien, monſieur Joſeph*, lui dit Weymar, *ſi on prenoit les villes avec le bout du doigt.* Mémoires de Montréſor.

1636.

Le maréchal De Toiras eſt tué devant la fortereſſe de Fontanette, dans le Milanès. *Après qu'il eut expiré, les ſoldats trempoient leurs mou-*

choirs dans le ſang de ſa plaie, diſant que, tant qu'ils les porteroient ſur eux, ils vaincroient leurs ennemis.

Le maréchal De Toiras faiſoit ſes diſpoſitions pour livrer bataille, lorſqu'un officier lui demanda la permiſſion de ſe rendre chez ſon père, qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre des ſoins & recevoir ſa bénédiction. *Allez*, lui dit ce général, qui démêla fort aiſément la cauſe de cette retraite; *père & mère honoreras, afin que tu vives longuement.* Vie du maréchal De Toiras.

1636.

La France, obligée à des efforts conſidérables en Flandres, en Allemagne & en Italie, où elle eſt engagée dans des guerres vives & opiniâtres, voit ſes finances en déſordre. Le ſurintendant Bullion écrit au duc D'Epernon, qui commande en Guienne, de mettre des impoſitions ſur les peuples, pour défendre ſa province contre les Eſpa-

gnols, & pour ſe payer lui-même de ce qui lui eſt dû. Le duc répond » qu'il y a plus de ſoixante ans qu'il » ſervoit les rois, ſans avoir tou- » ché, d'ailleurs que de leur épar- » gne, les appointemens dont ils » l'avoient jugé digne; qu'il ne com- » menceroit pas ſur la fin de ſes jours » à vivre aux dépens d'un peuple » qu'il voyoit périr tous les jours » de faim & de misère; qu'étant dans » ſon gouvernement pour ſervir le » roi & pour commander aux peu- » ples, c'étoit de celui qu'il ſervoit, » qu'il devoit tirer ſa récompenſe, » & non de ceux qui devoient lui » obéir; qu'enfin il aimoit mieux » être réduit au ſeul revenu de ſes » terres, que de voir ſon nom dans » les impoſitions, & la dépenſe de » ſa table priſe ſur les impoſitions des » pauvres. *Vie du duc D'Epernon.* «

1637.

LE comte d'Harcourt eſt chargé de reprendre, ſur les côtes de Pro-

vence, les iſles Sainte-Marguerite & Saint-Honorat, dont les Eſpagnols s'étoient emparés l'année précédente. Ce général, qu'on n'avoit jamais ſoupçonné de timidité, s'étoit, on ne ſçait comment, ſi fort exagéré les difficultés de cette entrepriſe, qu'il la regardoit, en quelque manière, comme impoſſible. Pour n'avoir cependant rien à ſe reprocher, il fait appeller Daguerre, lieutenant-colonel du régiment de Vaillac, le plus intrépide & un des plus intelligens officiers de l'armée. *Le roi*, lui dit-il, *nous commande d'attaquer les iſles. On commencera par celle de Sainte-Marguerite. Croyez-vous y pouvoir deſcendre avec vos gens? Permettez-moi de vous demander, mon général*, répond l'officier, *ſi le ſoleil entre dans l'iſle ou non.* Le comte paroît fort ſurpris d'une queſtion à laquelle il ne s'attendoit pas. *Eh bien, monſieur*, continue Daguerre, ſans donner le temps à ſon général de lui repliquer, *ſi le ſoleil pénètre*

dans l'iſle Sainte-Marguerite, mon régiment y pourra bien entrer auſſi. Il y a apparence que le ſubalterne veut inſinuer que ſon ſupérieur fait la choſe plus difficile qu'elle ne l'eſt en effet, comme la ſuite le prouve. *Vittorio Siri.*

1637.

LE cardinal De la Valette reprend Landrecies ſur les Eſpagnols. Buſſi-Rabutin dit, en parlant de ce ſiège, qu'alors *les maréchaux de camp venoient la nuit faire un tour à la tranchée pour ordonner des travaux, & s'en retournoient coucher dans leur lit.* Aujourd'hui les officiers généraux qui ſont de tranchée y paſſent la nuit, & n'en ſortent qu'à l'heure qu'ils ſont relevés par d'autres officiers qui prennent leur place. *Mémoires de Buſſi-Rabutin.*

1637.

LE maréchal De Chatillon attaque Damvilliers. Les aſſiégés ſont la

la défenſe la plus ſçavante & la plus opiniâtre, & ne ſe rendent qu'après ſix ſemaines de tranchée ouverte. On leur accorde une capitulation honorable. Le jour où la garniſon doit ſortir de la place, les payſans, ſujets d'Eſpagne, conduiſent au travers des bois quatre cent hommes, qui, malgré les précautions & la vigilance des François, ſe jettent dans les fortifications extérieures du côté du Luxembourg. Le gouverneur refuſe de les recevoir. *Ma parole eſt donnée*, dit-il; *les otages ſont échangés de part & d'autre; on m'a fourni toutes les choſes néceſſaires pour emporter le bagage, les bleſſés & les autres malades: à dieu ne plaiſe que je me rendre infame à jamais, en violant une convention faite.* Mémoires de Sirot.

1637.

DURANT les troubles de la Ligue, Barri, gouverneur de Leucate en Languedoc, fut fait priſonnier par je ne ſçais quel accident, & conduit

à Narbonne, dont les Ligueurs étoient les maîtres. Il le preſsèrent vivement & inutilement de leur livrer ſa place. On le menaça à la fin de le condamner à mort, à moins qu'il n'obligeât ſa femme, demeurée à Leucate, à leur en ouvrir les portes: il fut inébranlable. La femme, avertie du danger de ſon époux, répond que, ſi les Ligueurs veulent commettre une injuſtice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté; & qu'elle ne rachetera jamais la vie de ſon mari en livrant une fortereſſe, pour la conſervation de laquelle il ſeroit gloire de mourir. Irrités d'une conſtance que des gens plus généreux auroient admirée, les Ligueurs exécutèrent leur cruelle menace. Henri IV, qui ſe connoiſſoit en belles actions, donna le gouvernement de Leucate au fils de deux perſonnes comparables à ce que l'antiquité a eu de plus grand.

En 1637, une armée Eſpagnole forme le ſiège de Leucate. Serbel-

lon, qui la commande, fait tenter le gouverneur par les promeſſes les plus magnifiques. » Que vous me » connoiſſez mal ! répond Barri à » l'envoyé. L'honneur me ſera tou- » jours plus cher que toutes les ri- » cheſſes du monde, que la vie mê- » me. A dieu ne plaiſe que je » dégénère de la vertu de mon père » & de ma mère, & que je ne ſuive » pas le grand exemple de courage » & de fidélité qu'ils ont laiſſé dans » leur famille. L'un aima mieux mou- » rir que de livrer Leucate aux enne- » mis de ſon roi, & l'autre refuſa » conſtamment de racheter par une » trahiſon la vie d'un époux tendre- » ment aimé. Donnerai-je pour quel- » ques piſtoles, ce que ma mère n'a pas » voulu donner pour une choſe » qu'elle eſtimoit ſans prix ? Si j'ai » le malheur de ne pouvoir con- » ſerver Leucate, je conſerverai du » moins mon honneur & ma répu- » tation. J'aime mieux être pauvre

» dans ma patrie, que riche chez ſes » ennemis.

Le ſuborneur, voyant qu'il ne gagne rien, annonce à Barri que la place ſera vigoureuſement battue dès le lendemain. » Que j'aime à » vous entendre parler de la ſorte! replique le gouverneur. » Si les Eſ- » pagnols m'attaquent fortement, » ils me donneront occaſion d'ac- » quérir une double gloire. J'aurai » réſiſté à leurs promeſſes trompeu- » ſes, & à leurs vains efforts, contre » une place mieux défendue qu'atta- » quée. «

Barri tient parole. Il fait une réſiſtance opiniâtre. Le duc D'Halluin vient à ſon ſecours & bat l'armée de Serbellon. On trouve parmi les morts des femmes déguiſées en hommes. Un François ayant demandé aux priſonniers Eſpagnols s'ils connoiſſoient ces nouvelles amazones: *Vous vous trompez*, répond ſpirituellment un d'entr'eux; *ce ne ſont point*

des femmes. S'il y en avoit dans notre armée, ce ſont les lâches qui ont pris la fuite.

Dans le temps qu'on bat Leucate, les Eſpagnols croient qu'ils abrégeront & aſſureront leur opération, s'ils peuvent s'emparer d'une fortification voiſine; & ils font avec hauteur au commandant la propoſition de la leur livrer. *Je n'entends point l'Eſpagnol*, dit Fabré au trompette en ouvrant la lettre, *& n'ai pas envie de l'apprendre. Vous en ſçavez aſſez, monſieur*, repart le trompette, *pour juger que c'eſt une ſommation de rendre Sigean. J'y commande au nom du roi mon maître*, reprend fièrement Fabré, *& je prétends défendre la place juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Quand je ſerai mort, vous pourrez venir demander à mon ſucceſſeur s'il eſt dans la même diſpoſition : j'eſpère que vous l'y trouverez.* Bernard, hiſtoire de Louis XIII.

Louis XIII, ſatisfait de la con-

duite du duc D'Halluin, le fait maréchal de France, & lui écrit de ſa propre main la lettre ſuivante.

» Mon couſin, vous avez ſçu » vous ſervir ſi à propos de votre » épée, que je vous envoie un bâ- » ton, tant pour marque de conten- » tement que j'en ai, qu'afin qu'une « autre fois vous ayez à choiſir les » armes dont vous voudrez vous » ſervir, ſi mes ennemis ſe préſentent » en lieu où vous puiſſiez de nou- » veau leur faire connoître ce que » vous valez. Je n'accorderai jamais » de grace de meilleur cœur que je » fais celle-ci, pour perpétuer en » votre perſonne le nom du maré- » chal de Schomberg, qui, m'ayant » été fort agréable en celle du père, » ne me le ſera pas moins en celle » du fils. » *Mercure François.*

1637.

HENRI FREDERIC D'ORANGE, frère & ſucceſſeur de Maurice, forme le ſiège de Breda. Il s'expoſe

ſi fort, que Charnacé, ambaſſadeur de France auprès des Etats Généraux, qui eſt toujours à ſes côtés, le preſſe de ſe retirer. *Vous le pouvez faire, ſi vous avez peur*, lui dit le prince. Charnacé, piqué d'une réponſe qui lui paroît un reproche de lâcheté, monte auſſitôt inconſidérément à la tranchée : il y eſt tué un moment après d'un coup de mouſquet qu'il reçoit dans la tête. *Mémoires d'Amelot De la Houſſaie.*

1637.

BANIER, le meilleur des généraux Suédois ſorti de l'école du grand Guſtave, attaque Leipſick. Tout eſt prêt pour donner l'aſſaut, lorſque l'arrivée des Impériaux l'oblige de lever le ſiège, pour ne ſe voir pas lui-même aſſiégé dans ſes lignes par une armée très-ſupérieure à la ſienne. Quoiqu'il n'ait que quatorze mille hommes à oppoſer à plus de quarante mille, il paſſe l'Elbe en plein jour à la vue des ennemis,

ſans abandonner même ſon artillerie. Trois jours après, il paſſe l'Oder avec le même ſuccès, & ſe met en marche pour ſe rendre à Landsberg. Il a encore la Warta à traverſer, & c'eſt là qu'il commence à ſentir les plus cruelles inquiétudes. Il avoit cru que Wrangel l'attendroit à l'iſſue des marais de Cuſtrin, & qu'il en défendroit le paſſage à l'armée Impériale, comme il étoit aiſé de le faire; mais ce général s'étoit poſté de l'autre côté vers Stetin, & avoit laiſſé le paſſage des marais libre aux Impériaux. Ceux-ci les avoient traverſés avec une diligence incroyable, & paroiſſoient à la vue de Banier poſtés devant Landsberg, ne doutant pas qu'ils ne duſſent avoir bien-tôt toutes les troupes Suédoiſes à diſcrétion avec leur brave général; & on le crut par-tout ſur la foi de leurs lettres.

Cet événement, en effet, paroît infaillible. Banier a en tête une armée qu'il ſeroit téméraire d'attaquer.

Il a à ſa gauche l'Oder, dont le paſſage eſt défendu par un corps de ſix mille hommes bien retranchés; & à droite la Pologne, où il a des raiſons déciſives pour ne ſe pas engager. Il ne peut ſe tirer d'un ſi mauvais pas que par quelque heureux ſtratagême. Voici celui dont il ſe ſert.

Il publie qu'il va gagner la Poméranie par la Pologne; &, pour rendre la choſe plus vraiſemblable, il donne des ordres ſévères pour empêcher les ſoldats de faire le moindre dégât dans leur marche. Il fait prendre les devans à ſa femme & à ſes équipages. Il feint de vouloir corrompre un priſonnier Allemand, auquel il donne une ſomme d'argent, & promet un emploi pour lui aller chercher de bons guides.

Le priſonnier ne manque pas, comme Banier l'avoit prévu, d'en aller donner avis aux Impériaux. Ceux-ci ſe mettent auſſitôt en marche pour lui fermer le paſſage de la

Pologne. Le comte de Boucheim, qui gardoit celui de l'Oder, veut ſuivre l'armée, pour partager avec elle la gloire & le butin : bévue qui donne à Banier la liberté de repaſſer ce fleuve ſans obſtacle, & d'aller joindre Wrangel près de Neuſtad.

Les Impériaux, ayant appris la contremarche des Suédois, retournent à la hâte ſur leurs pas pour les joindre; mais leur déſeſpoir & leur honte ſont extrêmes, quand ils voient leurs ennemis de l'autre côté du fleuve, faiſant retentir leur camp de fanfares & de chants de triomphe.

Cette action eſt repréſentée dans une gravure où l'on voit les généraux Allemands fort occupés à lier le haut d'un ſac dans lequel l'armée Suédoiſe eſt enfermée, tandis que Banier, avec ſon épée, lui ouvre un paſſage par un des coins. *Pufendorff.*

1638.

La plupart des généraux malheureux perdent tout-à-fait courage.

Ils regardent leur armée comme anéantie, parce qu'elle a abandonné ſon champ de bataille, ſon canon, ſes morts, ſes bleſſés & ſes équipages. Cette timidité les conduit à la guerre défenſive, la plus difficile de toutes & la plus profonde. Avec plus de réſolution, ils verroient qu'il y a peu d'actions déciſives; & qu'on peut ſouvent, après une défaite, ce qui étoit poſſible auparavant. Qu'ils ſe rappellent la fameuſe aventure de Rheinsfeld; & ils ſentiront que les trophées, érigés en l'honneur du vainqueur, ne ſont pas toujours de longue durée.

Les ducs De Weymar & De Rohan, deux des plus grands généraux du ſiècle, ſont complettement battus par les Impériaux. La moitié de leur armée eſt priſe ou taillée en pièces; l'autre s'enfuit, & ne s'arrête qu'à cinq ou ſix lieues du champ de bataille. Là, on ſe trouve ſans vivres, ſans équipages, ſans munitions, ſans artillerie. Tout paroît

perdu ; mais il reſte aux troupes tout leur courage, & aux chefs toute leur tête.

Rohan, qui a été longtemps chef de parti, & qui a par conſéquent l'eſprit fécond en reſſources hardies & vigoureuſes, propoſe, quoique bleſſé à mort, de remarcher à l'ennemi. Weymar trouve l'ouverture digne de ſa réputation, de ſa vertu, de l'extrémité où il ſe trouve. On la fait aux officiers & aux ſoldats : ils répondent unanimement qu'ils ſont prêts à tout entreprendre.

Chacun, à l'inſtant, ſe range ſous ſon drapeau. Une marche de nuit, faite avec une diligence incroyable, mène à l'ennemi, qui eſt ſurpris, attaqué, défait. Tous les généraux de l'empereur ſont faits priſonniers ; l'armée n'exiſte plus ; pluſieurs places importantes ; pluſieurs provinces deviennent la proie du vainqueur. Il y a peu d'exemples d'un pareil ſuccès. *Follard, commentaires ſur Polybe.*

1638.

LA guerre ne paroît pas tourner heureuſement pour la France. Cette ſituation critique inquiette le père Joſeph, qui ordonne à une religieuſe du Calvaire à Paris, de paſſer trois jours en oraiſon, pour demander à dieu de lui révéler le ſuccès de la campagne. Cette viſionnaire, le temps écoulé, dit au capucin que, dans une extaſe, elle a vu deux armées ſe battre près de S. Omer, & que la victoire eſt demeurée aux François. Richelieu, averti ſur le champ par ſon confident d'une ſi agréable nouvelle, ordonne au maréchal De Chatillon d'aſſiéger inceſſament cette place. En vain Mazarin veut faire ſentir les inconvéniens de l'entrepriſe. Le premier miniſtre lui dit d'un air ironique: *Monſieur Mazarin veut faire l'eſprit fort; il en ſçait infiniment plus que nous.* Et il n'eſt que plus affermi dans ſon projet par la contradiction. Le ſiè-

ge de S. Omer eſt formé, continué longtemps, & enfin levé. *Le Vaſſor, hiſtoire de Louis XIII.*

1638.

LES Piémontois & les François font, en Italie, la guerre aux Eſpagnols. Le cardinal De la Valette, qui commande l'armée combinée, envoie à don Franciſco De Mélos un trompette pour lui apprendre la naiſſance du dauphin, & pour lui offrir en même-temps la bataille. Le général Eſpagnol tire de ſa poche vingt piſtoles qu'il donne au trompette: *Voilà*, lui dit-il, *pour la première nouvelle; je te donnerai deux fois plus, ſi tu m'apportes bientôt la confirmation de la ſeconde.* Mémoires du maréchal De Fabert.

1638.

LE duc De Saxe-Weymar aſſiège Briſſack. Les Impériaux s'y défendent avec une opiniâtreté dont il y a peu d'exemples. Ils ne ſe rendent

qu'après avoir épuiſé les plus horribles reſſources qu'une cruelle faim peut oſer tenter. Les choſes ſont pouſſées juſques-là que le gouverneur eſt obligé de mettre des gardes aux cimetières, afin d'empêcher les habitans de déterrer les morts pour s'en nourrir. *Bougeant, hiſtoire du traité de Veſtphalie.*

1639.

Le comte De Guiche, homme bien inſtruit, avertit Fabert de la réſolution qu'on vient de prendre de lui donner le gouvernement de la Capelle. Il reçoit cette nouvelle avec une indifférence ſi marquée, que le comte en veut ſçavoir la raiſon: *Cette récompenſe*, lui répond-on, *eſt due à monſieur De Roquepine. Il ſort de Metz, où il a commandé pluſieurs années en brave officier & en honnête homme: il eſt raiſonnable qu'on lui donne le gouvernement de la Capelle; &, ſur une choſe ſi juſte, je vais faire mes repréſentations à ſon éminence.*

Il quitte auſſitôt le comte De Guiche, ſe rend chez Richelieu; &, feignant d'ignorer ce qui ſe paſſe, il l'entretient de ce qui regarde la ville de Metz, & amène la converſation ſur Roquepine. *J'apprends avec bien de la joie*, dit-il au miniſtre, *que vous lui deſtinez le gouvernement de la Capelle. Le roi ne peut mettre un poſte ſi important en de meilleures mains. Je vous remercie, en mon particulier, de la faveur dont vous honorez en cette occaſion le plus intime de mes amis.* *Cette grace*, replique le cardinal, *ne le regardoit pas; mais, puiſque vous la demandez pour lui, le roi vous l'accordera, & vous pouvez dire à Roquepine que vous lui donnez le gouvernement de la Capelle.* Campagnes du maréchal Fabert.

1639.

Le marquis De la Meilleraie aſſiège & prend Heſdin. La garniſon ſort dans un fort bon ordre en préſence de Louis XIII. Le gouver-

neur, âgé de plus de quatrevingt-huit ans, ſe fait porter dans une chaiſe, parce qu'il a été bleſſé d'un éclat de bombe. Deux capitaines marchent devant lui avec la pique, à la tête de l'infanterie qui le ſuit. Après que les deux officiers ont ſalué le roi, les troupes font halte. La chaiſe du gouverneur tourne alors vers l'endroit où eſt le prince. Louis deſcend de cheval, & reçoit le vieux gentilhomme avec toute l'honnêteté poſſible.

Sire, lui dit celui-ci, *un grand roi m'avoit honoré du commandement d'Heſdin, & un grand roi m'en fait ſortir. Puiſque dieu a permis que le roi mon maître perdît la place qu'il m'avoit confiée, l'honneur de la remettre entre vos mains me conſole de ma diſgrace.* Louis, qui ſçait que, de tous les gouverneurs des places Eſpagnoles, nul, depuis longtemps, n'a montré tant de fermeté & d'intelligence, lui répond d'un air obligeant: *Monſieur, vous avez ſi bien*

défendu Heſdin, que le roi votre maître doit être content de vous.

Louis, charmé d'une conquête qui répare quelques diſgraces qu'on vient d'éprouver, entre dans Heſdin par la brèche; &, quand il eſt deſſus, donne à La Meilleraye le bâton de maréchal de France; action ſans exemple dans l'hiſtoire de France. *Mémoires de Puyſégur.*

1639.

Le marquis De Feuquières met le ſiège devant Thionville. Picolomini, qui commande les Impériaux, l'attaque & le défait entièrement. Le général François, qui doit être mécontent d'une grande partie de ſon armée, ne veut jamais accuſer perſonne. Il répond conſtament, à ceux qui lui demandent de la part de Louis XIII, le nom des plus coupables, qu'*ayant toujours combattu à la tête des troupes, il ne peut pas rendre compte de ce qui s'eſt paſſé derrière lui.*

Monſieur De Médavi, qui s'eſt trouvé à cette action, écrit au miniſtère de France: *Nous avons perdu peu de cavalerie par ſa lâcheté, & beaucoup d'infanterie par ſa valeur.* Relation de la bataille de Thionville.

Louis XIII caſſe quelques-unes des troupes qui ont mal fait leur devoir dans cette occaſion importante. Il s'exprime en ces termes. » Le roi étant bien informé de la » lâcheté avec laquelle ſes compa- » gnies des chevaux-legers de Fon- » tette, de Caſtelet & de Cuvilliers » ont lâché le pied au combat de » Thionville, & ne voulant qu'une » telle infamie demeure ſans être » notée & châtiée exemplairement, » a ordonné & ordonne que leſdi- » tes compagnies ſeront caſſées, » ſans qu'elles puiſſent jamais être » rétablies. Déclare ſa majeſté les » capitaines & officiers infâmes & » incapables de jamais poſſéder » charge dans la guerre; ſe réſer-

» vant d'ordonner contr'eux telle » punition qu'ils méritent «.

1639.

L'ARMÉE d'Eſpagne attaque vivement celle de France ſur les bords du ruiſſeau de la Route dans le Piémont. Les aſſaillans, quoiqu'au nombre de vingt mille hommes, ſont battus par un ennemi qui en a tout au plus huit mille. Les vaincus ſont eux-mêmes ſi étonnés de leur défaite, que Léganès, leur général, fait dire au comte D'Harcourt, par un trompette qu'il lui envoie pour demander l'échange de quelques priſonniers, que, s'il étoit roi de France, il lui feroit couper la tête pour avoir haſardé une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la ſienne. *Et moi*, reprend Harcourt, *ſi j'étois roi d'Eſpagne, je ferois couper la tête au marquis De Léganès, pour s'être laiſſé battre par une armée beaucoup plus foible que la ſienne.* Mémoires du comte Du Pleſſis.

1639.

Le duc De Longueville, qui commande une armée Françoiſe, veut paſſer le Rhin aux environs de Creutzenac, à la fin de décembre, pour prendre des quartiers d'hiver dans le Palatinat. Il n'y a ni pont ni barques pour tranſporter la cavalerie. On ſe ſouvient qu'un officier Allemand, ſe trouvant dans le même embarras, avoit fait paſſer ſes cavaliers dans des bateaux, tandis que leurs chevaux, qu'ils tenoient par la bride, paſſoient à la nage; & on ſe propoſe de ſe ſervir du même expédient. Malgré des mouvemens ſans nombre, on ne parvient qu'à en raſſembler trente, la plupart très-petits. On met trois ſoldats dans chaque bateau, & les chevaux qu'ils tiennent par la bride ſuivent à la nage. Huit jours & huit nuits ſont employés à ce paſſage; & toute l'armée ne ſe trouve réunie, de l'autre côté du Rhin, que le 4 janvier 1640. *Nouvelle hiſtoire de Louis XIII.*

1640.

Les François, qui ſont dans la citadelle de Turin, ſont aſſiégés par le prince Thomas De Savoie, qui eſt dans la ville. Le comte D'Harcourt, général de Louis XIII, aſſiège la ville, & eſt à ſon tour aſſiégé dans ſon camp par les Eſpagnols. On a vu peu de choſes à la guerre auſſi ſingulières.

Le deſſein du comte D'Harcourt paroît ſi téméraire au marquis De Léganès, qu'il écrit au prince Thomas que les dames peuvent louer des fenêtres pour voir paſſer *cadet la perle*. C'eſt le nom qu'on donne communément à Harcourt, parce qu'il eſt cadet de la maiſon de Lorraine, & qu'il porte une perle à l'oreille. Cependant le général François réuſſit à prendre Turin, à faire abandonner l'attaque de la citadelle, & à repouſſer le général Eſpagnol. Jean De Wert dit à cette occaſion ; *J'aimerois mieux être général*

Harcourt qu'empereur. Lettres de Buſſy Rabutin.

Léganès ayant réuſſi, pendant cette opération, à couper totalement les vivres aux François, les domeſtiques du comte D'Harcourt ſe donnent tant de mouvemens, qu'ils parviennent à ſe procurer quelques barils de vin pour ſa perſonne. Le ſage & habile général n'en veut point faire uſage, & les envoie aux malades & aux bleſſés. Par cette généreuſe & adroite politique, il parvient à étouffer juſqu'au plus léger murmure, au milieu de la diſette la plus affreuſe. *Parfait homme de guerre.*

La diſette étant auſſi très-grande à Turin, Franceſco Zignoni, un des ingénieurs de l'armée Eſpagnole, imagine de mettre, dans des mortiers d'une nouvelle eſpèce, des boulets creux & remplis de farine, qui, étant pouſſés par une plus forte charge qu'à l'ordinaire, paſſent pardeſſus la tête des aſſiégeans & vont tomber dans la ville. Cette inven-

tion eſt plus honorable pour l'ingénieur, qu'utile pour les aſſiégés. On eſt obligé d'y renoncer, parce qu'elle fournit peu & trop chèrement. *Nani, hiſtoire de Veniſe.*

1640.

Les maréchaux De Chaune, De Chatillon & De la Meilleraye, forment le ſiège d'Arras. Les Eſpagnols, qui veulent ſecourir la place, attaquent les retranchemens du côté de Chatillon, qui parvient à les repouſſer, après avoir couru mille fois riſque de perdre la vie. Dans la plus grande chaleur de l'action, on lui annonce que ſon fils vient d'être tué: *Il eſt bienheureux*, répond froidement ce général, *d'être mort dans une ſi belle occaſion, pour le ſervice du roi!* Mémoires de Puyſégur.

La Meilleraye ne montre pas des ſentimens auſſi généreux. Pour renforcer l'armée Françoiſe beaucoup trop foible, & dont les lignes étoient étendues, on avoit fait venir de Dourlens

Dourlens Du Hallier, avec quelques régimens qui contribuent extrêmement au ſuccès de cette journée. *Je me paſſerois mon épée au travers du corps*, lui dit brutalement La Meilleraye qui le haïſſoit, *ſi je croyois que vos troupes euſſent empêché que nos retranchemens ne fuſſent forcés.* Mémoires de Sirot.

1640.

L'ESPAGNE ſoutenoit depuis longtemps des guerres vives, ſanglantes & ruineuſes dans la plupart des contrées de l'Europe. Toutes les provinces, qui compoſoient cette vaſte monarchie, auroient dû naturellement en partager le poids; mais les Arragonois, les Valenciens, les Navarrois, les Biſcayens & les Catalans, en avoient été diſpenſés juſqu'alors, à raiſon de leurs privilèges. Les Caſtillans ſeuls prodiguoient leurs biens & leur ſang pour la gloire de la monarchie. Malheureuſement ce peuple, d'un caractère ſi fidèle &

ſi élevé, ſuccomboit ſous le faix, & dépériſſoit de jour en jour. Olivarès crut qu'il étoit temps que toutes les parties de l'état concouruſſent au bien public, & il fut ordonné à ſix mille Catalans de paſſer en Italie.

Cette innovation cauſe une fermentation qui aboutit à la révolte. La cour, aigrie par des réſolutions ſi violentes, charge le marquis De los Vélez de réduire la Catalogne; & lui enjoint de mettre le feu aux maiſons, de couper les arbres, de maſſacrer les hommes au-deſſus de quinze ans, & de marquer les femmes aux deux joues avec un fer brûlant. Ces ordres deſtructeurs ſont exécutés avec un ſang froid & un rafinement de barbarie ſans exemple. On entend le cruel général, à la priſe de Tortoſe qu'il emporte l'épée à la main, s'écrier: *Soldats, apprenez que c'eſt un ſacrilège d'épargner des rebèles.* Ces ſanglantes expéditions ſont ſuivies de repréſailles plus barbares, s'il eſt poſſible.

Il arrive de-là que les ſoldats ne veulent plus faire cette guerre. Elle leur eſt devenue ſi odieuſe, qu'ils aiment mieux être décimés, que d'y ſervir. On eſt obligé de les lier, & de les y traîner comme des eſclaves. Cette averſion, qui paroît être à ſon comble, augmente encore lorſque les Catalans, pour briſer à jamais les liens qu'ils ont rompus, ſe donnent à la France.

Dès-lors on ne reçoit plus à Madrid que de mauvaiſes nouvelles. Les citoyens, déſeſpérés de tant de malheurs, ſe dechaînent contre le gouvernement, n'épargnent pas le roi même. Un jour qu'il part pour la chaſſe au loup, on lui crie de tous côtés : *C'eſt les François que vous devez chaſſer ; voilà les loups qui nous dévorent.*

Philippe, confus que le peuple lui rappelle ſes devoirs, part ſans délai pour s'aller mettre à la tête de ſon armée. Arrivé à Sarragoſſe, il voit, des fenêtres de ſon palais, les

feux qui consument l'Arragon ravagé par les partis François & Catalans. Ce spectacle étouffe son courage, & il reprend la route de sa capitale. *Abregé chronologique de l'histoire d'Espagne.*

1641.

Il y avoit soixante ans que l'Espagne jouissoit de la couronne de Portugal, lorsqu'une révolution heureusement conduite la fit passer sur la tête du duc De Bragance qui y avoit des droits incontestables. Ce grand événement, qui occupa les derniers jours de l'an 1640, se passa si simplement, qu'un Castillan, qui en fut le témoin, s'écria en soupirant : *Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître ?* Cette tranquillité fut suivie d'une guerre barbare entre les deux nations dans les premiers jours de l'année suivante.

Les Espagnols, qui entrent les premiers en campagne, ravagent des

terres, pillent des égliſes, maſſacrent des enfans, emmènent priſonniers quelques habitans. Ils s'en retournoient ſans ordre & ſans diſcipline, jouant de pluſieurs inſtrumens qu'ils avoient pris à des bergers & à des laboureurs. Inutilement leur commandant leur crie : *Vous chantez trop tôt votre ſupériorité ; on n'eſt jamais sûr d'être vainqueur tant qu'on eſt ſur les terres de l'ennemi.* On n'écoute rien. Mais bien-tôt on apperçoit les Portugais, & les chants ſe changent en triſteſſe. *Quittez maintenant vos guitarres & vos flûtes*, leur dit leur chef : *il ne s'agit plus de chants ni de ſons, il faut combattre des hommes. Montrez-vous donc braves & courageux.* Ce diſcours eſt à peine fini qu'ils ſont chargés, taillés en pièces & mis en fuite.

Pour cacher leur honte en Eſpagne, ils montrent les oreilles de leurs compatriotes tués dans les différentes actions qui ſe ſont paſſées, & aſſurent bien fort qu'ils les ont cou-

pées à des Portugais. On n'en veut rien croire; & un chanoine de Bajados, homme d'eſprit, leur dit qu'*ils auroient beaucoup mieux fait de rapporter les armes de leurs ennemis que leurs oreilles, parce qu'on ne peut pas les diſtinguer de celles des Caſtillans.* La Clède, hiſtoire de Portugal.

Lorſqu'il avoit été queſtion de placer le duc De Bragance ſur le trône, dona Philippe De Villenas avoit armé de ſes propres mains ſes deux fils; &, après leur avoir donné leurs cuiraſſes; elle leur avoit dit : *Allez, mes enfans, éteindre la tyrannie, & nous venger de nos ennemis. Soyez sûrs que, ſi le ſuccès ne répond pas à nos eſpérances, votre mère ne ſurvivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien.* Deſcription de l'Eſpagne & du Portugal.

1641.

Le comte De Soiſſons, pouſſé à bout par le cardinal De Richelieu

dont il a épouſé la nièce, ſe jette entre les bras des Eſpagnols. Avec leur ſecours, & celui de ſes partiſans, il livre bataille à la Marfée, près de Sédan, la gagne & y eſt tué.

Cette défaite ne fait nul tort au maréchal De Chatillon, qui commande l'armée Françoiſe. Il eſt battu, uniquement parce que les troupes s'enfuient ſans avoir combattu. C'étoit une réſolution priſe avant l'action, & non un effet de leur lâcheté. Les ſoldats, mécontens de n'avoir pas reçu régulièrement leur ſolde, tournent le dos en diſant : *En voilà pour leurs cinquante écus*, qui eſt préciſément la ſomme due à chacun d'eux. *Mémoires de Bauveau.*

Le maréchal De Chatillon, malgré ſon malheur, demande pour Dandelot, ſon fils, le régiment de Piémont, dont le colonel a été tué dans l'action. Louis XIII, qui oſe ſi peu, prend ſur lui d'accorder cette

faveur. *Comment, ſire*, lui dit le cardinal De Richelieu, *récompenſer le fils d'un général qui vient de perdre une bataille ! Ce n'eſt pas toujours la faute des généraux quand les batailles ſe perdent*, replique le roi. *Mémoires de Puyſégur.*

1641.

QUELQUES officiers du régiment des gardes Françoiſes trouvent mauvais que Fabert, au ſiège de Bapaume, s'occupe indifféremment des ſappes, des mines, de l'artillerie, des machines, des ponts & des autres travaux les plus pénibles. Ils chargent même Grateloup, ſon ami, de lui repréſenter qu'il avilit ſa dignité de capitaine aux gardes & d'officier général.

» Je ſuis très-obligé à mes ca-
» marades du ſoin qu'ils prennent
» de mon honneur, répond Fabert.
» Je voudrois cependant leur de-
» mander, ſi le bien que m'a fait
» le roi eſt une raiſon de diminuer

» le zèle que j'ai toujours eu pour
» ſon ſervice. C'eſt la conduite que
» l'on me reproche, qui m'a élevé
» aux grades dont je ſuis honoré.
» Je ſervirai toujours de meme,
» quand ce ne ſeroit que par re-
» connoiſſance. Mais j'oſe me flat-
» ter que ces travaux, que l'on trou-
» ve humilians, me conduiront aux
» honneurs militaires les plus élevés.
» Tout bien conſidéré, le conſeil
» de ces meſſieurs n'eſt bon que
» pour ceux qui veulent vieillir dans
» le régiment des gardes. Pour moi,
» je leur déclare que je n'ai aucune
» envie d'y reſter : bientôt je leur
» en donnerai des preuves. La nuit
» prochaine je ferai la deſcente du
» foſſé ; &, ſans avoir égard à la
» dignité de mes grades, j'attache-
» rai le mineur, je travaillerai moi-
» même à la gallerie, à la chambre
» de la mine, & j'y mettrai le feu,
» ſi la garniſon refuſe de ſe rendre. «
Campagnes du maréchal De Fabert.

1641.

LES Suédois & les François, qui ſont, de concert, la guerre à l'Empereur, agiſſent quelquefois enſemble, & plus ſouvent ſéparément. La réunion de leurs forces devient, au commencement de la campagne, ſi malheureuſe, par les hauteurs de Banier à l'égard de Guébriant, qu'on eſt obligé de ſe ſéparer. Quelque-temps après, le général Suédois court riſque d'être accablé. Les François font des marches forcées, à travers des pays très-difficiles, pour voler à ſon ſecours. *A dieu ne plaiſe*, dit leur général à ceux qui veulent le détourner d'une réſolution ſi généreuſe, *que je me venge d'un particulier aux dépens de la cauſe commune. Ne s'agît-il même que de ſauver l'honneur que Banier a ſi juſtement acquis, je ſerois prêt à tout entreprendre. L'indignation que m'a cauſé ſon injuſte procédé ſera pleinement ſatisfaite, ſi je puis lui donner une*

preuve convaincante de ma généroſité. J'ai raiſon de me plaindre de lui, cela eſt certain ; mais j'aurois honte de me venger autrement que par de bons offices.

Banier ne veut pas céder à ſon ennemi en grandeur d'ame. En mourant, peu de mois après, il lègue ſes armes à Guébriant, qui avoit reçu la même diſtinction du duc Bernard De Saxe-Weymar. *Hiſtoire du maréchal de Guébriant.*

1641.

BANIER, le plus illuſtre des élèves de Guſtave Adolphe, & celui qui ſoutint le mieux, après lui, la gloire des armes Suédoiſes en Allemagne, meurt à Halberſtaad le 10 de mai, âgé de quarante ans. Beauregard, miniſtre de France auprès de ce grand général, en a recueilli quelques maximes qui peuvent être utiles.

Banier parloit ſouvent, mais modeſtement, de ſes faits de guerre.

Il aimoit ſur-tout à répéter qu'il n'avoit jamais rien haſardé, ni même formé aucune entrepriſe, ſans y être obligé par une raiſon évidente.

Les volontaires de qualité ne lui étoient point agréables dans ſes armées : ils veulent trop d'égards & de ménagemens. Les exemptions des devoirs de la diſcipline qu'ils uſurpent, ou qu'on ne peut ſe diſpenſer de leur accorder, ſont d'un pernicieux exemple, & gâtent tous les autres.

Il avoit ſecoué toute dépendance de ſa cour pour les opérations militaires, & auroit abandonné le commandement plutôt que d'en attendre les ordres. *Pourquoi croyez-vous*, diſoit-il à ſes confidens, *que Galas & Picolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi ? C'eſt qu'ils n'oſoient rien entreprendre ſans le conſentement des miniſtres de l'empereur.*

C'étoit un de ſes principes, que les officiers ſubalternes devoient ſuccéder à ceux qui les précédoient, à

moins qu'ils ne s'en fussent rendus tout-à-fait indignes. *Outre*, disoit-il, *que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers se font dans leur corps, les rendent capables d'y servir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles.*

Jamais il ne souffroit que les soldats s'enrichissent. *Ils se débanderoient incontinent*, disoit-il, *& je n'aurois plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre.* C'est pour cette raison qu'il ne voulut point prendre la capitale de la Bohême. Son système étoit le même avec les officiers, qu'il croyoit suffisamment récompensés par les grades & les distinctions.

Peu de généraux ont été plus avares du sang de leurs troupes. Il blâmoit hautement ceux qui les sacrifient à leur réputation. Aussi ne s'attachoit-il pas volontiers aux siéges, & il les levoit sans répugnance quand il y rencontroit de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, sa patrie

auroit été bien-tôt épuiſée d'hommes. Il eſtimoit beaucoup les Allemands formés ſous ſa diſcipline, & les croyoit les meilleurs ſoldats du monde.

Banier fut fidèle à ſes principes juſqu'à la mort de ſa femme, qui le ſuivoit dans toutes ſes expéditions, & qui avoit le talent de modérer ſes paſſions naturellement violentes. Son déſeſpoir fut extrême lorſqu'il la perdit. Cependant, en conduiſant à Erfort les cendres d'une perſonne ſi chérie, il prit une paſſion violente & déſordonnée pour une jeune princeſſe de Bade qu'il vit par haſard. Dès cet inſtant, la guerre, la gloire, la patrie, tout ce qui avoit été l'objet de ſes vœux lui eſt indifférent: il ne penſe qu'à ſa maîtreſſe; il expoſe témérairement ſa perſonne pour aller au château d'Arolt, où elle eſt, à ſon retour au camp; il ne fait autre choſe que tenir table pour boire à la ſanté de la *belle* dont il eſt épris. Le jour qu'il reçoit le conſentement

du marquis de Bade, ſon futur beau-père, il donne une fête magnifique, & fait tirer deux cent coups de canon, dont le bruit ſe fait entendre juſqu'à Caſſel. On y croit ſi certainement les armées aux mains, que le peuple & les miniſtres courent à l'égliſe & ſe mettent en prières. Le mariage ſe fait. Banier n'eſt plus occupé que de ſes nouvelles amours, & laiſſe à ſes lieutenants le ſoin de conduire les opérations militaires. Il ne ſurvit que quelques mois à des liens trop vifs pour ſon métier & ſon âge. *Hiſtoire du maréchal De Guébriant.*

1642.

Les François vont attaquer Collioure, petite, mais aſſez forte place du Rouſſillon. Le maréchal De la Meilleraye, s'entretenant du nombre & de la valeur des troupes deſtinées à cette entrepriſe, dit tout haut : *Nous avons les chanoines de Fabert* : mot qui fait alluſion à la douceur du ſervice que la compagnie aux

gardes de ce capitaine faiſoit depuis deux ans à la cour. Fabert entend cette raillerie amère ; & il en eſt d'autant plus piqué, qu'il a eu des démêlés vifs & fréquens avec celui qui la fait : cependant, il retient ſa colère.

Le lendemain, on apperçoit, en marchant vers la place, les Eſpagnols ſur une hauteur. Le général parcourt tous les rangs pour donner ſes ordres. Fabert le ſalue de l'eſponton, comme avoient fait tous les autres officiers. *Il ne s'agit pas de cérémonie, quand il faut aller à l'ennemi*, lui dit froidement La Meilleraye. Fabert, qui n'a pas oublié le mot de *chanoine*, craint d'être regardé comme un lâche, s'il ne tire vengeance de l'outrage qu'il croit avoir reçu. Dans cet eſprit, il va droit au maréchal les yeux étincelans de fureur, lorſque Turenne l'arrête en chemin, cherche à le calmer, & ſe charge d'une réconciliation honnête. En effet, une demi-heure après, le gé-

néral a pour Fabert des manières pleines de conſidération.

Trois mille Eſpagnols occupent une colline d'un accès aſſez difficile; il faut les en chaſſer pour faire les approches de la place. Fabert, qui commande le premier bataillon des troupes Françoiſes à la téte de l'armée, reçoit ordre du général de lui venir parler. Il ne juge pas à propos de quitter ſon poſte: il répond à un ſecond aide-de-camp: *Avez-vous des ordres pour le bataillon? je les exécuterai; je ne marche pas autrement.* La Meilleraye vient lui-même. *Monſieur De Fabert*, lui dit-il, *oublions le paſſé, donnez-moi votre avis: que ferons-nous? Voilà le premier bataillon des gardes prêt à exécuter vos ordres*, répond Fabert; *nous ſçavons obéir. Point de rancune*, réplique le maréchal, *je vous demande votre ſentiment. C'eſt d'attaquer*, reprend Fabert. *Marche*, crie le maréchal. A ce mot, le premier bataillon des gardes avance, les autres ſuivent; Fa-

bert joint les Eſpagnols, les attaque, les pourſuit l'épée dans les reins juſqu'aux portes de Collioure, & leur fait beaucoup de priſonniers. *Campagnes du maréchal De Fabert.*

1642.

LES François ayant entrepris de ſe rendre maîtres de Perpignan, Fabert rend compte tous les matins à Louis XIII des opérations du ſiège. Un jour le favori Cinq-Mars oſe ſe moquer des détails qu'il entend. *Vous avez ſans doute paſſé la nuit à la tranchée, puiſque vous en parlez ſi ſçavamment*, lui dit le roi. *Sire*, répond le grand écuyer, *vous ſçavez le contraire. Allez*, replique Louis, *vous m'êtes inſupportable : vous voulez qu'on croie que vous paſſez les nuits à régler avec moi les grandes affaires de mon royaume ; & vous les paſſez dans ma garde-robe à lire l'Arioſte avec mes valets de chambre. Allez, orgueilleux : il y a ſix mois que je vous vomis.* Ce diſcours fait ſortir

Cinq-Mars ; &, l'œil étincellant de fureur, il dit à Fabert : *Monſieur, je vous remercie. Que vous dit-il ?* s'écrie le roi : *je crois qu'il vous menace. Non, ſire*, répond Fabert : *on n'oſe faire des menaces en votre préſence, & ailleurs on n'en ſouffre pas.* Vie du maréchal De Fabert.

Les François s'imaginent que le ſiège de Perpignan ſera court, parce qu'ils ſuppoſent qu'on manque de vivres. Le marquis Flores D'Avila diſtribue avec beaucoup d'économie ceux qu'il a, & en cache une partie, afin que les aſſiégeans, comptant que la place ſe rendra bien-tôt faute de ſubſiſtances, ne l'attaquent pas de vive-force. Les François donnent dans le piège qu'on leur tend ; mais l'indolence des Eſpagnols rend la ruſe du gouverneur inutile. *Nani, hiſtoire de Veniſe.*

1642.

Le roi d'Angleterre, Charles I, & ſes ſujets, après de grands démê-

lés, en viennent à une guerre ouverte. La bataille d'Edgehill, que le prince gagne contre les parlementaires, eſt le premier acte d'une des plus ſanglantes tragédies qu'il y ait jamais eu. S'il eut marché tout de ſuite à Londres, comme la raiſon de guerre le vouloit, & comme le prince, ſon neveu, le lui conſeilloit, les troubles civils étoient finis, & ſon autorité ſolidement établie. La foibleſſe de ſon caractère le détermine à céder aux ſentimens de ſes principaux officiers, qui lui font craindre que les troupes ne brûlent ſa capitale; ce qui le rendroit irréconciliable avec la nation. Ce prince, qui eut toujours le malheur de préférer le ſentiment des autres au ſien, ne démêle pas que ſes partiſans même ont intérêt qu'il ne remporte pas des avantages trop décidés, qui le mettroient en état d'attenter à des libertés dont ils ſont & doivent être très-jaloux. Il faut conſulter rarement & avec précaution des

généraux ſur une expédition, où ils ont des intérêts particuliers. *D'Orléans, révolutions d'Angleterre.*

1643.

LES Eſpagnols, voulant mettre à profit la mort de Louis XIII, attaquent Rocroi. Le duc D'Anguien, ſi connu depuis ſous le nom du grand Condé, eſt chargé, quoiqu'âgé de vingt-deux ans ſeulement, de faire lever ce ſiège. Une action générale, qui ſeule peut produire cet effet, n'eſt point du goût de ſes lieutenans. Le plus habile & le plus entreprenant de tous, Gaſſion, lui dit, après qu'on a épuiſé toutes les autres objections : *Mais, ſi nous perdons la bataille, que deviendrons nous ? Je ne m'en mets pas en peine*, répond le prince, *parce que je ſerai mort auparavant.* Ségréſiana.

Un général qui penſe de cette manière livre bataille malgré des contradictions. D'Anguien fait plus : il la gagne par des manœuvres di-

gnes d'un chef conſommé. Une méprise rend l'action extrêmement meurtrière. Le comte De Fontaines, qui eſt au centre de l'armée Eſpagnole, voyant les deux aîles battues, raſſemble toute l'infanterie & en fait un bataillon quarré, réſolu de combattre juſqu'à la dernière extrémité. Les François, après avoir été repouſſés pluſieurs fois avec beaucoup de perte, l'enveloppent. Alors cette brave infanterie, accablée par le nombre & ne pouvant plus ſe défendre, met bas les armes, & demande quartier.

Anguien, ſuivi d'un gros de cavalerie, s'avance pour recevoir la parole des vaincus & leur donner la ſienne, lorſque quelques ſoldats Eſpagnols, croyant qu'on va recommencer l'attaque, tirent ſur lui quelques coups qui ſont bien-tôt ſuivis d'une décharge générale. Les François, convaincus que c'eſt une perfidie, fondent ſur les Eſpagnols l'épée à la main, percent ce corps juſ-

ques-là impénétrable, & y font un carnage affreux. Telle eſt l'occaſion de la deſtruction de ces vieilles bandes Caſtillannes qui avoient rendu leur patrie ſi redoutable. Depuis cette fatale époque, l'Eſpagne n'a été long-temps connue que par des défaites continuelles. *Relation de la campagne de Rocroi.*

De Fontaines eſt trouvé mort à la tête de ſes troupes. Les Eſpagnols regrettent ſa perte, les François louent ſa fermeté; & le prince même dit que, s'il n'avoit pu vaincre, il auroit voulu mourir comme lui. *Vie de Louis II prince De Condé.*

Un général François, jaloux & flatteur, dit au duc D'Anguien après la bataille: *Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire? Je n'en ſçais rien*, répond le prince; *je voudrois vous le demander.* N.

1643.

SAINT-PREUIL, gouverneur d'Amiens, propoſe un jour à Courcel-

les une entrepriſe de cette manière.

» J'ai fait choix de vous, comme » du plus ſage ſoldat que je connoiſ- » ſe, pour un coup qui fera votre » fortune. Il s'agit de ſurprendre Ar- » ras, & voici comme je l'ai conçu. » Vous vous déguiſerez en payſan, » & vous irez vendre des fruits ſur » la place. Après que vous y aurez » été quelque temps, vous prendrez » querelle avec quelqu'un que vous » tuerez d'un coup de poignard. » Vous vous laiſſerez prendre : on » vous fera votre procès ſur le » champ, & on vous condamnera » à être pendu. Je ne ſçais ſi vous » ſçavez que la coutume d'Arras eſt » de faire les exécutions hors de la » ville : c'eſt là-deſſus que roule mon » deſſein. Je diſpoſerai une embuſ- » cade auprès de la porte par où on » vous fera ſortir. Mes gens s'en ren- » dront les maîtres, dès qu'ils verront » qu'on ſera attaché au ſpectacle. Je » marcherai en même-temps pour » les ſoutenir, & m'aſſurer en même-

temps

» temps de la place. Après quoi, je » ſuis à vous & vous delivre. Voi- » là mon deſſein : qu'en dites-vous ? » Il eſt beau, replique Courcelles ; » mais la choſe mérite bien quel- » ques réflexions. Eh bien, ſongez-y, » dit Saint-Preuil ; & je ſçaurai de- » main votre réſolution.

Le lendemain Courcelles va le trouver & lui dit : *Votre deſſein me paroît admirable ; mais je vous prie de trouver bon que je commande l'embuſcade, & que vous ſoyez le patient.* N.

1643.

Le maréchal De Guébriant, qui ſoutient & étend la gloire du nom François en Allemagne, eſt mortellement bleſſé au ſiège de Rotwil, petite ville de Suabe. Tandis qu'on le porte de la tranchée dans ſa tente, il dit aux ſoldats qu'il voit ſur ſon paſſage : *Compagnons, ma bleſſure eſt peu de choſe ; mais j'appréhende qu'elle ne m'empêche de me trouver à l'aſſaut que vous allez livrer.*

Je ne doute pas que vous ne faſſiez vaillamment, comme je vous ai vu toujours faire, & que vous n'emportiez cette place où il y a peu de troupes pour la défendre. Je me ferai rendre compte de ceux qui ſe ſeront diſtingués; & je reconnoîtrai le ſervice qu'ils auront rendu à la patrie dans une occaſion ſi brillante.

Son capitaine des gardes, homme naturellement vif, & dont la circonſtance actuelle augmente encore l'impétuoſité, ſe donne des mouvemens extraordinaires pour trouver un chirurgien. Guébriant l'appelle & lui dit : *Allez plus doucement, Gauville : il ne faut jamais effrayer le ſoldat.*

Les aſſiégés ne voulant pas s'expoſer à être emportés de vive force, prennent le parti de ſe rendre. Guébriant ſe fait porter dans la place : il y expire, peu après, tranquillement au milieu des ſoins qu'il ſe donne pour ſon ſalut & pour la conſervation de ſa conquête. *Vie du maréchal De Guébriant.*

1643.

LUCIUS CARY, vicomte de Falkland, ſecrétaire d'état en Angleterre durant les convulſions civiles du règne de Charles I, eſt tué à la bataille de Neubury. Ce citoyen éclairé, vertueux & ferme, étoit inquiet pour ſa patrie, & ſembloit autant redouter la proſpérité exceſſive de ſon parti, que celle de la faction oppoſée. Souvent au milieu de ſes intimes amis, après un profond ſilence & de fréquents ſoupirs, il répétoit triſtement le mot de *paix*. Pour ſe juſtifier de ce qu'il expoſoit plus librement ſa perſonne aux dangers de la guerre, que ſa place ne ſembloit le permettre, il diſoit qu'*il ſe croyoit obligé d'être plus hardi qu'un autre, de peur que ſon impatience pour la paix ne le fît ſoupçonner de timidité ou de poltronnerie.* Hume, hiſtoire de la maiſon de Stuard.

1644.

Henri De la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, commence à commander des armées. C'eſt une époque dans les annales de la France & dans l'hiſtoire militaire de l'Europe. La nature & l'application ont également concouru à former ce grand homme.

Ayant, dès l'âge de dix ans, entendu répéter pluſieurs fois que ſa conſtitution étoit trop foible, pour qu'il pût jamais ſoutenir les travaux de la guerre, il ſe détermine pour faire tomber cette opinion, à paſſer une nuit d'hiver ſur le rempart de Sédan. Comme il n'a mis perſonne dans ſa confidence, on le cherche long-temps inutilement. On le trouve enfin ſur l'affut d'un canon, où il s'eſt endormi.

Le goût naturel que le jeune vicomte avoit pour les armes, étoit augmenté par l'étude de la vie des grands capitaines. Il étoit ſur-tout

frappé de l'héroïſme d'Alexandre, & liſoit avec tranſport Quint Curſe. Un officier lui ayant ſoutenu un jour, en plaiſantant, que l'hiſtorien qui échauffoit ſi fort ſon imagination n'étoit qu'un roman, Turenne en fut vivement piqué, fit ſecrètement appeller en duel ſon adverſaire, ſortit de la ville ſous prétexte d'aller à la chaſſe, & arriva au rendez-vous, où il trouva une table dreſſée. Tandis qu'il révoit à ce que ſignifioit cet appareil, la ducheſſe ſa mère parut avec l'officier, & dit à ſon fils qu'elle venoit ſervir de ſecond à celui contre lequel il vouloit ſe battre. Les chaſſeurs ſe raſſemblèrent; on ſervit le déjeûné, & la paix fut faite. *Ramſay, hiſtoire de Turenne.*

Après que Turenne eut été apprendre la guerre en Hollande, il fut mis à la tête d'un régiment François, avec lequel il ſervit, en 1634, au ſiège de la Motte. Cette ville de Lorraine fut vaillamment & ſçavamment défendue. Le maréchal De la

Force, qui commandoit les aſſaillans, fit attaquer un baſtion qui devoit décider du ſort de la place. Tonneins, ſon fils, chargé de cette opération, échoua. Turenne, nommé pour le remplacer, réuſſit par des coups de génie qui étonnèrent tout le monde. La Force eut la probité & l'élévation de rendre à la cour un compte exact de tout ce qui s'étoit paſſé : action difficile & généreuſe, dont Turenne lui ſçut tant de gré, que, pour cette raiſon, il épouſa dans la ſuite ſa fille.

Ce goût pour la vertu ſe manifeſtoit dans toutes les occaſions. Le vicomte, chargé en 1637 de réduire le fort de Solre dans le Hainaut, l'attaqua ſi vivement qu'en peu d'heures il réduiſit une garniſon de deux mille hommes à ſe rendre à diſcrétion. Les premiers ſoldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très-belle perſonne, la lui ammenèrent comme la plus précieuſe portion du butin. Turenne, feignant de croire

qu'il n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite ſi honnête. Il fit tout de ſuite chercher ſon mari, & la remit entre ſes mains, en lui diſant publiquement : *Vous devez à la retenue de mes ſoldats l'honneur de votre femme.* Raguenet, hiſtoire de Turenne.

Turenne ſervit en Italie en 1639. Toute la gloire d'un avantage conſidérable, remporté à la fin du mois de novembre, lui fut généralement donnée. Cependant il parloit ſi peu de lui dans une relation de cette action qu'il envoya à Paris, qu'un de ſes amis lui manda que, *la renommée ſe trompoit, puiſqu'elle repandoit par tout qu'il avoit eu la principale part à la victoire.*

Après avoir ſervi dix-ſept ans ſous différens généraux, Turenne fut fait maréchal de France à trente-deux ans. Rien ne lui fait plus d'honneur que l'aveu de ce qu'il croyoit devoir à chacun de ſes maîtres. Il diſoit

» qu'il tenoit du prince Frédéric-
» Henri D'Orange, ſon oncle, les
» principes de bien choiſir un camp;
» d'attaquer une place dans toutes
» les règles; de former un projet,
» de le rouler long-temps dans la
» tête, & de ne rien faire paroître
» qu'au moment de l'exécution; d'ê-
» tre dépouillé d'oſtentation, & de ſe
» remplir de ſentimens vifs & relevés
» pour l'intérêt de la patrie, plutôt que
» pour ſa propre gloire. « En parlant du
duc De Weymar, il diſoit » que de
» rien ce général faiſoit toutes cho-
» ſes, & ne s'enorgueilliſſoit pas de
» ſes ſuccès; que, lorſqu'il avoit du
» malheur, il ne ſongeoit pas tant
» à ſe plaindre qu'à ſe relever; qu'il
» aimoit mieux ſe laiſſer blâmer injuſ-
» tement, que de s'excuſer aux dépens
» de ſes amis qui avoient manqué
» dans l'action; qu'il étoit plus oc-
» cupé à réparer ſes fautes, qu'à per-
» dre ſon temps en apologies; &
» enfin, qu'il cherchoit plus à ſe
» faire aimer par les ſoldats, qu'à

» s'en faire craindre. » Il avoit remarqué ſous le cardinal De la Valette, » que pour être agréable aux » militaires, il falloit, en allant à l'armée, renoncer aux fauſſes délica» teſſes de la cour, à la galanterie, » aux amuſemens du bel eſprit, & » vivre avec les officiers à leur mo» de, ſans façon & ſans affectation. » Il fut confirmé, en voyant la con» duite du comte D'Harcourt, dans » la grande maxime de Céſar, que » de toutes les vertus militaires, la » diligence & l'expédition ſont les » plus eſſentielles, & qu'elles en» traînent ordinairement le ſuccès, » quand elles ſont accompagnées de » circonſpection & de prudence. « *Ramſay, hiſtoire de Turenne.*

1644.

Le duc De Saxe-Weymar, le *bras droit* du grand Guſtave, ſe rendit indépendant après la mort de ce roi conquérant. Lui-même ayant péri quelques années après, la France

réuſſit à s'approprier toute ſa ſucceſſion. Le maréchal De Guébriant commanda pendant quatre ans l'armée Weymariene, qui, par la fin tragique de ce général illuſtre, paſſa ſous les ordres de Turenne. Le nouveau chef ſignale les premiers jours de ſon autorité par un trait qu'il trouve aſſez digne de ſon ame pour le conter lui-même. Voici ſes propres expreſſions:

» M. De Turenne étant allé à » Briſſac, trouva que M. D'Erlac, » qui en étoit gouverneur, s'étoit » retiré dans une maiſon de campa- » gne qu'il avoit en Suiſſe, & avoit » laiſſé une lettre, qu'on donna à » M. De Turenne quand il arriva » dans le château, par laquelle il » lui mandoit que, croyant que le » miniſtre avoit quelque ſoupçon de » lui, il étoit ſorti de la place, & » qu'il la lui remettoit entre les » mains, le priant de lui renvoyer » ſa femme.

» M. De Turenne fut un peu ſur-

» pris de la conduite de M. D'Er-
» lac, qui quittoit un ſi bel établiſ-
» ſement pour un ſoupçon mal fon-
» dé : mais, croyant qu'il ſeroit in-
» digne de lui de profiter de l'action
» de M. D'Erlac pour ſe rendre maî-
» tre de ſon gouvernement, il lui
» envoya M. De Traci pour le prier
» de revenir ; &, trois ou quatre jours
» après, M. D'Erlac revint dans ſa
» place, que M. De Turenne lui re-
» mit entre les mains, & en partit
» quelques jours après. « *Mémoires du vicomte De Turenne.*

L'action eſt d'autant plus belle, que M. De Turenne, ce que par modeſtie il ne dit pas, avoit fort deſiré d'être gouverneur de Briſſac.

1644.

Le duc D'Anguien attaque le célèbre Merci, poſté, avec ſes Bavarois, dans un lieu très-avantageux près de Fribourg, & l'y force après pluſieurs combats très-ſçavans & très-meurtriers. Le général Fran-

çois, pour animer davantage les troupes à emporter les retranchemens qu'il attaque, y jette ſon bâton de commandant ; montrant, par cette action, que, pour empêcher que ce bâton ne tombe entre les mains des Allemands, il faut ſe rendre maître de l'endroit où il a été jetté. Cet héroïque ſtratagême a un ſuccès complet. Il rend les moindres ſoldats de l'armée capables des plus grands efforts. Peut-être que, ſans ce moyen, qui eſt preſque toujours puiſſant, on auroit échoué dans une entrepriſe qui étoit auſſi difficile qu'importante. *Vie de Louis II, prince De Condé.*

1644.

Le duc D'Orléans, ayant les maréchaux De la Meilleraye & De Gaſſion ſous ſes ordres, attaque Gravelines. Les François, après avoir fait leur circonvallation, ſont avertis que Mélos eſt à Bergues avec une aſſez petite armée, mais qui doit

être renforcée de celles du comte D'Iſembourg, De Bucquoi, De Bec, du duc De Lorraine & de Picolomini. La réputation de tant de grands capitaines donne de l'inquiétude à la plus part des officiers aſſiégeans. L'un d'eux dit que *l'armée Eſpagnole eſt une armée de capitaines. Hé bien*, répond Gaſſion, *nos ſoldats battront ces capitaines.* Vie du maréchal De Gaſſion.

Lorſque la place a capitulé, le régiment des gardes, conduit par La Meilleraye, entre le premier dans la place; le premier régiment de l'armée étant le ſeul qui, ſuivant l'uſage du temps, ait droit d'entrer dans une ville conquiſe, quand il eſt aſſez fort pour la garder. Gaſſion voulant y faire entrer le régiment de Navarre, La Meilleraye s'y oppoſe; &, la querelle s'échauffant, ils mettent tous deux l'épée à la main, l'un criant; *A moi Navarre*, & l'autre, *A moi les gardes.*

Les deux maréchaux & les deux

régimens ſont ſur le point d'en venir aux mains, lorſque le marquis De Lambert arrive. Il fait ce qu'il peut pour les appaiſer ; mais, voyant qu'il n'y réuſſit pas, il dit, d'un ton de maître, au régiment des gardes & à celui de Navarre : *Meſſieurs, vous êtes les troupes du roi. Il ne faut pas que la méſintelligence de deux généraux vous faſſe couper la gorge ; c'eſt pourquoi je vous commande, de la part du roi & de M. le duc D'Orléans, de retirer vos armes, & de ne plus obéir ni à M. De la Meilleraye ni à M. De Gaſſion.* Les troupes lui obéiſſent ; & les deux maréchaux, voyant qu'ils ne ſont plus les maîtres, ſe retirent. Cette action, également ſage & hardie, augmente conſidérablement la réputation de Lambert. *Mémoires de Puyſégur.*

1644.

LA crainte de ſe rendre ſuſpect au ſouverain, ou de déplaire à ſes miniſtres, empêche ſouvent de for-

mer des entrepriſes qui ſeroient déciſives pour l'état. Le maréchal De la Mothe-Houdencourt en n'ayant pas le courage de profiter de l'occaſion que la fortune lui préſente en Catalogne, de prendre le roi d'Eſpagne à la chaſſe, & de l'envoyer priſonnier en France, manque de rendre à ſa patrie le ſervice le plus ſignalé. La crainte d'offenſer la régente le fait renoncer à un ſi beau coup. Avec plus de fermeté & de jugement, il auroit ſenti que toute la France lui auroit ſervi de bouclier contre le reſſentiment de la reine mère; & qu'elle-même auroit été obligée de cacher ſon mécontentement, pour ne pas laiſſer ſoupçonner qu'elle avoit plus de tendreſſe pour ſon frère que pour ſon fils. On peut appliquer à La Mothe ce que Tacite dit d'un général de ſon temps: *Nec auſus eſt ſatis, nec providit.* Amelot, notes ſur Tacite.

1644.

LES républicains & les royaliſtes Anglois en viennent aux mains dans les plaines d'Yorck. L'armée Parlementaire eſt battue & miſe en déroute. Olivier Cromwel, un des officiers les plus diſtingués de ce parti, quoiqu'il ne ſerve que depuis trois ans, apprend cet événement dans un lieu écarté où il ſe fait panſer d'une bleſſure qu'il a reçue au commencement de l'action, & remonte à cheval ſans attendre qu'on ait bandé ſa plaie. *A quoi me ſerviroit ce bras, ſi le parlement perdoit la bataille ?* dit-il au chirurgien qui lui demande quelques momens. Il court tout de ſuite, à toute bride, ſur les Royaliſtes. Ayant rencontré ſon général, le comte De Mancheſter, qui fuit avec les autres, il le prend par le bras en lui diſant : *Vous vous méprenez, mylord : l'ennemi n'eſt pas où vous allez ; il faut venir de ce côté ci pour le trouver.*

Mancheſter, piqué d'honneur par ce reproche ingénieux, retourne ſur ſes pas; on recommence à charger; & les troupes, qui avoient d'abord plié, font des efforts ſi prodigieux, qu'elles remportent un avantage complet & déciſif. Le carnage eſt tel, dans cette célèbre & malheureuſe journée, que le chevalier Wane oſe dire dans la chambre baſſe: *Que, ſi toutes les victoires du parlement coûtoient autant de ſang, il ſeroit à ſouhaiter qu'elles ne fuſſent pas fréquentes; parce qu'autrement il faudroit appeller les nations étrangères pour peupler le royaume.* Vie de Cromwel.

1645.

FAIRFAX, qui remplace Mancheſter à la tête des armées parlementaires, attaque Clocheſter. Ennuyé de la longueur du ſiège, il fait propoſer une entrevue au gouverneur de la place, le baron De Capel. Pour tirer parti de cette conférence qui eſt

acceptée, il fait amener au camp le fils de Capel, & l'exhorte, s'il veut conſerver ſes jours, à conjurer ſon père de ſe rendre. *Mon père eſt trop ſage*, répond le généreux enfant, *pour prendre des conſeils de moi. Eh bien*, replique Fairfax en fureur, *vous mourrez, puiſque vous ne voulez pas vivre.*

Capel arrive peu de momens après ce ſingulier entretien. Son fils, nud juſqu'à la ceinture, les mains liées derrière le dos, au milieu de quatre ſoldats dont deux lui appuient un poignard ſur le ſein, & les deux autres un piſtolet ſur l'eſtomach : tel eſt le premier ſpectacle qui s'offre à lui. Pendant qu'il a les yeux fixés ſur ce triſte objet, un officier lui dit : *Préparez vous à vous rendre à des conditions honorables, ou à voir le ſang de votre fils ſacrifié à votre obſtination.*

Quelque terrible que ſoit cette épreuve, le gouverneur la ſoutient avec fermeté. *Mon fils*, s'écrie-t-il,

ſouvenez-vous de ce que vous devez à dieu & au roi. Après avoir répété trois fois ces mots héroïques, il rentre dans la place qu'il continue de défendre de la manière la plus vive, la plus fière & la plus ſçavante. Il ne la rend à la fin, que parce que le ſecours qui lui arrive eſt battu par Cromwel, & qu'il manque tout-à-fait de vivres. *Vie de Cromwel.*

1645.

Les François, commandés par le duc D'Anguien, gagnent la bataille de Nortlingue, dans laquelle le général Bavarois Merci, un des plus grands capitaines du ſiècle, eſt tué. On l'enterre dans le champ de bataille, & on grave ſur ſa tombe ces mots honorables : *Sta, viator, heroem calcas : Arrête, voyageur, tu foules un héros.*

On eſt obligé de dire une choſe tout-à-fait ſingulière & à l'avantage de Merci : c'eſt que, dans tout le cours de deux campagnes que le duc

D'Anguien, le maréchal De Gramont & M. De Turenne, avoient faites contre lui, ils n'avoient jamais rien projetté dans leur conſeil de guerre, que Merci ne l'eût deviné & ne l'eût prévenu, comme s'ils lui euſſent fait confidence de leur deſſein. C'eſt un éloge que peu d'autres généraux ont mérité. *Mémoires du maréchal De Gramont.*

1645.

Le comte Du Pleſſis-Praſlin fait le ſiège de Roſes. Comme la place eſt vivement preſſée, & qu'elle ne peut pas être ſecourue, il compte de s'en voir bientôt le maître. Un événement ſingulier ruine tout-à-coup des eſpérances ſi bien fondées. Il ſurvient, le vendredi ſaint, des pluies ſi conſidérables, que le ſoldat, ne pouvant plus tenir dans la tranchée, ſe diſperſe dans les campagnes, & que le général ſe trouve avec trois cent hommes ſeulement dans le camp. Cette diſperſion n'a

pas les ſuites qu'elle devoit avoir. La garniſon ne fait point de ſortie: &, le temps s'étant remis au beau le jour de Pâques, les troupes, qui pouvoient ſe débander & repaſſer en France, ſe rendent toutes ſous leurs drapeaux. On eſt en état de recommencer bientôt le ſiège, & on emporte la place. *Quincy, hiſtoire militaire de Louis XIV.*

1646.

Les François aſſiègent Courtrai. Charles IV, duc de Lorraine, veut engager le marquis De Caracène à attaquer leurs lignes; mais il ne peut jamais l'y déterminer. *Nous ſommes*, lui dit-il, *bons catholiques, & nous aurons dieu pour ami. Si*, replique Caracène, *mas por enemigo, el diabolo De Gaſſion.*

D'un autre côté, l'abbé De la Rivière, qui eſt un grand poltron, & qui gouverne abſolument le duc D'Orléans généraliſſime de l'armée Françoiſe, veut qu'on lève le ſiège,

Comme il parle avec facilité & avec agrément, ce qu'il dit fait impreſſion ſur le prince & ſur beaucoup d'officiers. Gaſſion qui, eſt naturellement bruſque, & qui d'ailleurs eſt impatienté par ce qu'il entend, rompt en viſière au préſomptueux favori. *Monſieur l'abbé*, lui dit-il, *les beaux eſprits ſont de pauvres engins pour la guerre.* Il accompagne ce diſcours d'un coup d'œil ſi mépriſant, que l'orateur déconcerté ne ſe mêle plus d'un métier qu'il n'entend point. On continue à battre la place, & on l'emporte en peu de temps. *Vie du maréchal De Gaſſion.*

1646.

Le duc D'Anguien, qui, deux mois après, prend le nom de Condé à la mort de ſon père, attaque Dunkerque. Lorſqu'il s'eſt aſſuré de l'événement du ſiège, en mettant les Eſpagnols hors d'état de ſecourir la place, il cherche à l'abréger, pour avoir le temps de faire d'autres opé-

rations avant le quartier d'hiver. Dans cette idée, il fait propoſer une conférence au marquis De Lède. Ce gouverneur l'accepte, & envoie Jacinthe De Veere au camp des François.

Le prince reçoit cet officier avec diſtinction, le félicite ſur la belle défenſe qu'on a faite juſqu'alors, l'aſſure que l'entrepriſe auroit été plutôt terminée ſi elle avoit été traverſée par de moins braves gens qu'eux, lui démontre l'impoſſibilité de recevoir aucun ſecours. *Malgré tout cela*, ajoute Anguien, *je vous laiſſerai ſortir de Dunkerque avec honneur, ſi vous voulez: mais, ſi vous continuez à vous défendre, vous me forcerez d'uſer des rigueurs de la guerre, & de vous deſtiner à une fâcheuſe priſon.*

Le général, qui eſt né avec une grande pénétration, s'apperçoit aiſément de la forte impreſſion que ce diſcours fait ſur De Veere, qui s'étoit aſſez malhonnêtement échappé des mains des François dont il avoit

été priſonnier, & qui attend ſon avancement de Lamboi, dont toute la conſidération eſt attachée à cinq régimens à lui, qui ſont dans la place. Palluau, eſprit enjoué, vif & inſinuant, eſt chargé d'augmenter ce trouble; & il s'en acquitte ſi bien, que De Veere, de retour dans la ville, en fait réſoudre la reddition. Ainſi le marquis De Lède eſt puni de la faute qu'il a faite en choiſiſſant, pour parlementer, un homme qui avoit des intérêts eſſentiellement différens de ceux de la cauſe commune. *Sarraſin, hiſtoire du ſiège de Dunkerque.*

1646.

Le maréchal De la Meilleraye, qui commande une armée Françoiſe en Italie, a la curioſité de voir Porto-Ferrare, qui paſſe pour une place de la première force. Il dit au commandeur Griſoni qui y commande que la fortification eſt bonne; mais que, ſi le roi ſon maître lui commandoit

doit de l'attaquer, il lui en rendroit bon compte en ſix ſemaines. Griſoni lui répond qu'il prend un trop long terme, & que le grand-duc eſt ſi fort ſerviteur du roi de France, qu'il ne faudroit qu'un moment. Le maréchal a honte de ſa groſſièreté, & il l'a répare en diſant : *Vous êtes un galant homme, monſieur le commandeur; & je ſuis un ſot. Je confeſſe que votre place eſt imprenable.* Mémoires du cardinal De Retz.

L'amitié ou la politeſſe n'autoriſent pas un gouverneur à haſarder ſa place. Une confiance déplacée eſt preſque toujours ſuivie d'un revers mérité. Ceſar Cavaniglia, caſtellan de Livourne, ſe conduit ſuivant cette maxime.

Le grand-duc de Toſcane, François, lui avoit donné ordre de rendre les plus grands honneurs à un viceroi de Naples, qui eut la curioſité de voir la citadelle. Don Céſar le prie d'y venir avec peu de ſuite; &, avant de le recevoir,

y fait entrer une compagnie d'infanterie. S'appercevant que ces précautions bleſſent le viceroi : *Monſeigneur*, lui dit-il, *j'ai oui aſſurer à nos pères qu'anciennement on couvroit d'une peau d'âne ceux à qui l'on confioit des places d'importance, pour les avertir que le devoir de leur charge les exemptoit de toute cérémonie & de toute civilité, pour éviter toute ſurpriſe.* Amelot, notes ſur Tacite.

1647.

La France voulant faire paſſer les forces qu'elle a en Allemagne dans les Pays-Bas, où elle eſpère les employer plus utilement, les troupes Weymariennes refuſent d'obéir, dans la crainte d'être traitées avec moins d'égards lorſqu'elles ſeront hors de leur pays, de ſe voir exclues de leurs privilèges, & peut-être diſperſées dans d'autres corps. Turenne, quoiqu'étonné d'un événement ſi imprévu, ne balance pas à envoyer en Flandre les régimens

François qui ſont dans ſon armée ; &, ſuivi ſeulement de quatre domeſtiques, il ſuit les rebèles, & fait à ſon ordinaire les fonctions de général.

Les factieux, touchés de la douceur, de la fermeté & de la conſtance d'un chef qu'ils ont adoré juſqu'alors, offrent de rentrer dans leurs premiers engagemens, s'il peut payer la ſolde de ſix mois qui leur eſt due ; ou en être du moins la caution. Un homme ordinaire n'auroit pas balancé à contracter cette obligation ; mais Turenne, qui ne promet jamais que ce qu'il peut tenir, & qui croiroit ſe déshonorer en manquant à ſa parole, ne veut jamais s'engager.

Tant de vertu fait une impreſſion ſi vive ſur tous les officiers des révoltés, qu'ils ſe rangent à leur devoir. Beaucoup de ſoldats ſuivent leur exemple : Les autres, au nombre de quinze cents, choiſiſſent des chefs parmi leurs compagnons, &

s'éloignent avec une diligence incroyable. Turenne les ſuit à la tête de ceux-là même qui ſe ſont ſoumis, les atteint, & les fait charger. Il alloit faire pendre quelques-uns des priſonniers qu'il a faits, lorſqu'un vieux cavalier qu'on mène à la potence, découvrant ſon ſein & regardant le vicomte en face : *Mon général*, lui dit-il, *ne ſouille point la gloire de tes belles actions, en faiſant mourir par la main d'un bourreau un vieux ſoldat tout cicatriſé qui a affronté mille fois la mort ſous tes étendards.* Turenne attendri lui pardonne ainſi qu'à tous les autres, & ſort honorablement de la plus malheureuſe affaire qui puiſſe arriver à la guerre. *Vittorio Siri.*

1647.

GASSION aſſiège la Baſſée. Comme il ſçait que la place peut être ſecourue d'un moment à l'autre, il preſſe les attaques, emporte en deux jours le chemin couvert, fait

une large brèche, & ſe diſpoſe à emporter les ouvrages de vive force. Avant de donner l'aſſaut, il fait ſignifier que, ſi l'on ne ſe rend à l'inſtant, tout ſera paſſé au fil de l'épée. Le gouverneur intimidé demande quatre heures pour ſe déterminer. Le maréchal met ſa montre ſur le foſſé, & jure que, ſi dans trois quarts d'heure on ne ſe rend, il n'y aura de quartier ni pour la garniſon ni pour les habitans. Sur le champ les clefs ſont apportées. Il étoit temps; le ſecours approchoit, & dans quelques heures la ville étoit dégagée. *Vie du maréchal De Gaſſion.*

1647.

Gaſſion forme le ſiège de Lens, où il eſt tué en s'efforçant d'arracher un pieu de la paliſſade qui défend le chemin couvert; occupation plus digne d'un grenadier que d'un général.

Jean De Gaſſion étoit fils d'un préſident au parlement de Pau. La

paſſion qu'il avoit pour la guerre fut long-temps & fortement traverſée. Son père, en ſe rendant en 1524, lui dit avec chagrin : *Souvenez-vous bien, mon fils, de ce que je vous ai tant de fois répété ſur la délicateſſe du métier que vous allez faire. Sçachez que vous m'aurez pour le plus grand de vos ennemis, ſi vous manquez de cœur ; & que je ſerai le ſecond de tous ceux que vous pourrez quereller mal-à-propos.*

Gaſſion contoit à madame De Motteville que, lorſqu'il ſortit de la maiſon paternelle pour aller chercher fortune à la guerre, il n'avoit que vingt ou trente ſols pour faire ſon voyage ; &, qu'en marchant dans les chemins, il mettoit ſes ſouliers au bout d'un bâton pour les conſerver. *Mémoires de Motteville.*

Après avoir fait une campagne dans la Valteline, Gaſſion s'attacha au duc De Rohan, qui, à la tête des Calviniſtes, ſoutenoit la guerre civile avec une grande réputation

de talent. Quoique bleſſé au pont de Cameretz, il ne veut pas ſe ſéparer de ſon général. *Mais pourrez-vous nous ſuivre?* lui dit le duc. *Qui m'en empêchera* ? répond Gaſſion : *vous n'allez pas ſi vîte dans vos retraites.* Cette repartie, obligeante ſans être fade, fait honneur au jeune militaire & fixe les yeux ſur lui.

Il paſſe enſuite au ſervice du grand Guſtave, alors la meilleure école de l'Europe. Ce prince, charmé d'une action de vigueur & d'intelligence qu'il lui avoit vu faire, lui donne une gratification conſidérable : elle eſt partagée ſur le champ à tous ceux qui ont eu part au combat. *Cet argent n'étoit que pour vous*, lui dit Guſtave. *Et moi*, replique le jeune officier, *je l'ai diſtribué à mes compagnons, pour leur conſerver la volonté qu'ils ont de mourir pour votre ſervice, que je dois plus chérir & que j'eſtime plus que ma vie.*

Après le paſſage du Lech, Gaſſion fut logé à Ausbourg chez le

magiſtrat, qui en parla avec enthouſiaſme à Guſtave. Ce prince, qui avoit déjà pris beaucoup d'eſtime & de tendreſſe pour *ſon brave*, ainſi qu'il l'appelloit, l'envoya chercher & lui dit avec complaiſance : *Mi Galle, novi te egregium militem ; diſco te eſſe optimum hoſpitem : quid de te poſſum dicere ampliùs ?* Gaſſion, qui ne ſçait pas le ſujet de ces obligeantes paroles, répond : *Fore me tecum victorem, vel pro te mortuum.* Le roi ſe tourna vers ceux qui étoient autour de lui : *Voilà*, leur dit-il, *le ſeul François de qui j'aie oui dire du bien à ſon hôte.*

Valſtein étoit campé à Nuremberg avec ſoixante mille hommes. Le roi de Suède, qui étoit en préſence avec vingt mille hommes ſeulement, attendoit des ſecours de pluſieurs côtés. Il chargea Gaſſion de faciliter leur arrivée. Cet officier le fit, & battit en même-temps un corps conſidérable d'Autrichiens. Ce ſervice étoit ſi important, que

Guſtave exigea que le vainqueur lui demandât quelque choſe. *Je ſouhaite*, lui répondit-il, *d'être encore envoyé au-devant des troupes qui doivent arriver.* Le roi, tranſporté de joie, lui dit en l'embraſſant : *Marche ; je te réponds de tout ce que tu laiſſes ici : je garderai tes priſonniers, & t'en rendrai bon compte.*

Telle étoit la réputation de conduite & de talent qu'avoit Gaſſion dans toute l'Allemagne, que, pour le faire conſentir à un mariage très-conſidérable, on s'adreſſa à Guſtave. *Sire*, répond Gaſſion à ce grand prince qui le preſſoit très-vivement, *j'ai beaucoup de reſpect pour le ſexe ; mais je n'ai point d'amour, & ma deſtinée eſt de mourir ſoldat & garçon.*

Gaſſion étant entré au ſervice de la France ſa patrie, Louis XIII le mène à la chaſſe par un temps très-froid. Il parle légèrement ſur les perſonnes de la ſuite du roi, que ce temps fait murmurer ; & le roi lui

demande s'il n'a pas plus pitié des ſoldats que des courtiſans. *Non, ſire*, répond Gaſſion : *Quand il ſont en quartier, ils ne peuvent pas avoir froid au coin du feu; &, quand ils ſont en campagne, le fantaſſin n'a pour s'échauffer qu'à marcher, & le cavalier n'a qu'à ſe battre.*

Gaſſion avoit établi, parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime que la ſpéculation étoit merveilleuſe dans le cabinet; mais qu'il falloit néceſſairement de l'audace & de l'action à la guerre. Il ne trouvoit preſque rien d'impoſſible. Lorſqu'on oppoſoit quelques difficultés au cardinal De Richelieu, il diſoit quelles ſeroient levées par Gaſſion. S'adreſſant un jour à ce colonel, il lui dit d'une manière obligeante : *Pour moi, je fais grand cas d'un* OSER, *& ſçais tout ce qu'il vaut.* Vie du maréchal De Gaſſion.

Un officier repréſentant à Gaſſion les difficultés inſurmontables d'une choſe qu'il alloit entrepren-

dre : *J'ai dans ma tête, & je porte à mon côté*, répondit ce général, *de quoi ſurmonter cette prétendue impoſſibilité.* Perrault, hommes illuſtres.

Un profeſſeur du collège de Lizieux à Paris, nommé Marcel, compoſa l'éloge funèbre du maréchal De Gaſſion, & l'annonça par une affiche publique. L'univerſité, qui ne jugea pas convenable qu'un homme de ſon corps fît le panégyrique d'un Calviniſte, lui fit défenſe de le prononcer. L'orateur en appella au chancelier Séguier, qui, auſſi foible & auſſi ſuperſtitieux que les gens qu'on traduiſoit à ſon tribunal, ordonna qu'on s'en tiendroit à la délibération de l'univerſité. Un ſiècle après, l'académie Françoiſe a propoſé pour ſujet de ſon prix d'éloquence, l'éloge du maréchal De Saxe. *Mémoires pour l'hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

1647.

Les Napolitains, las du joug Eſ-

pagnol qu'ils trouvent trop peſant, ſe révoltent, & ſe mettent ſous la protection de la France. Le duc De Guiſe qui ſe trouve à Rome va ſe mettre à leur tête avec le titre de généraliſſime. Ceux qui veulent former une république libre & indépendante, cherchent à décrier ce prince, en répétant ſans ceſſe qu'il eſt François, & que ſon deſſein eſt de les livrer à la France. Six mille furieux, aſſemblés dans une place publique, font retentir ces cris; un mot les appaiſe. *Non*, dit le duc à l'un d'entr'eux; *la France n'eſt pas ma patrie: je ſuis né dans la chaloupe qui m'a amené ici.* La multitude, charmée de cette réponſe, jure de n'obéir qu'à lui. *Relation de l'abbé Baqui.*

Le duc De Guiſe charge Cériſantes d'aller attaquer Caſtellamare, avec un petit corps qui ſe mutine & demande de l'argent.

» J'envoyai, dit le duc, leur en » promettre pour appaiſer ce défor-

» dre ; mais les ſoldats lui perdirent
» le reſpect, le menaçant de le tuer,
» s'il les preſſoit davantage. Il vint
» m'en avertir, afin d'y porter re-
» mède ; j'y courus auſſi-tôt, & vis
» qu'à mon abord tous ces révoltés
» ſouffloient leurs mèches, & les
» compaſſoient, ſe préparant à tirer
» ſur moi, en me préſentant leurs
» mouſquets. Je leur demandai fiè-
» rement qui étoient ceux qui ne ſe
» fioient pas à ma parole, & ne vou-
» loient pas m'obéir. Un inſolent
» me répondit, c'eſt moi, & généra-
» lement tous les autres. Je pouſſai
» mon cheval droit à lui, & mettant
» l'épée à la main, la lui paſſant au
» travers du corps, je le tuai tout
» roide. Y en a t-il d'autres, m'é-
» criai-je, qui veuillent mourir de ma
» main ? Un de ſes camarades me dit
» que c'étoit lui. Vous ne le méritez
» pas, lui répondis-je, mais vous
» mourrez de celle d'un bourreau.
» Et, le prenant par le collet, je le
» fis déſarmer ; &, le faiſant confeſſer

» par un aumonier du régiment, je » le fis pendre à un arbre.

» Tout le reſte, étonné de ma ré- » ſolution, mit les armes bas & me » demanda pardon. Alors je leur » commandai de marcher: &, leur » faiſant voir de l'argent que j'avois » fait apporter pour leur donner, je » leur dis que, pour les punir de leur » révolte, ils n'en recevroient de » trois jours. Après quoi, les ayant » accompagnés un quart de lieue, » je m'en revins dans la ville. « *Mémoires du duc De Guiſe.*

1648.

L'AUDACE des Eſpagnols, qui, contre leur coutume, ſe mettent de bonne heure en campagne dans les Pays-Bas, eſt extréme. Ils font mettre par dériſion dans les gazettes d'Anvers, qu'*ils ſont réſolus de faire jetter des monitoires, pour ſçavoir ce qu'eſt devenue l'armée de France, qu'ils ont cherchée par-tout où elle devoit être, ſans l'avoir jamais pu rouver.*

Lorſque le prince De Condé a ce qu'il lui faut pour agir avec quelque apparence de ſuccès, il cherche les occaſions. Pour toute harangue, il dit à ſes ſoldats, avant de livrer la bataille de Lens : *Mes amis, ayez bon courage. Il faut néceſſairement combattre aujourd'hui. Inutilement on chercheroit à reculer. Vaillans & poltrons, tous ſe battront, les uns de bonne volonté, les autres par force.*

Les François répondent ce jour là très-vigoureuſement aux monitoires des Eſpagnols, & remportent ſur eux une victoire complette. Des courtiſans avoient déjà jetté dans l'eſprit de Louis XIV, encore enfant, de ſi odieux & ſi injuſtes préjugés, qu'il s'écrie avec une grande exclamation, *que le parlement ſera bien fâché de cette nouvelle.* Mémoires de madame De Motteville.

1648

Le maréchal De la Ferté attaque Epinal, ville ſituée à l'entrée des Vo-

ges, & la clef d'une partie importante de la Lorraine. Les assiégés se défendent avec tant d'activité, d'intelligence & de valeur, qu'il est obligé de renoncer à son entreprise. Les colonels Béru & Remecourt qui commandent dans la place lui font dire que, s'il ne trouve pas la brèche suffisante, ils feront abbattre cinquantes toises de muraille pour qu'il puisse donner l'assaut. Cette hardiesse méprisante détermine quelques téméraires de l'armée Françoise à s'approcher des murs. Ils n'y gagnent que des coups de faux, que les assiégés ont préféré au feu pour leur défense. Un Gascon, très-déterminé, qui en a reçu cinq ou six, dit qu'*il falloit qu'on l'eût pris pour un pré, tant on l'avoit bien fauché.* Mémoires de Bauveau.

1648.

Les deux classes de l'école de Westminster ne sont séparées que par un rideau, qu'un écolier déchira

un jour par hasard. Comme cet enfant étoit d'un naturel doux & timide, il trembloit de la tête aux pieds, dans la crainte du châtiment qui lui seroit infligé par un maître connu pour être très-rigide. Un de ses camarades le tranquillisa, en lui promettant de se charger de la faute & de subir la punition : ce que réellement il fit. Ces deux amis, qui étoient devenus hommes lorsque la guerre civile éclata, embrassèrent des intérêts opposés : l'un suivit le parti du parlement, & l'autre le parti du roi ; avec cette différence, que celui qui avoit déchiré le rideau tâcha de s'avancer dans les emplois civils, & celui qui en avoit subi la peine, dans les militaires.

Après des succès & des malheurs variés, les Républicains remportèrent un avantage décisif dans le nord de l'Angleterre ; firent prisonniers tous les officiers considérables de l'armée de Charles ; & nommèrent, peu après, des juges pour faire le

procès à ces rebèles, ainſi qu'on les appelloit alors. L'écolier timide, qui eſt un de ces magiſtrats, entend prononcer parmi les noms des criminels celui de ſon généreux ami qu'il n'a pas vu depuis le collège, le conſidère avec toute l'attention poſſible, croit le reconnoître, s'aſſure par des queſtions ſages qu'il ne ſe trompe pas; &, ſans ſe découvrir lui-même, prend avec un grand empreſſement le chemin de Londres. Il y emploie ſi heureuſement ſon crédit auprès de Cromwel, qu'il préſerve ſon ami du triſte ſort qu'éprouvent ſes infortunés complices. *Spectateur moderne.*

1649.

LA caiſſe militaire, que les Turcs portent dans leurs expéditions, eſt toujours placée dans la tente du ſultan, ou du viſir, au milieu du camp; & elle eſt gardée par un détachement de ſpahis qu'on relève de temps en temps. Quoique les coffres ſoient

aſſez ſouvent vuides, on ne laiſſe pas de les expoſer aux yeux des ſoldats, garnis de leurs cadenats, & gardés ſelon la coutume, de peur qu'on ne paroiſſe être ſans argent, & que ce ſoupçon ne rallentiſſe l'ardeur des troupes lorſqu'il faut combattre. C'eſt un des meilleurs ſtratagêmes pour inſpirer du courage à une armée.

Sous le règne d'Amurat IV, les Autrichiens pouſſent les Turcs juſqu'à la tente où ſe garde le tréſor. A la vue de cet important objet, les infidèles ſentent revivre toute leur ardeur, font des efforts dont on ne les croyoit pas capables, & arrachent la victoire des mains de leurs ennemis. *Mœurs & uſages des Turcs.*

1649.

Les guerres civiles de la Fronde, qui troublent la France depuis un an, dégénèrent en une ſorte de plaiſanterie qui eſt tout-à-fait dans le goût de la nation : ce qui donne oc-

caſion au bon mot du grand Condé, que *cette guerre ne peut être écrite qu'en vers burleſques, parce qu'on y paſſe les jours entiers à ſe moquer les uns des autres.* Mémoires de Nemours.

1650.

LA minorité de Louis XIV eſt remplie de troubles. Condé, après avoir ſoutenu les intérêts de la cour, devient ſuſpect au cardinal Mazarin; & eſt arrêté avec Conti ſon frère, & ſon beau-frère le duc De Longueville. Turenne ſe déclare pour ces trois princes; &, dans la vue de rompre leurs fers, ſe joint aux Eſpagnols. Il eſt battu par l'armée Royale près de Rhétel. Interrogé longtemps après, par un homme également borné & indiſcret, comment il avoit perdu cette bataille, & celle de Mariendal, il répondit ſimplement, *Par ma faute.* Les gens du métier prétendoient qu'il n'avoit jamais mieux déployé les reſſources de ſon

génie que dans ces deux grandes occaſions.

» Si je voulois, diſoit-il, me faire » juſtice un peu ſévèrement, je di- » rois que l'affaire de Mariendal eſt » arrivée pour m'être laiſſé aller, » mal-à-propos, à l'importunité des » Allemands qui demandoient des » quartiers; & que celle de Rhétel » eſt venue pour m'être trop fié à » la lettre du gouverneur qui pro- » mettoit de tenir quatre jours, la » veille même qu'il ſe rendit. Je » fus dans ces occaſions trop cré- » dule & trop facile. Mais, quand un » homme n'a pas fait de fautes à la » guerre, il ne l'a pas faite long- » temps «. *Œuvres de S. Evremont.*

Le vainqueur de Turenne, le maréchal Du Pleſſis-Praſlin, perd ſon ſecond fils dans cette brillante occaſion, après avoir perdu l'aîné dans une victoire fort glorieuſe, qu'il avoit remportée devant Crémone.

» Ce maréchal m'a avoué depuis, » en me parlant de la mort de ſes

» deux fils, que la joie de gagner » une bataille eſt ſi ſenſible, qu'elle » élève l'ame d'un homme au-deſ- » ſus de tout ce qui peut la toucher » dans le monde ; me faiſant enten- » dre que ce qui regarde notre hon- » neur & notre gloire nous paroît » plus propre, & nous eſt plus cher » que nos enfans, que nous ne ſçau- » rions aimer que comme d'autres » nous-mêmes ; au lieu que nous » nous aimons bien moins nous-mê- » mes que notre honneur, pour le- » quel nous nous ſacrifions tous les » jours «. *Mémoires de madame De Motteville.*

Turenne, chagrin de voir révolter en Allemagne une partie de ſon armée, avoit fait arrêter le général Roſe qu'il ſoupçonnoit d'avoir préparé cet événement. Le cardinal Mazarin lui rend la liberté, pour l'oppoſer à Turenne même. Roſe lui prend à Rhétel ſon bagage, & lelui renvoie en lui faiſant dire que *ce n'eſt point à ſon équipage, mais à ſa*

perſonne qu'il en veut. Mémoires de Monglat.

» Lorſque le maréchal Du Pleſ-
» ſis-Praſlin, qui attaquoit Rhétel,
» fut d'avis d'aller au-devant de Tu-
» renne qui; à la tête des rebèles de
» France & des Eſpagnols, s'avan-
» çoit pour ſecourir la place, j'ajou-
» tai, dit Puiſégur, qu'il falloit faire
» demeurer les bagages, afin que
» nous puſſions aller plus vîte; &
» commander qu'on n'y laiſsât que
» les valets, un ſergent & quinze
» hommes de chaque régiment.
» Lorſque cela fut commandé, tout
» le monde ſe mit à crier contre
» moi, en diſant que je n'avois là
» qu'un mulet, & qu'il m'étoit bien
» aiſé de conſeiller que les autres
» laiſſaſſent leur bagage. Je leur re-
» pondis: Si je n'ai ici qu'un mulet,
» & que je le laiſſe, je laiſſe auſſi
» bien tout mon bagage, que vous
» qui laiſſez votre chariot. Je dis à
» monſieur le cardinal Mazarin que,
» quand les François alloient au

» combat, & qu'ils avoient leur » bagage derrière, chaque capitai- » ne y envoyoit une partie des meil- » leurs hommes qu'il eut; & qu'ainſi » les troupes étoient affoiblies de » leurs plus forts ſoldats: que les » ennemis faiſoient tout le contrai- » re, en faiſant monter ſur leurs » chevaux les valets qu'ils ont au » bagage, & les faiſant combattre » comme eux. Leur raiſon eſt que, » s'ils gagnent la bataille, ils ſont » aſſurés qu'ils ne perdront pas leur » bagage; & que, s'ils la perdent, » ils perdent toujours leur bagage.

» Après l'action, le cardinal Ma- » zarin me dit: Puiſégur, tout nous » a réuſſi comme vous me l'aviez » dit; qu'eſt-ce qu'il y auroit main- » tenant à faire? Ce ſeroit, lui ré- » pondis-je, d'aller au Havre trou- » ver monſieur le prince, & lui dire; » Toutes les forces d'Eſpagne, les » vôtres, & tous vos amis, n'ont » pu empecher que nous n'ayons » gagné la bataille; mais: bien loin

» de

» de me ſervir de ce bel avantage, » je viens ici pour vous ſortir tous » trois de priſon, & vous ramener à » la cour; mais à condition que vous » ſervirez bien le roi, & que vous » ſerez de mes amis. Il me répon- » dit : Vous n'êtes pas le premier » qui m'a dit cela; mais cela ne ſe » peut pas faire. « *Mémoires de Puy-ſégur.*

Turenne, quoique vaincu à Rhétel, paroît ſi grand aux Eſpagnols, qu'ils lui donnent pouvoir de nommer à tous les emplois qui vaquent par la mort des officiers tués dans le combat, & lui envoient cent mille écus à compte de ce qu'ils lui ont promis. Mais cet homme, vertueux juſques dans ſes égaremens, averti qu'on travaille efficacement à la liberté des princes, renvoie les cent mille écus, & ne croit pas devoir prendre l'argent d'une puiſſance avec laquelle il voit que ſon engagement va finir. *Raguenet, hiſtoire de Turenne.*

1650.

MALGRÉ la licence que les guerres civiles de France ont introduite parmi les gens de guerre, Fabert contient dans la diſcipline la plus exacte les troupes qui ſont en garniſon dans ſon gouvernement de Sédan; &, ce qui eſt plus difficile, celles qui ne font qu'y paſſer. Les Sédanois eſſaient à pluſieurs repriſes de lui faire recevoir quelques foibles marques de la reconnoiſſance qu'ils ont pour des ſoins ſi précieux: toutes leurs tentatives ſont inútiles. Un voyage qu'il fait à la cour leur fait haſarder d'offrir à ſa femme une belle tenture de tapiſſerie qu'ils ont fait venir de Flandre. Le préſent eſt du goût de madame De Fabert; mais elle le refuſe, pour ne pas déplaire à ſon mari.

Quelque temps après ſon retour, Fabert apprend que ce meuble eſt à vendre, & qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. Fabert, qui ne veut

pas être l'occaſion d'une perte pour le magiſtrat, lui envoie l'argent qu'il a débourſé, & pour l'achat de la tapiſſerie, & pour les frais du tranſport. Deux jours après, il la fait vendre, & ordonne que le produit en ſoit employé aux fortifications. *Vie du maréchal Fabert.*

1650.

Un trait, rapporté par Puyſégur, peint admirablement le caractère du cardinal Mazarin. Voici les propres termes de l'hiſtorien :

» Un capitaine de la garniſon de » Nieuport promettoit de faire » prendre la place par les troupes du » roi de France, & de donner ſon » père, ſa mère, ſa femme & quatre » enfans qu'il avoit, pour ôtages. La » facilité qu'il en donnoit, étoit qu'il » y avoit longtemps qu'il étoit dans » la place, qu'il en gardoit une por- » te, que ſon poſte étoit fixe, & qu'il » gardoit auſſi un lieu où il y avoit » treize pièces de canon dont les em-

» braſures étoient baſſes ; & par leſ-
» quelles on pouvoit fort bien entrer.
» La choſe fut reconnue, & l'on trou-
» va qu'on y pouvoit entrer facile-
» ment.

» M. le cardinal avoit promis de
» donner à cet homme deux cent
» mille livres qui étoient en dépôt en
» Hollande. Dans le commence-
» ment du mois d'août, que tout
» étoit prêt & bien diſpoſé pour cette
» entrepriſe, ce capitaine vint trou-
» ver M. Deſtrade pour voir s'il lui
» donnoit cette ſomme, ou s'il la
» mettroit entre les mains d'une tier-
» ce perſonne ; que, pour lui, il lui
» meneroit ſon père, ſa femme & ſes
» enfans au lieu qu'on lui marque-
» roit. Il fut en Hollande ; & l'hom-
» me lui dit que M. le cardinal avoit
» retiré cent mille livres des deux
» cent. Il revint trouver M. Deſtra-
» de, & lui dit qu'il voyoit bien
» qu'on lui manquoit de parole, &
» qu'il ne vouloit plus tenir la pro-
» poſition qu'il avoit faite. M. Deſ-

» trade fit tout ce qu'il put pour l'o-
» bliger à prendre les cent mille li-
» vres, & l'aſſuroit que M. le cardi-
» nal lui bailleroit les autres, & dit
» même qu'il s'obligeroit à la ſom-
» me qui reſtoit à payer. L'homme
» ne le voulut pas accepter, & par
» ce moyen ſe retira de cette affai-
» re. « *Mémoires de Puyſégur.*

1650.

LES partiſans de la maiſon de Stuart battent deux fois en Ecoſſe les parlementaires d'Angleterre. Cromwel, que les malheurs de ſes lieutenans rendent plus cher, plus reſpectable, & plus néceſſaire à la nouvelle republique, va prendre le commandement de l'armée. Il attaque les royaliſtes à Dumbar. On lui annonce, durant la plus grande chaleur de l'action, que ſon gendre Ireton eſt bleſſé, & que l'aîle droite à la tête de laquelle il combattoit eſt miſe dans un grand déſordre. *Nous n'aurions pas de gloire à vaincre l'ennemi, s'il ne nous*

réſiſtoit point en quelque endroit, répond-il ſans s'émouvoir. En même-temps il vole au ſecours des ſiens qu'il trouve totalement défaits. Sa préſence rétablit tout. On ſe croit invincible dès qu'on le voit, & on le devient. Sa victoire eſt ſi entière, qu'elle aſſure pour toujours la tranquillité de ſon adminiſtration. *Vie de Cromwel.*

1652.

Le grand Condé, aigri par l'affront qu'on lui a fait en l'arrêtant, recommence la guerre civile. Il marche à Gien, petite ville ſur la Loire, où eſt la cour qu'il s'eſt propoſé d'enlever. Son eſpérance eſt de beaucoup augmentée lorſqu'il a battu & diſſipé les troupes du maréchal D'Hocquincourt. Malheureuſement pour le vainqueur, Turenne, qui partage avec le général négligent & battu le commandement de l'armée royale, prend une réſolution ſage & hardie, qui rend inutiles les premiers

ſuccès, qui force même le prince à porter ailleurs le théâtre de la guerre.

Cette journée eſt trop importante pour que Mazarin n'en faſſe pas publier une relation. Elle commence par le conſeil que Turenne avoit donné la veille à D'Hocquincourt de rapprocher ſes quartiers. Turenne exige la ſuppreſſion de cet article, comme trop mortifiant pour un homme de courage qui, n'ayant pas la même délicateſſe, oſe répandre que le vicomte n'eſt pas venu aſſez tôt à ſon ſecours. Turenne ſe contente de répondre *qu'un homme auſſi affligé que le maréchal D'Hoquincourt doit avoir au moins la liberté de ſe plaindre.* Ramſay, hiſtoire de Turenne.

1652.

L'HISTOIRE a beaucoup parlé du terrible combat que le grand Condé, à la tête des mécontens, ſoutint dans le fauxbourg S. Antoine, contre les troupes royales commandées par

Turenne. Il eſt ſingulier que la particularité la plus remarquable de cette mémorable journée ait été oubliée ?

Les mécontens, fatigués d'une action très-vive, très-opiniâtre, très-ſanglante, & ne pouvant plus balancer des forces trop ſupérieures, lâchent pied, ſans qu'il ſoit poſſible ni de les rallier, ni de leur faire tourner le viſage. Condé prend le parti de monter à cheval, de gagner la tête des ſiens qui s'enfuient en confuſion dans la grande rue, & de marcher ainſi avec eux, comme s'il prenoit réellement le même parti. Lorſque, d'un pas grave & à la tête de ſes ſoldats qui ſe forment peu à peu, le prince eſt arrivé vers les halles, il tourne tout d'un coup. Ceux qui le ſuivent tournent comme lui par une converſion à droite; de ſorte que, par ce mouvement, cette maſſe d'infanterie ſe trouve tout d'un coup en face & à la vue de l'ennemi victorieux, qui eſt fort étonné de ſe voir chargé,

lorſqu'il croit la journée finie. Condé croyoit devoir principalement ſon ſalut à cette belle manœuvre, ainſi qu'il l'a dit pluſieurs fois à Caderouſſe, de qui Folard le tenoit. *Folard, commentaire ſur Polybe.*

1652.

LA régente de France, Anne d'Autriche, voulant pourvoir à la ſureté des places de la Meuſe, le marquis De Noirmoutier lui conſeille de charger de leur conſervation le gouverneur de Sédan. Ce parti lui paroiſſant ſage, elle écrit à Fabert que, de l'avis de Noirmoutier, elle lui donne l'inſpection de toutes les villes ſituées ſur la Meuſe.

Cette clauſe, de l'avis de Noirmoutier, deplaît à Fabert. Il renvoie la lettre à Le Tellier ſecrétaire d'état, l'aſſurant » qu'il eſt très-obligé à M. » De Noirmoutier de l'avoir re- » commandé au roi; mais qu'il ne peut » pas, ſans déplaiſir & ſans honte, voir, » dans la lettre qu'on lui a envoyée,

» que le pouvoir dont on l'honore » lui eſt donné pour une autre con- » ſidération que pour celle des ſervi- » ces qu'on peut tirer de lui. « *Vie du maréchal Fabert.*

1654.

Le grand Condé, avec les Eſpagnols dont il a embraſſé les intérêts, forme le ſiège d'Arras. Turenne, La Ferté & D'Hocquincourt, qui ont une longue & pénible marche à faire pour ſecourir cette place, laiſſent tous les bagages de l'armée ſous la conduite de Siron, avec des forces ſuffiſantes pour leur ſureté. Lorſque ce lieutenant-général eſt à la vue du camp & dans une grande plaine fort découverte, il croit ſa miſſion finie, & prend le devant avec la tête de l'eſcorte pour aller rendre compte de ſes ſuccès aux généraux.

Luxembourg, qui, comme Condé, porte l'écharpe Eſpagnole, & qui eſt en embuſcade avec un corps de cavalerie, témoin de cette né-

gligence, ſe porte, avec une diligence incroyable, à la tête de la colomne des équipages ; en détourne la marche, qu'il fait diriger ſur Saint-Paul, où il conduit tous les bagages de l'armée Françoiſe, tandis que Siron aſſure qu'ils entrent actuellement dans le camp. *Mémoires de Feuquières.*

Tandis qu'on fait des diſpoſitions pour attaquer les retranchemens des Eſpagnols, La Ferté trouve hors du camp un garde de M. De Turenne, lui demande bruſquement pourquoi il eſt ſorti des lignes ; &, ſans attendre de réponſe, le bat avec beaucoup d'emportement. *Il faut*, dit le vicomte à ſon garde, qui ſe préſente à lui tout en ſang ; *il faut que vous ayez étrangement manqué à votre devoir, pour avoir obligé M. le maréchal à vous traiter de la ſorte.* Sur cela, ſans vouloir rien écouter, il renvoie ce malheureux par le lieutenant de ſes gardes, qu'il charge de dire à La Ferté, ſon collègue

dans le commandement, qu'il lui fait excuſe de ce que cet homme lui a manqué de reſpect, & qu'il le remet entre ſes mains pour en faire telle punition qu'il lui plaira. La Ferté eſt ſi étonné d'un procédé ſi noble, que, quoique jaloux & ennemi de Turenne, il s'écrie : *Cet homme ſera-t-il toujours ſage, & moi toujours fou?* Ramſay, hiſtoire de Turenne.

Turenne, arrivé pour ſecourir Arras, veut reconnoître lui-même les retranchemens de l'armée Eſpagnole. Il eſt généralement blâmé de cette témérité apparente. La liberté qu'on a de s'expliquer avec lui, fait qu'on oſe lui dire qu'en s'approchant ſi fort, il a expoſé la cavalerie qu'il avoit avec lui à une défaite entière, parce que les aſſiégeans pouvoient aiſément ſortir de leurs lignes & l'envelopper.

» Ils le pouvoient ſans doute, ré» pond Turenne ; & je n'aurois ja» mais haſardé cette démarche du

» côté du prince De Condé. La » connoiſſance que j'ai du phlègme » Eſpagnol, m'a fait ſentir que je ne » courois nul riſque. J'étois ſûr qu'à » mon approche, Fernando De So- » lis n'entreprendroit rien de ſon » chef ; qu'il demanderoit les or- » dres de Fuenſaldagne, qui vou- » droit avoir ceux de l'archiduc, » ſequel feroit appeller Condé, pour » délibérer ſur ce qu'il y avoit à » faire. Pendant toutes ces conſul- » tations, j'avois le temps de faire » toutes mes obſervations, ſans au- » tre danger que celui du canon. «

On ſçut, après que les lignes eurent été forcées, que tout s'étoit paſſé comme l'habile général l'avoit conjecturé ; & que le conſeil, retardé par ces formalités, ne s'étoit déterminé à attaquer que quand il n'étoit plus temps. *Mémoires du duc D'Yorck.*

Le quartier des Eſpagnols ayant été forcé par Turenne, Condé repouſſe D'Hocquincourt & La Ferté;

tient en échec Turenne même ; &, quoiqu'abandonné par l'archiduc, conduit l'armée à Douai par la plus belle retraite qui eût été faite. Le roi d'Eſpagne a raiſon de lui écrire : *Mon couſin, j'ai appris que tout étoit perdu, & que votre alteſſe a tout ſauvé.* Banage, annales des Provinces-Unies.

Le marquis, depuis maréchal D'Humières, introduit dans le camp François, durant le ſiège d'Arras, la même propreté, la même abondance, la même délicateſſe qui règnent dans les cours les plus voluptueuſes & les plus magnifiques. Il eſt le premier qui porte ſa vaiſſelle d'argent à l'armée, qui s'aviſe d'y donner de l'entremets & un fruit régulier. Ce ton eſt contagieux, & il infeſte bientôt toute l'Europe. Tous ceux qui aiment que le genre de vie qu'on mène ſoit aſſorti à l'état qu'on a embraſſé, ſont véritablement indignés d'une révolution ſi funeſte. *Mémoires de Gourville.*

Le maréchal De la Ferté, lorſque ſon âge & ſes infirmités l'eurent mis hors d'état de ſervir, faiſoit préparer les équipages de ſon fils. Parmi les mémoires qu'on lui préſente, celui du maître-d'hôtel ſe trouve chargé de truffes, de morilles, & d'autres choſes néceſſaires pour une chère délicate. Le vieux guerrier, révolté d'une molleſſe ſi déplacée, rejette le mémoire avec indignation. *Ce n'eſt pas ainſi que nous avons fait la guerre*, dit-il très-ſenſément. *De la groſſe viande apprêtée très-ſimplement, c'étoient là tous nos ragoûts. Dites à mon fils que je ne veux entrer pour rien dans une dépenſe auſſi folle & auſſi indigne d'un homme de guerre.* Rollin, traité des études.

1654.

Le prince De Conti commande l'armée Françoiſe deſtinée à agir contre la Catalogne. Buſſi-Rabutin, qui ſert ſous lui, inſulte un fort nommé la tour de Villars, dont la

garniſon inquiète les convois qui viennent au camp. Le gouverneur, Franciſco Rodriguès, qui, comme tous les gens bornés, ne voit rien d'auſſi grand que ſon poſte, voyant qu'il faut ſe rendre, ſe lamente & crie de toute ſa force : *Ah pauvre roi Philippe !* comme ſi le roi d'Eſpagne eût perdu la couronne en perdant la tour de Villars. *Mémoires de Buſſi-Rabutin.*

1654.

Un corps aſſez conſidérable d'Ecoſſois, fidèles au ſang des Stuarts, prennent les armes, & envoient Drumont à Paris pour inviter Charles II à venir ſe mettre à leur tête. Lorſqu'il a expoſé le ſujet de ſa commiſſion devant le prince & ſon petit conſeil, Hyde lui demande *quelles commodités le roi trouvera parmi eux ? Elles ne peuvent pas être telles que nous le ſouhaiterions*, répond-il ; *mais, autant qu'il dépendra de nous, le néceſſaire ne lui manquera*

pas. L'étonnement de Drumont eſt extrême lorſqu'il voit que le roi ne reprend pas ſon chancelier, & qu'il ne paroît occupé que de ſes aiſes, pendant que des ſujets malheureux haſardent leur vie pour le placer ſur le trône.

Un homme d'eſprit dit, à cette occaſion, que *ſi Cromwel s'étoit aviſé d'offrir à Charles de bonnes penſions pour la couronne, le marché ſe ſeroit conclu ſans de grandes difficultés.* Mémoires de Burnet.

1654.

Les François s'étoient établis dans l'iſle de la Tortue, près de Saint-Domingue. Les Eſpagnols, auxquels ce voiſinage ne plaît pas, entreprennent de les en chaſſer. Les ſoldats, qui forment la garniſon du fort qu'on y a bâti, montrent une foibleſſe déshonorante. Un des plus lâches & des plus mutins oſe faire, d'un air inſolent, au gouverneur la propoſition de ſe rendre. Fontenai

lui brûle ſur le champ la cervelle d'un coup de piſtolet, en diſant : *Traître, ſi j'en ſuis réduit là, tu n'en ſeras pas le témoin.* Hiſtoire de Saint-Domingue.

1655.

CHARLES IV, duc de Lorraine, que la France avoit dépouillé de ſes états, combat, pour les intérêts de l'Eſpagne, avec un corps conſidérable de troupes de ſon pays. Un de ſes colonels attaque quelques François, les bat, & laiſſe pour mort ſur la place leur commandant, le comte, depuis duc De la Feuillade. Il paroît avoir encore quelque mouvement à un parti Eſpagnol, que le haſard mène à l'endroit où s'eſt donné le combat, & on le tranſporte à Valenciennes. Sa bleſſure eſt à la tête, & ſi profonde, qu'on voit la cervelle. Il demande gaiement qu'on en enveloppe une partie dans du linge, & qu'elle ſoit envoyée au cardinal Mazarin, qui

l'appelle ordinairement *homme ſans cervelle*.

Le duc De Lorraine, inſtruit de cette aventure, qui fait du bruit, prétend que La Feuillade doit être ſon priſonnier, puiſque ce ſont les Lorrains qui l'ont battu. Les Eſpagnols ſoutiennent, au contraire, que ce François ayant été laiſſé comme mort ſur le champ de bataille, doit appartenir à ceux qui l'ont trouvé en état d'être ſecouru. L'affaire eſt fortement diſcutée par les gens de guerre, & décidée en faveur des Eſpagnols. *Mémoires de Bauveau.*

1655.

PENDANT que Turenne & La Ferté font le ſiège de Condé, Buſſi-Rabutin eſt chargé, avec ſept ou huit eſcadrons, d'eſcorter les fourrageurs. Il eſt attaqué, battu, & le régiment du roi perd ſes étendards dans l'action. Le grand Condé les obtient de don Franciſco De Pardo qui les a pris, les envoie à leur corps,

pour que les fleurs de lys ne ſervent pas de trophée aux Eſpagnols, & les fait préſenter, de ſa part, à Louis XIV. Le jeune monarque refuſe de voir la lettre du prince. Il ordonne que les étendards lui ſoient renvoyés, & lui fait dire qu'*il eſt ſi rare de voir les Eſpagnols battre les François, qu'il ne faut pas, lorſque cela arrive, leur envier le plaiſir d'en garder les marques.* Mémoires de Monglat.

1656.

Turenne & La Ferté aſſiègent Valenciennes. Condé, que les malheurs des guerres civiles de la France ont jetté dans le parti des Eſpagnols, & que la néceſſité y retient, attaque les lignes, les force, & prend La Ferté. Turenne, après avoir fait une des plus ſçavantes retraites dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir, ſe porte à Lens. Ses vivres lui venoient d'Arras; & Grandpré, depuis maréchal De Joyeuſe, étoit chargé

de les eſcorter. Le jeune colonel, qui eſt amoureux, ſe décharge de cette commiſſion importante ſur ſon major qui eſt attaqué, vainqueur, & amène heureuſement ſon convoi au camp.

La faute de Grandpré étoit capitale ; elle pouvoit le perdre. Le général en fait la réflexion ; &, par une préſence d'eſprit, qui eſt l'expreſſion de ſon ame, il répare tout. *Le comte de Grandpré*, dit-il aux officiers qui l'entourent, *ſera fâché contre moi à cauſe d'une commiſſion ſecrette que je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras dans un temps où il auroit eu occaſion de montrer ſa valeur.*

Le colonel de retour apprend ce que ſon général a dit, va ſe jetter à ſes pieds, & lui jure que rien, dans la ſuite, ne ſera capable de le détourner de ſes devoirs. Il tint parole : l'activité, l'amour de la diſcipline, l'attention la plus ſuivie à tout ce qui étoit de ſon état, caractérisèrent depuis cet officier. *Ramſay, hiſtoire de Turenne.*

1656.

IL n'y a rien qui demande du génie, comme de concerter la manière de faire la guerre.

Guſtave Adolphe, roi de Suède, faiſant la guerre en Pologne avec une armée compoſée d'une bonne infanterie, mais de peu de cavalerie, ne la riſqua point dans les vaſtes plaines de ce grand état; mais il s'arrêta dans la Pruſſe, où, ayant pris pluſieurs places & s'y étant fortifié, il garda à la paix ce qu'il avoit conquis pendant la guerre.

Charles Guſtave au contraire y ayant rallumé le feu en 1656, traverſe le royaume d'un bout à l'autre, à la faveur des diviſions; mais les diviſions étant aſſoupies, & ſon armée ſe trouvant affoiblie, il perd tout ce qu'il avoit gagné. L'armée peſante des Suédois n'étoit pas propre à courir, ni l'armée légère des Polonois à combattre de pied ferme. *Mémoires de Montécuculli.*

1657.

LE régiment des dragons du roi, un des premiers qu'il y ait eu en France, eſt créé en 1657. L'origine en eſt ſingulière. Le fameux Montécuculli, mécontent de l'empereur, traite avec la France, & s'engage à lever pour elle un régiment Allemand de dragons. Il en avoit formé quatre compagnies, lorſque les miniſtres Autrichiens parviennent à le regagner. Comme il eſt auſſi vertueux que grand capitaine, il envoie à Louis XIV les compagnies qu'il a levées, & ce qui lui reſte de l'argent qu'on lui a fait toucher. A ces quatre compagnies, on en ajoute d'autres compoſées de ſoldats choiſis dans l'infanterie, & on en fait un régiment qui eſt donné à Péguilin, depuis duc DE LAUZUN. *Daniel, hiſtoire de la milice françoiſe.*

1657.

TURENNE ayant aſſemblé au

» mois de mai, auprès d'Amiens, » l'armée qu'il devoit commander, » & faiſant mine de vouloir attaquer » une place maritime de ce côté là, » s'avança juſqu'auprès d'Aire à un » village appellé Calonne ; d'où il » détacha Caſtelnaut la Mauviſſiere » avec trente eſcadrons pour aller » inveſtir Cambray par-delà l'Eſ- » caut ; & lui, avec quarante, mar- » cha en ſi grande diligence, que le » lendemain il arriva deçà l'Eſcaut, » devant la même ville, autour de » laquelle il poſta ſa cavalerie, at- » tendant ſon infanterie qui ſuivoit » aſſez vîte. Cependant le prince » De Condé, qui marchoit vers la ri- » vière du Lys, apprenant, par le grand » bruit du canon de Cambray, que » nous étions devant, réſolut de s'y » avancer.

» Le maréchal avoit poſté d'abord » l'aîle droite de ſa cavalerie ſur une » grande avenue : mais, deux heu- » res après, ayant fait réflexion que le » prince, qui ſçavoit que le moindre

capitaine

» capitaine du monde ſeroit aſſez fin » pour ſe poſter en pareille rencon- » tre ſur un petit ſentier, plutôt que » ſur un grand chemin, auroit aſſez » bonne opinion de lui pour croire » qu'il feroit autre choſe, changea de » poſte, & vint prendre celui d'une » petite avenue.

» Il eſt vrai que, pour ſon mal- » heur, le prince jugea qu'il auroit » fait la même réflexion; &, venant » avec près de trois mille chevaux » par le grand chemin, où il n'y avoit » que des eſcadrons clair-ſemés, en- » tra dans Cambray. La grande eſti- » me que ce prince avoit du maré- » chal, lui attira cette diſgrace; & il » eut mieux valu qu'il l'eût un peu » moins eſtimé en cette occaſion. « *Mémoires de Buſſy Rabutin.*

1657.

TURENNE attaque Saint-Venant. il ſuffit, pour en faire lever le ſiège, de prendre un convoi, qui, eſcorté ſeulement par trois eſcadrons, va de

Béthune à l'armée Françoiſe. Le ſuccès eſt facile & infaillible ; mais la mauvaiſe police, introduite dans le camp Eſpagnol, empêche même qu'on ne le tente.

Dom Juan D'Autriche qui commande l'armée, & le marquis De Caracenne qui eſt chargé de la diriger, dorment tous les jours dans leur carroſſe après le dîné, ſuivant l'uſage de leur pays. Le convoi paſſe pendant leur ſommeil ; & tel eſt l'orgueil du cérémonial qu'ils font obſerver, que perſonne ne veut prendre ſur ſoi de les éveiller. Le prince De Ligne, qui eſt à la tête de la cavalerie, n'oſe rien entreprendre, parce que, dans les principes alors établis en Eſpagne, il s'expoſe à avoir le cou coupé, même en réuſſiſſant, s'il attaque ſans ordre ; & que rien ne peut le ſauver, s'il a le malheur de recevoir un échec. *Mémoires du duc D'Yorck.*

1658.

La France ayant fait alliance avec

Cromwel, protecteur d'Angleterre; Turenne eſt chargé d'entreprendre, avec les troupes des deux nations, le ſiège de Dunkerque. Les Eſpagnols, qui veulent le faire lever, s'approchent des lignes. Comme ils n'ont encore ni leur artillerie, ni les autres choſes néceſſaires dans une action déciſive, le général François ſe détermine à les attaquer. Il fait communiquer au chef des Anglois ſa réſolution, & veut l'inſtruire des motifs qui la lui ont fait prendre. *Je m'en rapporte bien au maréchal*, dit Lockart: *après la bataille, ſi j'en reviens, je m'informerai de ſes raiſons.* Mémoires de Buſſy Rabutin.

Il s'en faut bien que, dans l'armée Eſpagnole, commandée par don Juan D'Autriche, on ait pour Condé les mêmes déférences. Tout s'y arrange autrement qu'il ne voudroit, & les diſpoſitions y ſont très-mauvaiſes. Il voit ſi bien le vice des meſures qu'on prend, qu'il ne peut s'empêcher de demander avec amertume au

duc De Gloceſter, s'il s'eſt jamais trouvé à aucune bataille. Le jeune prince ayant répondu que non : *Dans une demie heure vous verrez comment nous en perdrons une*, repart Condé. *Mémoires du duc D'Yorck.*

Cette prédiction d'un homme qui ſçait bien ce qu'il dit, ne tarde pas à ſe vérifier : les Eſpagnols ſont complettement défaits. Turenne, toujours plus grand que ſes ſuccès, n'en eſt pas moins modeſte. Après une action ſi glorieuſe, il écrit ſimplement à ſa femme : *Les ennemis ſont venus à nous ; ils ont été battus ; dieu en ſoit loué. J'ai un peu fatigué toute la journée ; je vous donne le bon ſoir & je vais me coucher.* Ramſay, hiſtoire de Turenne.

La victoire des Dunes & la priſe de Dunkerque ont un ſi grand éclat, que Mazarin, premier miniſtre de France, veut s'en attribuer la gloire. Pour y parvenir, il fait propoſer à Turenne de lui écrire une lettre, dans laquelle il témoigne que c'eſt

le cardinal qui a conçu le deſſein du ſiège, & dreſſé le plan de la bataille. Les plus grands établiſſemens doivent être le prix d'une complaiſance ſi difficile.

Le vicomte répond, avec ſa candeur ordinaire, que le cardinal Mazarin peut employer tous les moyens qu'il voudra pour convaincre l'Europe de ſa capacité militaire ; qu'il n'eſtime pas aſſez la gloire pour le démentir ; mais qu'il lui eſt impoſſible d'autoriſer une fauſſeté par ſa ſignature. *Mémoires de Langlade.*

Mazarin a un autre chagrin. Le ſiège de Dunkerque avoit été entrepris avec la convention très-formelle que la place ſeroit livrée à l'Angleterre. Cromwel, averti que Turenne eſt chargé d'y mettre un gouverneur de ſa nation, communique ſes ſoupçons à l'ambaſſadeur de France, qui nie la choſe. Le protecteur, irrité de cette mauvaiſe foi, tire de ſa poche la copie de l'ordre que Mazarin a donné. *Je prétends*,

lui dit-il, *que vous dépêchiez un courier au cardinal, pour lui faire ſçavoir que je ne ſuis pas homme à être trompé; & que ſi, une heure après la priſe de Dunkerque, on n'en délivre pas les clefs au général Anglois, j'irai en perſonne demander les clefs des portes de Paris.* Baſnage, Annales des Provinces-Unies.

1658.

TURENNE, après avoir pris Dunkerque, aſſiège Bergues. Le lendemain de l'ouverture de la tranchée, les Eſpagnols font une vigoureuſe ſortie. Louis XIV, qui eſt dans le camp, monte à cheval & s'avance pour voir quelle eſt l'occaſion du grand feu qu'on entend. Buſſy, qui en revient, la lui apprend, & ajoute que les aſſiégés ont été repouſſés. Le jeune prince lui fait encore quelques queſtions, &, en lui parlant, avance toujours du côté de la place, d'où l'on continue à tirer. Quoiqu'il en ſoit ſi près que les bales le paſſent

de beaucoup, il va toujours en avant, lorſque Du Pleſſis-Praſlin, qui étoit reſté en arrière avec un gros de courtiſans, arrive au galop, & demande, tout en colère, à Buſſy où il mène le roi. Buſſy lui répond que le roi eſt le maître & qu'il mène les autres. *Mais vous voyez bien*, replique le maréchal, *que le roi s'avance trop. J'en demeure d'accord*, repart Buſſy; *mais je ne l'en ai pas fait appercevoir, de peur que ma remontrance ne lui fit pas plaiſir.* Alors le roi, s'adreſſant à Du Pleſſis, lui dit en ſouriant: *Ne vous fâchez pas, monſieur le maréchal.* Il tourne bride, & revient ſur ſes pas. *Mémoires de Buſſy Rabutin.*

1658.

Les Anglois, durant la brillante adminiſtration de Cromwel, entreprennent de ſe rendre maîtres de la Jamaïque. A peine y ſont-ils deſcendus, que les Eſpagnols leur abandonnent les côtes & ſe retirent dans

l'intérieur de l'iſle. Les conquérans, pour ſe délivrer de l'inquiétude que leur cauſent les vaincus, s'aviſent de mettre à prix la tête des Eſpagnols, & le font ſçavoir aux boucaniers François, qui, accoutumés à pourſuivre les bêtes fauves dans les lieux les plus inacceſſibles, leur paroiſſent propres à ſervir leur ambition & leur haine. Les boucaniers accourent en effet en foule à la Jamaïque, & font, en peu de temps, un ſi grand carnage des Eſpagnols, que le reſte n'a d'autre parti à prendre que de compoſer avec les Anglois & de leur abandonner l'iſle, qui fait, depuis ce temps-là, une partie très-précieuſe des poſſeſſions Britanniques dans le nouveau monde. *Pufendorff.*

1658.

Les Suédois font avec ſuccès au Dannemarck une guerre vive. Ils en ont conquis la meilleure partie, & ſont occupés au ſiège de Copenhague. Ils comptent en venir à bout,

s'ils peuvent se voir les maîtres de la fortereſſe de Rendſbourg, ſituée vers les frontières par où le ſecours de terre peut venir aux aſſiégés. Comme la place eſt bonne, la garniſon nombreuſe & le commandant habile, il ne leur eſt pas poſſible de s'en emparer de force. Le duc de Holſtein, qui eſt dans leurs intérêts, cherche à calmer leurs inquiétudes & à leur donner des ſuretés d'une autre manière.

Il fait offrir aux habitans de Rendſbourg de les prendre ſous ſa protection, de pourvoir à leur ſureté par des troupes à lui qu'il leur donnera, & de leur obtenir la neutralité du roi de Suède, ſon gendre. Le père du gouverneur, qui eſt à ſon ſervice, porte les propoſitions. *On auroit eu bien de la peine à me perſuader*, lui dit ſon fils, *que vous euſſiez été capable de me faire une propoſition de cette eſpèce. Permettez-moi de vous dire que, ſi vous n'aviez pas été mon père, je n'aurois pas eu la patience de*

vous écouter ſi longtemps : & que ; ſans cette conſidération, je vous aurois fait mettre dans un cachot pour vous punir de cette inſolence.

Soit que le père ſoit touché de la généroſité de ſon fils, ſoit qu'ayant honte de la démarche qu'il vient de faire, il ſonge à la réparer : *Mon fils*, dit-il, *je vous ai parlé juſqu'à préſent comme ſujet du duc ; mais, comme votre père, je vous déclare que, ſi vous euſſiez eu la foibleſſe de marquer la moindre inclination à rendre la fortereſſe qui vous a été confiée, j'aurois été le premier à vous traiter de rebèle & à vous déclarer indigne de mon ſang.* Mémoires de Dannemarck.

1659.

Les diverſions, faites à propos, ſont un des plus grands moyens dont on puiſſe faire uſage à la guerre. Il y en a peu, dans les temps modernes, de plus célèbres que celle dont je vais parler.

Les Impériaux ſont dans le Jutland, où ils font tous leurs efforts pour paſſer dans la Fionie, iſle du Dannemark que les Suédois ont conquiſe & dont il faut les chaſſer. Cette expédition, tentée à diverſes repriſes avec beaucoup d'audace & de conſtance, a toujours échoué. Montécuculli, voyant les eſprits abbattus & rebutés, dit que le moyen de s'approcher de la Fionie eſt de s'en éloigner, que la voie la plus courte eſt de faire un circuit de cinquante lieues, & que la porte pour y entrer doit être la Poméranie.

Cette ouverture trouve une approbation générale. On ſe porte rapidement juſques ſous le canon de Stralſund : rien ne réſiſte. L'éclat de ce foudre tire tout d'un coup Wrangel de la Fionie. Il marche avec précipitation au ſecours d'une des plus belles conquêtes du grand Guſtave. Mais ſes forces, diviſées par cette réſolution, ne ſuffiſent ni pour défendre la Poméranie ni pour gar-

der la Fionie. Les troupes que ce général laisse dans l'isle sont obligées de se rendre à discrétion ; &, si la paix avoit un peu plus tardé à se faire, la Poméranie eût été également perdue. *Mémoires de Montécuculli.*

1659.

Depuis que les Portugais avoient secoué, en 1640, la domination de l'Espagne, la guerre s'étoit faite sans éclat & sans avantage marqué entre les deux nations. La première action qui fait du bruit en Europe est la victoire que le marquis De Marialve remporte à Elvas sur les Castillans. Dans l'ivresse de ce grand succès, il assemble tous les prisonniers qu'il vient de faire, & leur tient ce langage :

» Votre défaite dépose, messieurs, » contre la justice de vos préten- » tions. Quelle que soit encore vo- » tre conviction, il vous est libre » de retourner dans votre patrie.

» Souvenez-vous ſeulement que, » tout autant de fois que l'envie » vous prendra de retourner en Portugal, vous ſerez battus & chaſſés. Adieu «.

Marialve, dans la lettre qu'il écrit à ſa femme, ſoutient ce ton fanfaron. Il lui exagère l'importance & la grandeur de l'avantage qu'il vient de remporter, & l'aſſure qu'on n'en a pas eu d'auſſi déciſif contre les Eſpagnols depuis la fondation de la monarchie. La marquiſe, qui eſt naturellement très-fière, ſe contente d'écrire à ſon mari, pour toute réponſe : *Si vous en euſſiez moins fait, je ne vous aurois jamais vu.* Mémoires de D'Ablancourt.

1659.

LE traité des Pirénées met fin à la guerre ſanglante qui duroit depuis ſi longtemps entre l'Eſpagne & la France. Les deux rois de ces grandes monarchies ſe voient dans l'iſle des Faiſans, & ſe préſentent mu-

tuellement les gens conſidérables de leur cour. Comme Turenne, toujours modeſte, ne ſe montre pas & eſt confondu dans la foule, Philippe demande à le voir. Il le regarde avec attention; &, ſe tournant vers Anne d'Autriche ſa ſœur, *Voilà*, lui dit-il, *un homme qui m'a fait paſſer bien de mauvaiſes nuits*. Ramſay, hiſtoire de Turenne.

1660.

Les Eſpagnols, ayant fait leur paix avec la France, réuniſſent tous leurs efforts contre le Portugal. Les officiers & les généraux de l'armée Portugaiſe ſont ſi effrayés du nombre des troupes qu'ils ont à combattre, qu'ils envoient leur vaiſſelle d'argent & tous leurs effets de quelque valeur dans des villes fortes. Le comte de Schomberg, parti de France pour aller prendre en Portugal la conduite de cette guerre, croit devoir affermir le courage du ſoldat par quelque choſe d'extraor-

dinaire. Cette idée le détermine à faire piller tout ce que la peur & l'avarice ont cherché à mettre à couvert. Une action de cette nature change tout-à-fait l'eſprit des troupes. *Mémoires de D'Ablancourt.*

1660.

CHARLES II, ayant été rétabli ſur le trône, veut voir manœuvrer ces vieilles bandes qui avoient fait de ſi grandes choſes ſous Cromwel. Surpris de leur beauté, de leur ordre, de leur diſcipline, & ſçachant que ce ne ſera qu'avec des troupes règlées qu'il parviendra à aſſurer & à étendre ſon autorité, il paroît chercher un expédient pour les conſerver. Le ſage chancelier Clarendon lui fait craindre l'eſprit de parti & de révolte de cette milice. On ne garde que mille chevaux & quatre mille hommes d'infanterie. C'eſt le premier exemple d'une armée habituelle que l'Angleterre ait

eue ſous la monarchie. *Hume, hiſtoire de la maiſon Stuart.*

L'eſprit de libertinage ſous Charles & celui de bigoterie ſous Jacques, ſon ſucceſſeur, ruinent totalement cette admirable diſcipline. De l'aveu des gens éclairés & impartiaux, l'eſprit militaire étoit tout-à-fait perdu en Angleterre, lorſque les François, chaſſés de leurs foyers par la révocation de l'édit de Nantes, y allèrent porter cet art & mille autres, qui ont fait la gloire de la patrie qu'ils adoptèrent & l'abbaiſſement de celle qu'ils avoient quittée. *Queſtions ſur la tolérance.*

1660.

Les Turcs attaquent l'importante place de Varadin, défendue par les ſeuls Hongrois. L'empereur n'oſe s'oppoſer ouvertement à cette entrepriſe, parce qu'il eſt fort foible & qu'il eſt gouverné par le prince De Portia, qui craint la guerre & qui repréſente que ce ſeroit contreve-

nir aux traités conclus avec la Porte.

Tekeli, dans le discours qu'il adressa aux Hongrois en 1686, assure que, quand Varadin eut été pris, Rortia dit à Léopold *que ce n'étoit qu'une étable de cochons;* ce furent ses termes. C'est ainsi que les ministres en imposent à des maîtres peu instruits. *Mémoires chronologiques pour l'histoire universelle de l'Europe.*

1661.

Il y a de grands mouvemens dans la Galice, dont une partie se révolte. Le comte De Schomberg propose à Castelmelior, ministre tout puissant en Portugal, de s'emparer de cette possession Espagnole. Le ministre, qui est très-modéré parce qu'il est très-indolent, lui répond: *Si le Portugal, en l'état qu'il est, m'occupe nuit & jour, pourquoi cherchez-vous à m'accabler en l'augmentant d'une province?* Mémoires de D'Ablancourt.

1662.

LES Hollandois avoient formé un établiſſement très-conſidérable dans l'iſle Formoſe. Le Chinois Coxinga arme pour les en chaſſer, & prend, à la deſcente, Hambroeck leur miniſtre. Choiſi entre les priſonniers pour aller au fort de Zélande déterminer les aſſiégés à capituler, il les exhorte à tenir ferme, & leur prouve qu'avec beaucoup de conſtance ils forceront l'ennemi à ſe retirer.

La garniſon, qui ne doute pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne ſoit maſſacré, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces inſtances ſont tendrement appuyées par deux de ſes filles qui ſont dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire que, pour mettre mes jours à couvert, j'ai appeſanti le joug & peut-être cauſé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots

énergiques, il reprend tranquillement le chemin du camp Chinois. *Baſnage, annales des Provinces-Unies.*

1663.

DON JUAN D'AUTRICHE, fils naturel de Philippe IV, ayant fait ſes préparatifs contre le Portugal, ſe croit ſi aſſûré de ſubjuguer cette foible puiſſance, qu'il fait afficher dans Madrid l'état de ſon armée & de tous ſes moyens, qui ſont immenſes. Il trouve la punition de cette préſomption à Eſtremos, où il eſt complettement battu.

On trouve dans ſa caſſette les placards imprimés dans Madrid au commencement de la campagne, où on voit une énumération exacte des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute eſpèce, même des fers à cheval & des clous, qu'on avoit emportés pour la conquête du Portugal. La cour de Liſbonne fait écrire, par le ſecrétaire d'état, au bas de ces imprimés : *Tout ce que deſſus nous certi-*

ſions être véritable, l'ayant trouvé à la défaite de don Juan D'Autriche, proche d'Eſtremos, le huitième juin 1663. Cet état vérifié eſt, ſelon les apparences, envoyé à Madrid.

Comme ce ſuccès & tous ceux que les Portugais ont contre les Eſpagnols ſont l'ouvrage de Schomberg, les peuples l'adorent, quoiqu'il ne ſoit pas catholique. La paſſion qu'on a pour lui monte à tel point, que l'on habille comme lui les repréſentations des ſaints que l'on porte dans les proceſſions fréquentes qui amuſent l'oiſiveté de ce pays-là. Même après ſon départ, les eccléſiaſtiques, qui veulent abſolument réprimer cet abus, ſont obligés de défendre ſouvent *que perſonne ne continue à vêtir & à parer les ſaints & les ſaintes à la Schombergue.* Mémoires de D'Ablancourt.

1664.

LÉOPOLD étant engagé dans une guerre fort vive contre les Turcs,

Louis XIV lui envoie un ſecours de ſix mille hommes, qui contribue beaucoup à la victoire de Saint Godart que les Chrétiens remportent ſur les Infidèles.

Quelques jours avant cette action mémorable & déciſive, un aſſez gros détachement, compoſé de François & d'Allemands, avoit été battu. Le jeune Sillery, qui n'étoit encore qu'enſeigne, y avoit été bleſſé dangereuſement. Se voyant prêt à expirer, il appella quelqu'un des ſiens pour lui remettre ſon étendard, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs. Nul ne s'étant préſenté, il s'enveloppa & ſe roula dedans en mourant. *Péliſſon, hiſt. de Louis XIV.*

Les Hongrois, accoutumés à ravager les provinces de l'empire Ottoman, continuent leurs courſes pendant la trève qui a été la ſuite de la bataille de Saint-Godart. La cour de Vienne montre une grande indignation contre le comte Nicolas Sérin, qui autoriſe ouvertement ces brigan-

dages. Ce ſeigneur, déſeſpérant de retenir tout-à-fait les troupes qui dépendent de lui, ſe contente d'abord de leur défendre de lui apporter, ſuivant l'uſage, les têtes de ceux qu'ils auroient maſſacrés. Le colonel Kisferens, le plus accrédité de ces partiſans, lui obéit d'une manière ſingulière. Ayant rencontré une compagnie de Turcs & l'ayant défaite, il ne ſe charge, pour préſenter à ſon général, que des parties de ces Infidèles qui diſtinguent les Turcs des Chrétiens. *Mémoires du comte Niklos.*

1664.

L'ELECTEUR de Mayence, Jean Philippe Schonbron, eſt en guerre avec la ville d'Erfurt, qui prétend à une eſpèce d'indépendance. Louis XIV accorde des troupes à ce prélat. Pradel qui les commande forme le ſiège de la place. Les habitans ſommés de ſe rendre répondent qu'ils n'ont mérité, ni le traitement

qu'ils reçoivent de l'électeur, ni la partialité que la France montre contre eux. Nous avons eu, ajoutent-ils, une ancienne alliance avec le grand Henri à qui nous prêtâmes dix mille florins, dans le temps qu'on lui disputoit avec le plus d'acharnement la couronne que votre maître porte aujourd'hui. Ils finissent par un mot digne de passer à la postérité : *Que, si les grands rois ont les mains longues, ils doivent aussi garder une longue mémoire des moindres services qu'on leur a rendus.* Pélisson, histoire de Louis XIV.

1667.

SCHOMBERG, qui commande toujours les Portugais continue d'avoir du succès contre l'Espagne. Dans une place qu'il prend d'assaut, on admire le sang froid d'un bourgeois Castillan. Cet homme bisarre, qui se promène dans le temps que tout est au pillage, sa maison en particulier, entend une vedette qui joue

de la guitarre. Choqué du faux ſon qu'elle donne, il la lui demande pour la mettre d'accord, & la lui rend en diſant : *Agora ſta templada ; jouez-en préſentement qu'elle eſt accordée.* Il continue à ſe promener tranquillement, plus ſenſible à la mauvaiſe harmonie d'une guitarre qu'à la déſolation de ſa patrie & de ſa famille. *Baſnage, annales des Provinces Unies.*

1667.

L'OPINION où l'on eſt en France qu'une partie des Pays-Bas eſt échue à Marie Thérèſe d'Autriche, par la mort du roi d'Eſpagne ſon frère, détermine Louis XIV à s'en emparer. Après s'être rendu maître de pluſieurs places qui ne font point de réſiſtance, il met le ſiège devant Lille.

Le comte De Brouai, qui en eſt le gouverneur, fait demander où eſt le quartier du roi : *Il eſt dans le camp entier*, répond le prince, *& on peu tirer*

tirer par-tout. A cette politeſſe, le gouverneur en ajoute une autre, qui eſt d'envoyer tous les matins de la glace, parce qu'il a appris qu'on n'en a point. Louis dit un jour au gentilhomme qui la lui apporte : *Je ſuis bien obligé à monſieur De Brouai de ſa glace ; mais, il devroit m'en envoyer un peu davantage. Sire*, repart l'Eſpagnol ſans héſiter, *il croit que le ſiège ſera long, & craint qu'elle ne vienne à manquer.* Il fait tout de ſuite une révérence & s'en va. Le duc De Charoſt, qui, comme capitaine des gardes eſt derrière le roi, crie à l'envoyé : *Dites à Brouai qu'il n'aille pas faire comme le commandant de Douai, qui s'eſt rendu comme un coquin.* Louis ſe retourne, & lui dit en riant : *Charoſt, êtes-vous fou ? Comment, ſire ?* replique-t-il : *Brouai eſt mon couſin ?*

Une autre action de Charoſt dans la même occaſion eſt très-remarquée. Un jour que Louis ſe tenoit à la tranchée, dans un lieu où le feu étoit très-vif, un ſoldat le prit ru-

dement par le bras en lui disant : *Otez-vous, est-ce là votre place ?* Les courtisans, saisissant avec avidité cette ouverture, s'empressent à vouloir lui persuader de se retirer. Il paroît pencher à suivre des conseils si timides, lorsque Charost, s'approchant de son oreille, lui dit à voix basse : *Sire, il est tiré, il faut le boire.* Le roi le croit, demeure dans la tranchée, & lui sçait tant de gré de cette fermeté que le même jour il rappelle le marquis de Charost qui étoit exilé. *Mémoires de Choisy.*

1668.

Les François attaquent la Franche-Comté au plus fort de l'hiver, & en font la conquête en moins de trois semaines. La cour d'Espagne, étonnée & indignée du peu de résistance, écrit au gouverneur que *le roi de France auroit dû envoyer ses laquais prendre possession de cette province, au lieu d'y aller lui-même.* Siècle de Louis XIV.

1669.

LES Vénitiens, qui depuis tant d'années ſoutenoient une guerre vive & opiniâtre contre les Turcs, demandèrent des ſecours à la France en 1660; on leur accorda un corps conſidérable. En arrivant dans la capitale qui étoit aſſiégée, il fit une ſortie vigoureuſe, pouſſa les Infidèles, entra dans leur camp, s'empara d'une partie du canon; &, croyant n'avoir rien à craindre, ſe débanda & ſe mit à piller.

Les Turcs, qui s'étoient retirés ſur une hauteur, s'apperçurent bientôt de ce déſordre. Trente d'entr'eux ſe détachèrent, & fondirent ſur ceux de ces pillards qui étoient les plus avancés. Ceux-ci, auſſi effrayés que s'ils euſſent été attaqués par toute l'armée Ottomane, jettèrent les armes & le butin, & prirent la fuite en criant, *les Turcs, les Turcs.*

Il n'en fallut pas davantage pour

rendre l'allarme générale. Tous ſe mirent à fuir, ſans qu'il fût poſſible de les arrêter. Les généraux, entraînés par la foule, furent obligés de fuir eux-mêmes. Il n'y eut jamais de déroute plus complette. Trente hommes en firent fuir ſix mille. Le maſſacre fut horrible; & ceux qui échappèrent revinrent à peine de leur frayeur, lorſqu'ils furent rentrés dans la place.

Ce fut à quoi aboutit cette première expédition des François en Candie. Les maladies les aſſaillirent ſi cruellement, qu'il fallut les envoyer à Paros, où, malgré le changement d'air, ils périrent la plupart. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

Neuf ans après, la France envoie en Candie un ſecours plus conſidérable. Le duc De Navailles, qui le commande, voulant ſignaler ſon entrée dans la capitale par quelque action d'éclat, fait réſoudre une ſortie qu'il exécute avec ſes troupes.

Les commencemens de cette entreprise sont très-brillans. On détruit les travaux des assiégeans ; on encloue leur canon, on force leurs lignes. Les Turcs en désordre vont se noyer dans la mer, ou se réfugier dans des montagnes peu éloignées. Les François se regardent déjà comme les libérateurs d'une ville attaquée depuis tant d'anné[illegible] Malheureusement le caractère national leur arrache une victoire que le caractère national leur avoit donnée.

Un soldat, étant entré avec sa mèche allumée dans un magasin souterrein, pratiqué au-dessous des batteries, y met le feu par mégarde. Les munitions embrasées, par ce funeste accident, font sauter le terrein avec toutes les troupes qui sont dessus. Les François, dont l'imagination s'échauffe aisément, croient aussi tôt que tout est miné sous leurs pieds, prennent l'épouvante & s'enfuient dans un désordre extrême. Ce découragement est remarqué par les

Turcs, qui fondent auſſi tôt ſur les Chrétiens avec l'impétuoſité qui leur eſt naturelle, & en font un carnage horrible.

Les gens éclairés voient dès ce jour-là que Candie eſt perdue ſans reſſource. Elle ſe rend en effet peu de temps après, avec la gloire d'avoir ſoutenu le ſiège le plus conſidérable dont l'hiſtoire moderne puiſſe tranſmettre le ſouvenir à la poſtérité. *Mémoires du duc De Navailles.*

1670.

PENDANT environ la moitié du dix-ſeptième ſiècle, l'Amérique Eſpagnole a été ravagée, pillée, inondée de ſang, par un petit nombre d'Anglois & de François connus ſous le nom de Flibuſtiers, du mot Anglois, *flibuſter*, qui ſignifie corſaire. C'étoient la plupart des brigands courageux, ſortis de leur pays pour des crimes horribles. Ils avoient trouvé un aſyle dans de petites iſles d'où ils ne ſortoient que pour pren-

dre les gallions avec des barques mal armées, ou pour faire quelques irruptions dans les parties du continent qui offroient de grandes richeſſes à leur avidité. Quoique la mer ait été le théâtre ordinaire de leur extrême & preſque romaneſque audace, ils ont fait ſur terre quelques entrepriſes qui entreront dans notre plan.

Morgan, né dans la principauté de Galles, fut le premier de ces hommes ſinguliers qui parvint à une grande célébrité. Preſque pour ſon coup d'eſſai, il attaque & prend Porto-Bello, cette ville célèbre, l'entrepôt de toutes les richeſſes du Pérou deſtinées à paſſer en Europe. Les forts faiſant difficulté de ſe rendre, les Flibuſtiers font appliquer les échelles avec leſquelles ils veulent les eſcalader par les femmes, les prêtres & les moines, s'aſſurant que la galanterie & la ſuperſtition Eſpagnoles empêcheront qu'on ne tire ſur des objets ſi chers & ſi reſpectables.

La garniſon eſt moins foible qu'on n'eſpéroit, & il en coûte beaucoup de ſang pour la forcer.

Dès que les Flibuſtiers ont, ſuivant leur uſage, mis les habitans & les ſoldats à la torture, pour les forcer à découvrir leurs tréſors, ils s'embarquent avec leur immenſe butin, qui eſt fidèlement partagé, ſuivant l'accord très-ſingulier qu'ils ont fait entr'eux. Comme il leur ſert dans toutes les occaſions, on ſera bien aiſe de le trouver ici.

Celui qui ôtera le pavillon ennemi d'une fortereſſe, pour y arborer le pavillon Anglois, aura, outre ſa part, cinquante piaſtres.

Celui qui prendra un priſonnier, lorſqu'on voudra avoir des nouvelles de l'ennemi, aura, outre ſon lot, cent piaſtres.

Les grenadiers auront, pour chaque grenade qu'ils jetteront dans un fort, cinq piaſtres, outre leur part.

Celui qui aura perdu les deux jambes recevra quinze cent écus, ou

quinze eſclaves, s'il y en a, au choix de l'eſtropié.

Celui qui aura perdu les deux bras aura dix-huit cent piaſtres, ou dix-huit eſclaves, au choix de l'eſtropié.

Celui qui aura perdu une jambe, ſans diſtinction de la droite ou de la gauche, aura cinq cent piaſtres, ou ſix eſclaves.

Celui qui aura perdu une main, ou un bras, ſans diſtinction du droit ou du gauche, aura cinq cent piaſtres, ou ſix eſclaves.

Pour la perte d'un œil, cent piaſtres, ou un eſclave, au choix de l'eſtropié.

Pour la perte de deux yeux, deux mille piaſtres, ou vingt eſclaves, au choix de l'eſtropié.

Pour la perte d'un doigt, cent piaſtres, ou un eſclave, au choix de l'eſtropié.

En cas qu'une partie ou un membre ſoient eſtropiés de manière que la perſonne ne puiſſe pas s'en aider, el-

le recevra la même récompenſe que s'ils avoient été emportés.

En cas que quelqu'un ſoit bleſſé de manière à être obligé de porter la canule, il aura cinq cent piaſtres, ou cinq eſclaves, à ſon choix.

Toutes ces récompenſes doivent être priſes ſur la totalité du butin, avant qu'on ne faſſe aucun partage. *Hiſtoire des Flibuſtiers, par Olivier Oexmelin.*

Le ſac de Porto-Bello encourage à une entrepriſe ſur Panama. Pour la faire réuſſir on va chercher des guides dans l'iſle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles ſont confinés. Cette iſle eſt ſi bien fortifiée, qu'elle auroit dû arrêter dix ans entiers une armée dix fois plus conſidérable que la petite troupe des Flibuſtiers. Cependant, dès qu'ils paroiſſent, le gouverneur envoie ſecrettement pour ſçavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans que ſon maître pût l'accuſer de lâ-

cheté. On s'arrête à l'expédient ſuivant: Que Morgan inſultera le fort S. Jérôme, ſitué au bout du pont qui ſépare la petite iſle de la grande; que le commandant ſortira de la citadelle pour aller au ſecours du pont attaqué; que les Flibuſtiers viendront pendant ce temps là le prendre par derrière, & le feront priſonnier; ce qui entraînera la reddition de la place. On convient auſſi qu'on tirera avec beaucoup de vivacité de part & d'autre; mais qu'on ne tuera perſonne.

Cette comédie eſt admirablement jouée de part & d'autre. Les aſſiégés, ſans haſarder leurs jours, contentent leur nation & leur cour; & les aſſiégeans ſe trouvent avoir fait une conquête importante, qui ne leur a coûté ni ſang, ni inquiétude, ni fatigues.

La ville de Panama, quoiqu'avertie à temps du péril qui la menace, ne fait pas même la démonſtration de la réſiſtance. Les Flibuſtiers n'ont d'autre peine que de courir après les

habitans qui fuient avec leurs meilleurs effets. Tous ceux qu'on peut joindre ſont mis à la torture avec une exactitude dont on peut juger par le trait ſuivant.

Un pauvre Eſpagnol, que le haſard fait entrer dans la maiſon de campagne d'un riche négociant, y trouve quelques hardes qu'on a laiſſées d'un côté & d'autre en ſe ſauvant. Il lui vient dans l'eſprit de prendre du linge & de s'habiller; ce qu'il fait, n'y trouvant ni obſtacle ni inconvénient. Il venoit de finir cette eſpèce de toilette, lorſque des Flibuſtiers, qui l'apperçoivent, lui demandent où il a caché ſon argent. Ce malheureux a beau conter ſon hiſtoire, & montrer les haillons qu'il vient de quitter; on lui donne la queſtion: &, comme il ne confeſſe rien, on le livre aux nègres qui l'achèvent à coups de lance.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devient amoureux. Comme ſon caractère n'eſt pas pro-

pre à inſpirer des paſſions, il veut faire violence à la belle Eſpagnole qui a fait impreſſion ſur lui. *Arrête*, lui crie-t-elle, en s'arrachant d'entre ſes bras, & en s'éloignant de lui avec précipitation, *arrête; & ne penſe pas que tu puiſſes me ravir l'honneur comme tu m'as ôté les biens & la liberté. Apprends que je ſçais mourir, & que je me ſens capable de porter les choſes à la dernière extrémité contre toi & contre moi-même.* A ces mots, elle tire de deſſous ſa robbe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'avoit évité le coup. Morgan perd toute eſpérance, & avec l'eſpérance, ſon amour. *Hiſtoire des Flibuſtiers.*

Un Flibuſtier, qui eſt ſeul à la chaſſe dans l'iſle de S. Domingue, eſt ſurpris par une troupe de cavalerie Eſpagnole. La difficulté de gagner un bois aſſez éloigné avant qu'on arrive ſur lui, lui inſpire une réſolution hardie. Il court ſur ſes ennemis, en criant adacieuſement, *A*

moi, à moi, comme s'il avoit beaucoup de monde avec lui. Les Eſpagnols le croient, & prennent précipitamment la fuite. *Hiſtoire des Flibuſtiers.*

Monbars, gentilhomme du Languedoc, lit dans ſon enfance l'hiſtoire des conquêtes des Eſpagnols en Amérique. Le détail des cruautés qu'ils y ont exercées, fait ſur lui une impreſſion qui ne tarde pas à ſe manifeſter. Dans le collège où il étudie, on repréſente une tragédie. Il joue le rôle d'un François, & un de ſes camarades celui d'un Eſpagnol qui vomit mille injures contre la France. Ce diſcours réveille toute l'averſion de Monbars contre une nation qui lui a paru ſi féroce. Il interrompt ſon compagnon, l'accable d'imprécations, le bat avec fureur, & l'auroit tué infailliblement, ſi on ne le lui eût arraché des mains. Il part enſuite pour aller joindre les Flibuſtiers, qu'on lui dit animés des ſentimens qui rempliſſent ſon ame.

Le vaiſſeau qui le porte a un ter-

rible combat à ſoutenir ſur les côtes de Saint-Domingue. Les Boucaniers François, qui font dans l'iſle une guerre auſſi vive aux Eſpagnols que les Flibûſtiers ſur mer, arrivent attirés par le bruit du canon, & préſentent du gibier, pour lequel on leur donne de l'eau-de-vie. Ils s'excuſent d'offrir ſi peu de viande, & diſent que leurs ennemis ont depuis peu battu le pays, ravagé leurs établiſſemens, & tout emporté. *Comment ſouffrez-vous cela ?* dit bruſquement Monbars. *Nous ne le ſouffrons pas non plus*, repliquent-ils du même ton ; *& les Eſpagnols ſçavent bien qui nous ſommes : auſſi ont-ils pris le temps où nous étions à la chaſſe. Mais nous allons joindre pluſieurs de nos camarades, qu'ils ont encore plus maltraités que nous : nous en viendrons alors plus aiſément à bout. Si vous voulez*, reprend Monbars, qui ne demande que l'occaſion de ſe ſignaler, *je marcherai à votre tête, non*

pour vous commander, mais pour m'exposer le premier.

Les Boucaniers, voyant à son air que c'est un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le jour même les Espagnols, & Monbars fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Un Boucanier, s'appercevant que les flèches des Indiens incommodent beaucoup son parti : *Quoi*,, leur crie-t-il en leur montrant Monbars, *ne voyez-vous pas que dieu vous envoie un libérateur, qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols.* A ces mots, les Indiens, qui, en voyant les efforts extraordinaires de ce jeune homme, croient ce que le Boucanier leur dit, se mettent à ses côtés, & tournent leurs armes contre les Espagnols, qui sont tous massacrés.

Les Boucaniers, qui sont en train de vaincre, & les Indiens, qui ne respirent que la liberté, prient Mon-

bars de vouloir profiter de ſa victoire, pour aller ravager les habitations Eſpagnoles ; ce qui eſt tout-à-fait de ſon goût. Depuis ce temps-là, ceux qui l'ont vu dans l'action ne veulent plus ſe ſéparer de lui. *Hiſtoire des Flibuſtiers.*

Quatre Flibuſtiers célèbres, Grammont, Vand-Horn, Laurent & Michel, vont attaquer la Véra-Cruz, la ville la plus riche du nouveau monde. Ils ſe rendent une heure avant le jour ſous les murs de la place, y entrent à l'ouverture des portes, & s'emparent des principaux poſtes ſans beaucoup de réſiſtance.

Les Eſpagnols, éveillés au bruit des coups que tirent les Flibuſtiers, & des cris que jettent quelques habitans, imaginent qu'on donne une aubade à quelque notable bourgeois, dont c'eſt la fete. Ils demeurent tranquilles dans leurs lits, juſqu'à ce que l'heure de ſe lever ſoit venue. Alors ils apprennent que les Flibuſtiers ſont maîtres de la ville.

Tous les citoyens ſont enfermés dans les égliſes, & on met à chaque porte autant de poudre qu'il en faut pour faire ſauter l'édifice en cas d'alarme. Les maiſons ſont enſuite miſes au pillage. Dès qu'on a porté ſur les vaiſſeaux l'or & l'argent qui ont été découverts, les prêtres Eſpagnols, par ordre des Flibuſtiers, montent en chaire. Ils n'ont pas beaucoup de peine à perſuader aux priſonniers qu'il faut racheter leur liberté & leur vie par le ſacrifice de leurs tréſors. Tout cela fait, les conquérans reprennent la route de la Jamaïque. Cette audacieuſe & preſque incroyable expédition ne leur coûte pas un homme.

Il n'y a perſonne qui ne penſe que les immenſes dépouilles d'une ville, l'entrepôt de toutes les richeſſes du Mexique, ſeront l'origine des fortunes les plus conſidérables. C'eſt une erreur. Six mois après leur conquête, les Flibuſtiers ſe trouvent auſſi pauvres qu'ils l'étoient auparavant.

Quand on leur demande quel plaiſir ils trouvent à dépenſer en ſi peu de temps, & avec tant de profuſion, ce qu'ils ont acquis avec tant de riſque, ils répondent ingénuement: *Expoſés comme nous ſommes à une infinité de dangers, notre deſtinée eſt bien différente de celle des autres hommes. Aujourd'hui vivans, demain morts, que nous importe d'amaſſer? Nous ne comptons que ſur le jour que nous avons vécu, & jamais ſur celui que nous avons à vivre. Notre ſoin eſt plutôt de paſſer la vie que d'épargner de quoi la conſerver.* Hiſtoire des Flibuſtiers.

Un corps de Flibuſtiers, compoſé d'Anglois & de François, paſſe de la mer du nord dans la mer du ſud par la terre-ferme. Les aventuriers des deux nations, mécontens les uns des autres, ſe quittent, & font la guerre ſéparément. On ne ſçauroit croire ce qu'ils cauſent de dommages ſur toutes les côtes de la mer pa-

cifique, dans l'eſpace de quatre ans que dure leur expédition. Qu'on juge, par le trait ſuivant, de la terreur qu'ils avoient inſpirée.

Le Flibuſtier Luſſan, après la priſe de la riche ville de Quéaquille, mène une femme, jeune & noble, à l'endroit où ſont les autres priſonniers.

Comme il la fait marcher devant lui, elle ſe tourne & lui dit, les larmes aux yeux : *Segnor, por l'amor de dios, no mi como. Monſieur, pour l'amour de dieu, ne me mangez pas.* Luſſan lui ayant demandé qui lui a dit qu'ils mangent le monde : *Les moines*, répond-elle, *qui nous aſſurent en même-temps que vous n'avez pas la forme humaine, & que vous êtes faits comme des ſinges.*

Tandis que les Flibuſtiers attendent à Quéaquille les ſommes immenſes qu'ils ont exigées pour ne pas brûler la ville, un d'entre eux met le feu dans un quartier où il fait débauche. Cet accident leur fait craindre la perte de la rançon

dont on eſt convenu. Ils feignent de croire que c'eſt une malice des Eſpagnols : & on écrit à leur chef, qui s'étoit retiré avec les troupes, qu'on eſt fort ſurpris de ce qu'après un accommodement ſi deſiré, ils ont la mauvaiſe foi d'incendier des farines & des marchandiſes qui ne ſont plus à eux. On ajoute qu'on ſe repend de n'avoir pas laiſſé conſumer toute leur ville ; & que, s'ils ne paient pas tout ce qui a été brûlé, on leur envoyera une cinquantaine de têtes de priſonniers. Les Eſpagnols font les excuſes les plus ſoumiſes, aſſurent que le déſordre qui eſt arrivé ne peut être l'ouvrage que de la plus vile canaille, & qu'ils ſatisferont les vainqueurs ſur tous les points.

Les Eſpagnols, toujours fugitifs devant les Flibuſtiers, ſe croient vengés, lorſqu'ils ont coupé par morceaux ou brûlé un corps mort de leurs ennemis. Auſſi, dès que ces aventuriers ſont partis d'un lieu

où ils ont enterré quelqu'un des leurs, on le déterre, & on exerce ſur ce cadavre les cruautés qu'on n'a pas pu lui faire éprouver pendant la vie. *Hiſtoire des Flibuſtiers.*

» Dès que ces hommes, audacieux & féroces, ont pris pluſieurs » fois un même lieu, on l'excommunie, & on prononce malédiction ſur lui. Alors ſes habitans » l'abandonnent pour toujours, & » n'enterrent même pas ceux de » leurs concitoyens qui ont été tués, » parce qu'on les croit indignes de » la ſépulture, à cauſe des cenſures » qui ont été lancées. «

Les Flibuſtiers François ayant formé la réſolution d'aller attaquer Campéche, M. De Cuſſi, commandant pour Louis XIV à Saint-Domingue, va les trouver à l'iſle à Vache, où eſt le lieu de l'aſſemblée, pour leur dire que leur deſſein eſt contraire à la volonté du roi.

Le capitaine Grammont, qui a

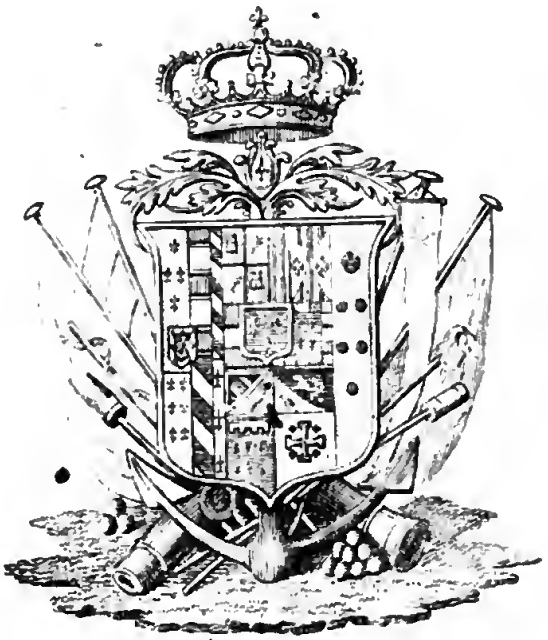
du courage, de l'eſprit & une ſorte d'éloquence, lui répond : *Comment le roi ſçauroit-il notre deſſein, pendant que la plupart de nos camarades l'ignorent, & que la réſolution n'eſt formée que depuis peu de jours?* Tous les Flibuſtiers applaudiſſent à une réponſe qui eſt ſi fort de leur goût. L'expédition a lieu, & réuſſit parfaitement. *Hiſtoire des Flibuſtiers.*

Fin du ſecond volume.

Biblioteca Nazionale NAPOLI
610286

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

VI Armadio



Scansia Lett.a G

N.° 31